This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

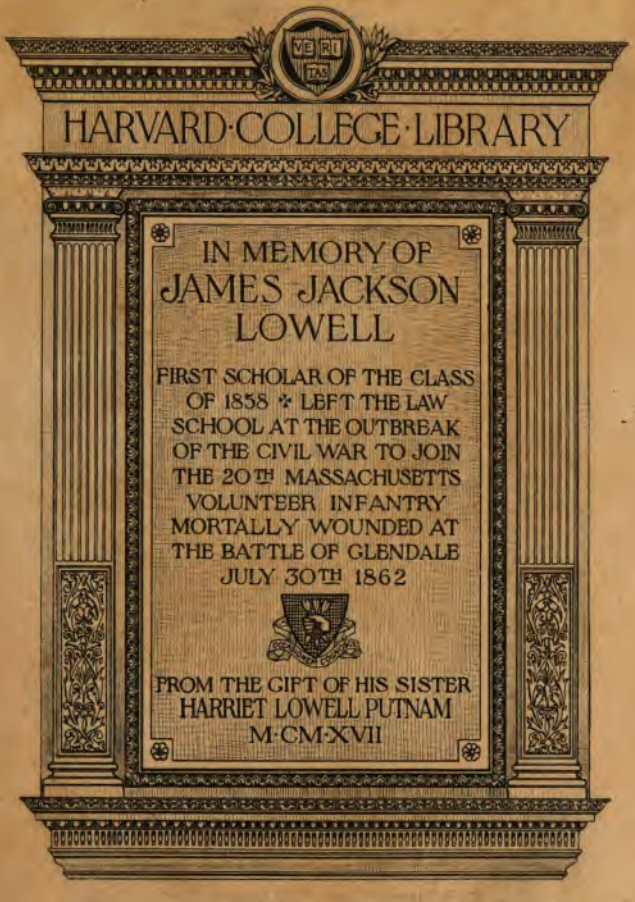
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

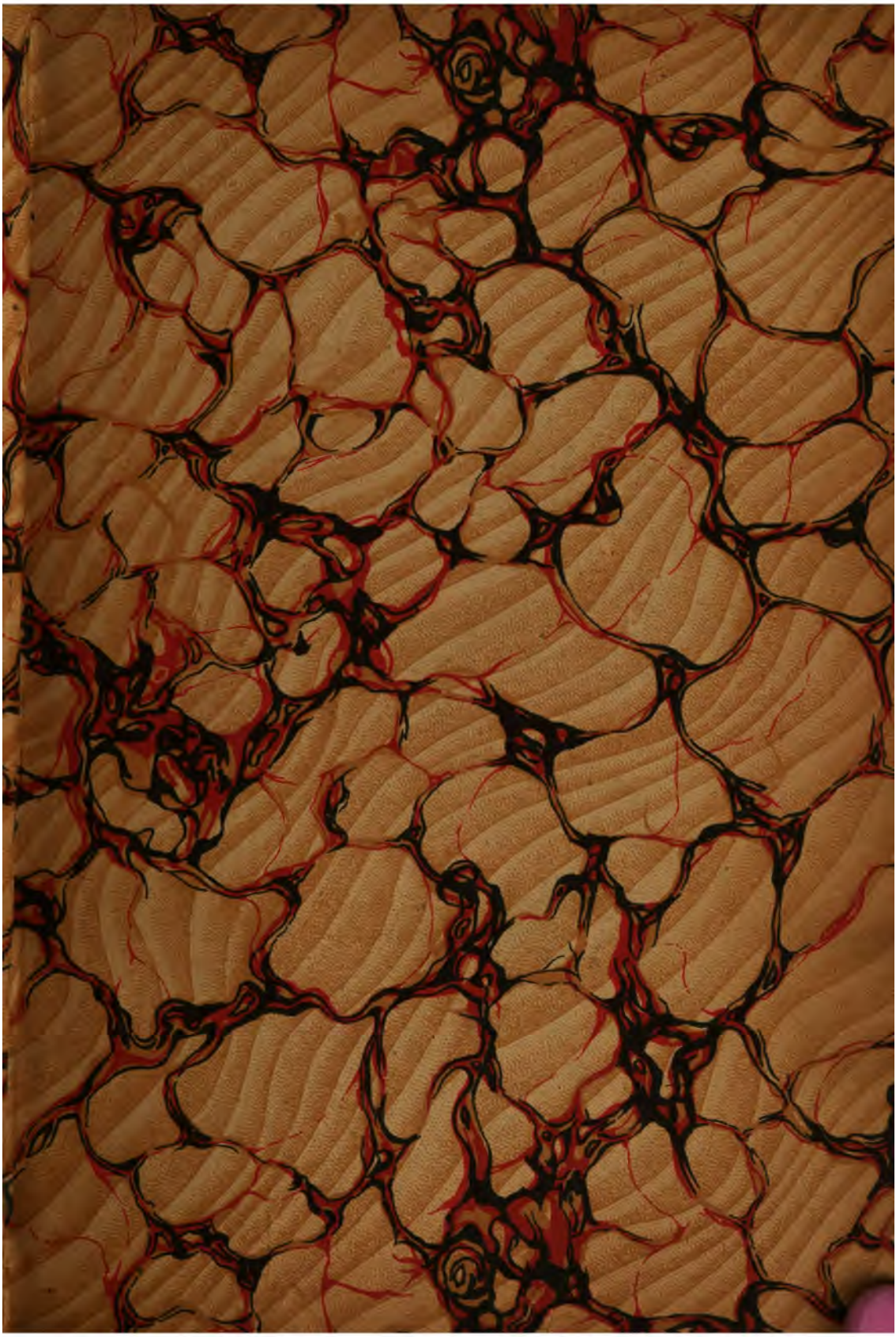
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Philol
42.10


VE RI TAS
HARVARD·COLLEGE·LIBRARY
IN MEMORY OF
JAMES JACKSON
LOWELL
FIRST SCHOLAR OF THE CLASS
OF 1858 ✣ LEFT THE LAW
SCHOOL AT THE OUTBREAK
OF THE CIVIL WAR TO JOIN
THE 20TH MASSACHUSETTS
VOLUNTEER INFANTRY
MORTALLY WOUNDED AT
THE BATTLE OF GLENDALE
JULY 30TH 1862
FROM THE GIFT OF HIS SISTER
HARRIET LOWELL PUTNAM
M·CM·XVII



# BULLETIN

DE LA

# SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE

# LITTÉRATURE WALLONNE

Société Anonyme * * *
H. VAILLANT-CARMANNE,
8, rue Saint-Adalbert, 8,
Liège. — 1906. * * * *

T. XLVI

Philol 42.10

Harvard College Library
May 18, 1922
J. J. Lowell fund

CONCOURS DE 1903

# RAPPORTS & PIÈCES COURONNÉES

## I. — LITTÉRATURE WALLONNE.

# TYPES POPULAIRES

## 11e CONCOURS DE 1903

## RAPPORT

MESSIEURS,

Nos auteurs sont observateurs et narquois et notre bonne race wallonne est assez originale pour produire sans cesse bien des types intéressants. Aussi pourrait-on croire à première vue que notre concours doit attirer de nombreux écrivains. Mais on se tromperait, car, cette année comme les années précédentes, nous n'avons reçu que très peu de pièces : six en tout. Et, ce qui est plus fâcheux, elles ne sont pas des plus remarquables.

Le n° 2, *Li dirècteûr d'on tèyâte di marionètes*, le n° 3, *Li stûdiant* et le n° 6, *Lu pwèrteû-âs-sètchs a Dison* n'ont rien de bien caractéristique.

Le sujet du n° 4, *Lu tchèt d' nut'*, est plus intéressant, mais n'a pas été traité d'une façon assez littéraire.

Restent le n° 1, *Dadite-Moncœûr* et le n° 5, *Avâ lès rawes du Vèrvî*, qui doivent arrêter l'attention. *Dadite-Moncœûr* est l'histoire assez curieuse d'une vieille marchande : cette composition nous a paru digne d'une mention honorable, mais n'est pas assez travaillée pour qu'on l'imprime. Quant aux types verviétois du n° 5, il sera bon, vu leur intérêt folklorique, de les conserver; ils sont d'ailleurs traités avec un effort littéraire visible. Le jury accorde donc à ce travail une mention honorable avec impression.

*Les membres du Jury :*

Charles DEFRECHEUX,
Joseph DEFRECHEUX,
Victor CHAUVIN, *rapporteur*.

L'ouverture des billets cachetés, en séance du 14 mars 1904, fait connaître que M. Camille FELLER, de Verviers, est l'auteur du n° 5 et M. Lucien COLSON, de Herstal, celui du n° 1. Les autres billets cachetés sont brûlés séance tenante.

---

# AVÅ LÈS RAWES DU VÈRVÎ

(DIALECTE DE VERVIERS)

PAR

**Camille FELLER**

---

MENTION HONORABLE

---

**Lès cis qu'on n' veût pus :** Martchand d' sâvion ; dès platês, dès loces ; Matieû Lansberg.

**Lès pwèrteûs-âs-sètchs.**

**Lès cis qu'on veût co :** La lumière ; lu casseû d' Bons-Dius ; lu Binèt ; l'Amér Batisse.

**Plic-Ploc :** Lu crolé Hanote, martchands d' clicotes, du briquètes, pitits mèstîs dèl rawe.

---

## LÈS CIS QU'ON N' VEÛT PUS.

Lu timps coûrt èvôye came s'aveût co cint djâles a sès guètes, on maque oûy djus çou qu'on pinséve co hîr bon po dès razannêyes, èt l' sov'nance du çou qu'ons èsteût afaîtî dè vèyî tos lès djoûs ennè va ossi vite quu l' poussî d' lès vîs meurs qu'on bouhe èvôye.

Vèrvî djowe al grande vêye, tos lès djoûs on d'molih dès vilès cwènes, on tchèsse foû d' leûs djèrinnès nahes lès vilès acoustumances èt saqwants d' nos autes nu sépront minme pus raconter a leûs èfants c'mint qu'i féve timps d' leû djônèsse, tél'mint qu' ârè oyou dès candj'mints.

Avou lès vîs rètrôs dè timps passé on veût 'nn' aler totes sôrtes du p'tits mestîs èt d' galyards cunohous d' lâdje èt d' long.

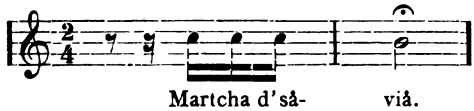
I-ènn'a quéques-onks duvins zèls qui mèritèt d'èsse pondous d'vant qu' leû sov'nance nu seûye rèvolêye.

Ataquans po

## L' Martchand d' sâvion,

qu'on n' veût pus duspòy quéquès annèyes.

Cunohou d' vins tos lès qwârtîs èt rawârdé d' totes lès couh'nires èt fames du manèdje, i traf'téve tote lu saminne duvins lès rawes dèl vêye tot tapant s' houkèdje d'one vwès cassêye è sèt' plèces.



Martcha d' sâ- viâ.

Lès pwètes su drovît èt l'hame s'arèstéve po chèrvi sès canles.

Po 'ne pèce du fiyêr (1) su fêye vus ahèssîve one mèsâre du fé sâvion timps qu' lès tchés hansît one milète. Adon-puis l'atèlèye su r'mètéve èn alèdje, lès deûs tchés qu' èstît d'vins lès brès dèl tchèrète, lu ci qu' èsteût loyî d'zos èt l' martchand qui t'néve lu mècanique, sètchît came dès dj'vòs, timps quu l' grande duhâmonêye cumére tchôkîve â cou.

Qwand l'hame aveût l' gozî trop sètch, i-alît houmer quéquès grandes so 'ne canlète ou l'aute èt lès pauvès bièsses su r'hapît on pô. Came i-aveût sûr'mint stu spani avou on hèring, i n' passît wê d' bacs-a-chnik sins 'nnè tût'ler quéques-ones ; ossu on lès

(1) One pèce du fiyèr : un sou.

vèyéve co a dès drales d'heûres avâ lès qwârts, ènnè ralant one vôye du la (1) vès leû djîse.

C'èst-adon qu'aveût avou s' fêye dès maîssès acujâdes èt lès condés (2) lès mètît bé sovint d'acwèrd tot rèminant tote l'atèlêye èl pote.

On bê djoû on fourit tot stâmus' d' nèl né vèyî passer, èt cisse saminne la lès cass'rales dumonît ècurinêyes duvins co traze manèdjes.

A c'ste heûre on heure lès keûvrêyes al pâsse flaminde èt ons a roûvî l' cogne dè martchand d' sâvion, qui hâgnîve, duzos l' teûtê du s' crâsse calote, one narène a-z-èsprinde lès brocales a qwéze pas.

*
* *

Tot plein pus pâhûle, lu martchand

## Dès platês, dès loces

duhindéve l'Ârdène â prétimps po v'ni vinde âs djins dèl vèye lès p'tits ovrèdjes qu'ons aveut fait timps d' lès longuès sîses tot hoûtant one vîle ou l'aute raconter one tèribe histwêre du macrale arivêye du s' djône timps a dès djins dè viyèdje.

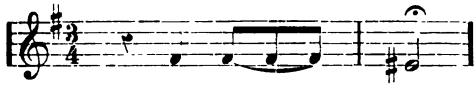
Avou sès maiguès tchifes rasêyes came on-oû èt su scrène bahêye vès l' têre, c'èsteût vraimint l' modèle dè vî payîsan qui s'a crèvinté tote su vêye èt qui sâye co d' gangnî s' crosse mâgré qu' lès annêyes lî toumèhe dâr.

Su crake du platês, du loces èt d' totes sôrtes du bwèsul'rêyes èl féve bahî vès l' tère, wice qu'i deût a c'ste heûre rupwèser pâhûl'mint.

Hék èt plék i lôyeminéve avâ lès rawes, brèyant d' timps-in timps d'one vwès lâmiante qu' aveût l'air du v'ni d' bé lon, came on hoûlèdje dè vint èn one fowî :

(1) En titubant, de ci de là.

(2) T. d'argot verviétois : sergents de ville. *Acujâde*, empoignade, attrapade.



Dès platês dès lâces

I n'âreût mây assètchî nole pratique, mais one fèy qu'on l'aveût st-arênî, lu vî cric-nic n'ènn' aléve né sins aveûr vindou èt one supite d'acîr blaw'téve duvins sès p'tits oûys tot lèyant goter lès aîdants d'vins s' grande boûsse du bleûse teûle.

Qwand l' djèrin dès artikes èsteût d'bité, noste ân'neûs r'montéve l'Ârdène, tot rècrèsté d' sinti bal'ter è s' tahe lu malkê qu'aveût nokî a fwèrts noks duvins s' bleû norèt d' potche, èt qu'îreût bé vite racrèhe lu hopê rèssèré èn one vîle tchâsse èt catchî d'vins l' pus neûre cwèrnète du s' pauvruteûse mâhonète.

* * *

## Matieû Lansberg.

Onk qu'i n' s'awémîve né tos lès djoûs, c'èsteût l' vî martchand d'ârmanac's, qu'on n'oyéve qu'on meûs so doze braire su martchandêye so 'ne air quu l' polka pôpulaire dè Tchèdôre Crouquet (1) nu lêrè né roûvî.

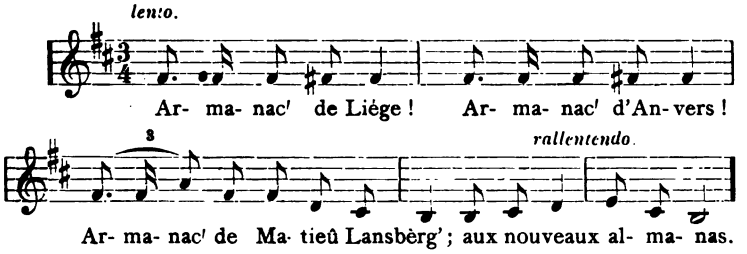
Çoula ataquéve fé nôvimbe, â moumint qu' lès botiques su fît fièstants po-z-assètchî lès parints qu'alît tchèrdjî l'âgne du Saint-Nicolès.

Qwand s' pâtriyèdje rèsdondihéve pol prumîre fèy, çoula djètéve came on-ombion d' mèrancolêye èt v'néve rèbrôkî lès visèdjes du lès cis qui s' duhît qu'one annêye aléve co èsse hoyawe èt qu'one noûve apondreût po-z-aminer lès minmès rabrouhes èt c'sèmer quéquès flotches du nivaye duvins l' gayète du leûs dj'vès.

Pauve mu-vî-solé, dj'î pinse tos l's ans qwand l'meûs d' décimbe nos vét stitchî sès awêyes du glèce è song, èt çoula m' fait pône du n' pus ètinde su tchant'rêye qui m' vinéve taper one pènance

(1) *Mathieu Lansberg*, polka populaire par Théodore Crouquet, pianiste et compositeur verviétois.

à coûr, came les côrs du chasse qu'ons ètint a l'ariére-sâhon à fond d' lès bwès, èt qui v' fèt pèter lès lâmes âs oûys sins qu'on n' sépe poqwè :




## Lès pwèrte-âs-sètchs (1).

One clique qu'èsteût r'nomêye lâdje èt long pace qu'ile su hâgnîve âs pus bês andwrèts came dès masindjes (2) s'on ros'lant visèdje, c'èsteût l' pouyeûse côfrêrêye du lès pwèrte-âs-sètchs, qu'avît l'acoustumance du s' ramâyeler tot près d' l'Hâtél du Londe (3) èt al grile du l'Harmon'rie (4).

Came dès vèritâbes rintîs, i d'monît la tote l'annêye a bate dès d'visses duspôy à matin djusqu'al nut' ; i s' lèyît can'dôzer dè solo è l'osté èt r'çûhît lès lavasses sins trop' groum'ter è l'hivièr. Du timps-in timps on lès v'néve houkî po fé one coûsse ou l'aute, po rintrer on clitchèt d' hoye, tripler quéquès tchèdjes du plakis', duglècî on trotwêr ou rahopler l' nîvaye friss'mint toumêye.

Ossi vite qu'onk du zèls aveût-st-atrapé one sôrte ou l'aute ou quéque saqwè a fé, lès plankèts l' tunit a l'oûy èt si vite l'ovrèdje fini, l'aidît bé vite a mète su gangne al caisse d'èpargne. Ons aléve fé rimpli l' plate amon l' Marie à feûte (5) s'ons èsteût so

(1) Portefaix.
(2) Plaque dartreuse au cou.
(3) Pont St-Laurent ; ce fut le local du Caveau verviétois.
(4) L'Harmonie, Société bourgeoise.
(5) Buvette de la rue du Marteau où l'on débite du foie de bœuf cuit à l'eau.

l' pont Saint-Lorint, ou amon l'Djîle (1) su c'èsteût a l'Harmon'rie. S'i n'avît nou cassé hèna, i gourdjît a chaque a toûr al mamêye, timps quu l' banne bwèrgnîve lu valeûr dè côp d' gozî èt angueûléve lu ci qui voleût tût'ler pus' quu s' compte.

Qwand on d'moliha l' Hâtél du Londe po r'bati l' manhon dè martchand d' meûbes qu'î-èst-a c'ste heûre, lu clique dè Pont fourit tote duloûhêye, ca leù posse èsteût c'nohou èt i profitît co traze fèys du clapants bons rèsses quu dès trop glots vwèyageûrs avît lèyî so leûs achètes.

Du pwète a pwète èt d' pavêye a pavêye, lès botiquîs d' so l' pont lès ont règuiné djusqu'al banque Môdèra, wice qu'ont trové dès bês lâdjes soûs la qu'i sont came èn-on fâteûy. Çoula n' lès èspètche né d'aveûr l'air pleins d' lê-me-è-pây èt d' taper dès trisses côps d'oûy so l' pont wice qu'ont pîtî tant dès annêyes èt bu tant dès sopènes. L'aute trokê qui s' tunéve duvant l'Harmon'rie vét d'èsse nètî foû du s' plèce avou l' novèle rawe qu'ons a fait po monter so l' noûve èstasion. Zèls nu savèt qué saint r'clamer po trover one noûve nahe. I-èstît si bé la, astaflés so lès bleûsès pîres dè grilyèdje, timps qu' lès ritches plantés sol grande pwète loukît passer lès trams èt lûgnît lès molèts d' lès dam'zulètes qui montît d'vins.

I-èstît la came dès milôrds, bé pâhûles èmé l' grand traf'tèdje dèl vêye, i-ovrît l' mons possibe, bovît pol seû, èt s'i n' magnît né sovint, i s' ratrapît tot tchiquant a fwèce dès bonès crâssès filêyes d'amon l' Fraiteûr sol Plèce dès Récolèt's.

Lu bê djârdé d' l' Harmon'rie lèzî d'néve lu rafiyance du lès oûys, èt s' lès fleûrs nu lès èstchantît né d' leûs doûcès odeûrs, c'èst qu'i s' hansît-st-è néz quéque saqwè qu'èsteût pus fwêrt quu l'odeûr du lès vaniles quu l' zûvion aminéve.

È l'osté, i-èstît âs prumîrès loges po lès concèrts, èt i s' polît d'viser avou agrè dèl musique du nos pus grands maîsses.

Mâlhureûs'mint, l'îdêye a djèrmi d'vins l' makète d'one saquî,

Buvette, place Saucy. Seule enseigne wallonne de la ville : *A mô l'Gilles*.

du trawer lès djârdés po fé 'ne rawe qui mont'reût sol Tchic-tchac; ons a rèscoulé l' grilyèdje, ons a fait 'ne pwète la qu'i s' tunît èt ons a si bé boulivèrsé l's afaires qu' ont bé d'vou aband'ner leû nahe.

On 'nnè rèsconteure co télefèy qui balzinèt al cwène dè Sâci ou â d'zeûr dèl Tranchêye, mais ç' n'èst pus çoula, on veût qu'èlzî manque one saqwè èt qu'ont l'air èminné d' quéqu'onk qui n'èst nin è s' mâhon.

## LÈS CIS QU'ON VEÛT CO.

### La Lumière.

« C'est la lumière, c'est la flème ! »

L'oyez-ve, lu clapant ténor, roziner s' bokèt avâ lès rawes ?

Su bokèt d'hîr, d'oûy, du d'main èt d' tofêr.

Avez-ve oyou come i méne su vwès èt come on sint qu'i comprint bé çou qu'i tchante ?

Pauve djâle ! duspôy lès annêyes èt lès razannêyes qu'i rèpète timpèsse cisse tchanson la, todi l' minme, todi, todi, i-èst pus c'nohou qu' Barabas al passion ; tél'mint c'nohou qu'ènn' a pièrdou l' no du s' pére èt minme lu ci du s' saint po-z-èsse batisé « la lumière » ou « la flème ».

I-èst réglé came on toûr d'hôrlodje èt i rapasse èl minme plèce â djoû hoyou came on bon prôpriyètaire qui va lèver sès lowis. Ons ètint s' doûce vwès qui tûrlutêye came on mirliton fali, on pauve mirliton d'on çant qu'a s' pê d' lèv'go hirêye ; ons ètint s' tchanson, todi, todi l' minme, èt ons acoûrt al fignèsse, sins tûzer, d'ènn' èsse afaitî. Vo-le-la, planté sol pavêye, tot tchêpiou, tot d'friboté, maigue came deûs mains djondawes, avou dès gros noks d'ohês qui lî trawèt lès tchifes.

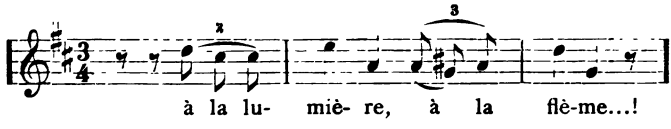
L'oyez-ve, lu bokèt qu'i gruzinêye du s' vwès qui s'infeule, qu'a l'air du voleûr trawer tot èt qui s' casse s'one note du marcou râw'tant avâ lès teûts ?

Vo-le-la, avou s' calote crâsse a 'nnè fé treûs sopes, su tch'mîhe qui bâyeule s'on grand rabodé cô, sès djambes qu'ont l'air du nèl poleûr sutére èt qui s' rutinkèt qwand l'air monte èt qu'i s' fât fé pus grand po-z-aler d'crotchî l' note, si haute qu'i nèl pout mây ac'sûre. — On 'nnè rêy èt on lî dane.

Èt d'vins l' bon fond, l' mèstî qu'i fait n'èst né po lî dusplaire, ca l' pauve mu vî solé s' print po on grand artisse èt c'èst-one djôye por lu d' vêy tél'fêy one saquî s'arèster, po lî hoûter tchanter s' bokèt, todi l' minme: su bokèt d'hîr, d'oûy, du d'main èt d' tofèr.

Qwand l' nutêye lêt toumer s' pây so l' grand brouhinèdje dèl vêye, i s'astafèle a one canliète ou l'aute èt i rint, po l's amis, l' bê bokèt qu'a tchanté tot' djoû po 'ne masse du djins qui nèl comprindît mètez nin.

Èt d'vins l' clique du lès pwèrte-âs-sètchs. martchands d' clicotes èt wand'leûs d' gravîs, i-èst-aconté po 'n-hame tot-oute èt i n' f'reût né bon ad'lé zèls du taper l' hate




**Lu Casseû d' bons-Dius** (1).

On l' djur'reût ad'hindou d'on grand tâv'lê d'èglîse wice quu l' bon Diu boute su grande bâbe inte deûs noûlêyes.

Ca on poreût cotî lâdje èt long d'vant dè rèscontrer on pôrtrait ossi bé tiré dè grand maîsse qui fait rôler l' tonîre.

Èst-ce pa-ce qu'èl ravisse si bé qu'a one parêye hèyîme sor lu ? Nouk nèl sét ; mais çou qu' tot l' monde cunoh po les ètinde ot'tant d' fèys qu'a d' djoûs so 'ne saminne, c'èst lès èwèrantès câses qu'i d'bite tot seû avâ lès vôyes tot s'arèstant po-z-atouwer l' bon Diu èt tot lî tapant lès bokèts d' filêye qu'a k'hègnî dès heûres â long.

(1) Mort depuis, ainsi que le précédent.

Du tos lès tâv'lês dèl rawe, dju n' cunoh nou pus anoyeûs, nouk qui v' vègne pus sèrer l' coûr, quu d' vêy ci grand vî bouname, avou s' blanke bâbe qui c'mande lu rèspect, s'aqwèri lès rîsêyes dèl djônèsse èt l' mèpris ou l' pitié d' lès djins rassious.

C'èsteût d'avance onk du lès mèyeûs ovrîs d'amon Pènseur, wice qu'on lî fait a c'ste heûre one pinsion d' vîlèsse.

Tos lès djoûs a ût heûres â matin i va co todi so l' botique po lére lu gazète, dèl timps dè qwârt, a sès planquèts qui d'djunèt.

Hivièr came osté, sès dj'vès d'ârdjint sont racovrous d'on poyou bonèt, su cwêr moussî d'on coûrt sâro d' bleûse teûle èt s' pantalon rat'nou avou one lâdje cétûre du rodje flanèle came lès cisses du lès tèrassiers.

Sès hardes sont tofèr nètes, su visèdje friss'mint lavé èt s' grande blanke bâbe pégnêye qu'i n'a ré d' mîs.

Tote one sainte djoûrnêye i wand'lêye avâ lès trotwèrs, i s' porméne pâhûl'mint avou lès mains so s' cou, nu s'arèstant qu' po crahî lès pus grands nos dè bon Diu, tot r'loukant l' cîr èt tot rètchant après.

S'on-èfant a l' mâlheûr du s'ènnè moquer, i-ataque a beûrler dès mâssis'tés qui fèt rodji lès grands qu'èls ètindèt.

On lî pardone tot plein pa-ce qu'on sét qu'a on bwès foû du s' faguène èt qu'on s' dit bé qu' lès cârpês assotihèt co cint fèys po qwèri misére âs djins.

Adon-puis i-a-st-one si bèle tièsse, quu l' peûpe, qu'èst-on pôc artisse sins l' saveûr, roûvêye sès lwègn'rêyes tot rud'hant : « C'èst-on bèl hame, hê, portant ! »

## L'Amér Batisse.

Ons a fait saqwantès tchansons sor lu èt on l'a r'présinté d'vins dès *r'vues* avou sès mâssêyès clicotes qu'ont wârdé 'ne saqwè d' tos lès sankis' wice qu'i s'a stindou, du tos lès briyaques qui l'ont spité; avou l' bokèt d' cwârêye banse tote a brébâdes pindawe a sès reins avou 'ne ranokêye cwède; avou sès jèrbêyes

qui passèt po-z-aswadji tos lès cis qui sofrèt, avou s' violêye narène qu'a falou co mêye et mêye gotes po passer d'one sufaîte manîre.

Lès thés qu'i vint sont, dist-i, souvèrains, on lès mèt' *so dè pèkèt* èt i r'wèrihèt co cint maladêyes quu lès docteûrs su d'nèt å djale po c'nohe.

Lu d'bite nu rote né mâ, mais l' Batisse, qui n'èst mây malâde nu mèt' né l' pèket so sès jèrbêyes, i sèl vûde è trô dè gozî èt sès bènèfices tournèt, bouroute a bouroute, duvins lès ridants d' canliètes.

Qwand lès timps duv'nèt mâvas, quu l' nivaye racoûveure lès jèbes èt qu' lès rècènes po fé si-amér sont-st-èdjalêyes èl tère duv'nawe dâre came one pîre; qwand lès ritches ènnè vont vès l' payis dè solo po s' hiwer d' lès neûrès noûlêyes èt d' lès blankès flotches qui v'nèt wat'ler lès teûts, Batisse va fé one *villégiature* sol Tchâssèye du Heûsy (1), wice qu'i d'manreût tofêr s'on lî d'néve su tatîne.

À prétimps on l' veût raspiter, on pô mons d'hâmoné, èt on sét bé quu l' grand maîsse ruhur'rè vite so solo qwand ons ôt avâ lès rawes : « Crèsson frais, crèsson d' fontaine. »

C'èst-on-artike quu Batisse tint djusqu'a tant qu' lès fleûrs su hâgnèhe èt qu'i pâye rudîre came tofèr : « L'amér Bati-isse ! »

## Lu Binèt.

Badinguet, d'hèt-i co, lès vîs qui s' sov'nèt d' Napolèyon III. Èt d' fait' i-èl ravisse ! Né l' Napolèyon d' lès dièrinnès annêyes qui sintéve lès rats k'magnî lès pîds du s' *trône*, né l' Napolèyon qui vûne lodjî a Vèrvî a l'hâtél dè Ch'min d' fèr amon Rènsonèt après l' côp d' hèrna du Sèdan ; mais bé l' Napolèyon règuèdé, fringuèt, d' lès prumîs bês djoûs qui sûhît l' deûs dècimbe.

On Napolèyon a calote du sôye èt a coûrt sâro, avou dès bètchètes du mustatches qu'on djur'reût passêyes al cale du bwès èt qui pondèt came dès awêyes.

(1) A la prison. *Tatîne*,, nom d'amitié donné par l'ivrogne à sa bouteille.

So l'â-matin on l' veût sovint ad'hinde du Mangombroux, dè bwès dè Préce ou d' vès Djalhai; si timpe qu'i seûye, sès solés r'blinkèt tot fé parêy quu dès mureûs, su sâro avisse moussî foû d' mon l' bow'rèsse èt lès deûs pondants du s' mustatche ont l'air d'aveûr sutu faits d'on clapant cwèfeû.

On l' cunoh èt on l'inme, ca i passe po l' pus honête hame qu'i-n-âye, mâgré qu'i vike d'one vêye a pârt quu tot plein n' côprindèt nin.

So l' timps qu' lès autes su rèssèrèt d'vins lès fabriques èt s' racoûrcihèt l' vêye a houmer dès odeûrs du laine et d' crâsse ôle, lu vike duvins lès bwès, libe came on-oûhê; i s'implih lès poumons d'one air qu'a bâhî totes lès fleûrs, i louke bouter lès novèlès fayes, hoûte lu vint gruziner s' tchanson d' mistére duvins lès cohes du l's âbes, ou hoûler s' côplainte du lès neûrs djoûs èt s' cubate avou tot çou qu'i fièstîve n'a wêre.

I c'noh lès pus p'titès cwèrnètes du *sès* bwès, sét tot wice qu'a on nid èt c'bé d'oûs qu'ons î keûve; i sét la quu l' brouwîre èst spèsse èssez po-z-èsse pus doûce quu l' mèyeû r'ssôrt du nos léts; i c'noh dès nahes wice quu lès cohes nu lèyèt mây passer 'ne gote du pwèfe èt la qu'i s' pout rètrôk'ler lon d' lès frèhis' qwand l' cîr pleûre lu pènance du sès noûlêyes so nosse pauve têre.

Du qwè vike-t-i ? On dit vol'tî qu'i brak'nêye, mais came on n' l'a mây picî èt qu'i n'a, né pus po çoula qu' po aute tchwè, mây passé l' tribunâl, on n'a né l' dreût d' l'acèrtiner.

Çou qu'a d' sûr, c'èst qu' tos lès payîsans èl pwèrtèt so leû main èt qu'a plèce por lu so tos lès sinas qwand l' bîhe a d'foyeté lès âbes èt qu'ile cwahe pâr trop fwêrt durant lès nut's d'hivièr.

Qwand dès pormineûs tâdrous rad'hindèt d'al campagne, i-ètindèt tél'fèy s'èlèver, d'zos l' cîr wice quu l' leune hâgnêye su blanc mwêrt visèdje, one lèdjîre musique qu'èlzî vét mouwer l'âme.

Lu vint s'arèstêye po l' hoûter : ile tchante doûcemint came s'ile aveût sègne d'aler duspièrter lès pâvions, èdwèrmous so lès

fleûrs tot l'zî d'hant leûs amoûr; ile va fièstî lès oûhês èssok'tés d'vins leûs nîds, èt moûrt duvins lès fôrés wice quu lès tchivrous d'monèt keûs, came si leûs fènès pates fourîhe at'nawes al têre.

C'èst l' Binèt, qui n'a mây apris l' musique, qui n' cunoh nin one note grosse came on manèdje qui dit so s' viyolon l' pâhûle doûceûr dèl nut'.

## Plic-Ploc.

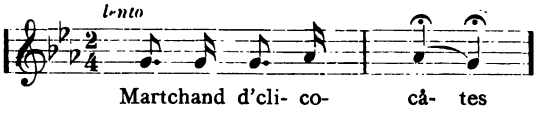
I-ènna co quéques-onks qui pass'ront d'vins l' histwêre du nosse vêye èt qu' des fafouyeûs d' vîs papîs r'mètront â djoû qwand i pârul'ront dè Vèrvî d'a c'ste heûre âs èfants d' nos p'tits èfants.

I-a co l' crolé Hanote qu'on lome ainsi pa-ce qu'èst-ossi poyou qu'one pîre a makète. C'èst lu qui vint lès « Chansonniers populaires » «*avou lès vîs bokèts came on n' fait pus oûy* », c'èst lu qui brait lès ârmanac's du Lîdje, lès dobes Matieû Lansbèrg èt *l'Armanac' du Magasé Pitorèsse !* Qwand l' librairêye lâke, i s' hâgnêye so l' martchî avou dès breûsses a hover, dès breûsses a nètî, dès cisses pol pavêye èt dès boubous ossi poyous qu' lu qwand c'èst qu'aveût vét ans. So lès fièsses i tint on p'tit djeû d' bèyes, fait djower âs oûs, ou vint dès nic-nacs âs èfants, tot fant âs grands dès p'titès confèrinces so lès miséres dè peûpe, èt tot radjincenant a s' manîre, s'on ré dè monde du timps, *lès mâlès lwès* qu' nos r'présintants d'monèt si longtimps po-z-èmantchî tot s' mètant one si bèle câkêye.

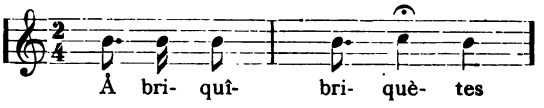
Duvins l' floûhe du lès p'tits martchands i-ènn' a qu'ont dès brèyèdjes da zèls quu leûs canles ruc'nohèt inte tos l's autes :

On martchand d' légumes brait çou qu'i vint tot s' sutopant lès orêyes : « Célèris, brocalîs, dès bwèrês d' porês come dès cawes du vê ! »

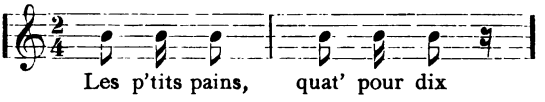
On martchand d' clicotes fait c'nohe su mèstî s'one noûve air qu'a trové èt qui rèsdondih duvins l'arèdje quu lès vwètûres èt les galiots fèt-st-avâ lès rawes :



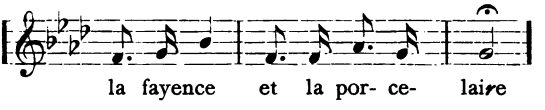

Les martchands d' crême-glace, du briquètes ;




du p'tits pans :




lu ci qui racole lès vîs hèrvês, *le marbre, l'ivoire, l'albâtre, l'ambre,*




tos lès feûs du p'tits mèstîs mahèt leûs vwès èn on sâm'rou qui dane on pô dèl vêye èt dèl vigreûs'té å trô d' Vèrvî, wice quu Gomzé s' duhéve fîr d'aveûr sutu hossî.

*
* *

S'i-ènn'a co qu' dj'a lèyî d' costé, èn èsprès ou sins l' voleûr, çu sèrè po 'ne novèle fricassêye.

# CONTES EN PROSE

## 12e CONCOURS DE 1903

## RAPPORT

MESSIEURS,

Nous sommes heureux de pouvoir constater que notre concours est un peu supérieur à celui des années précédentes. Il y a cependant quelques pièces de trop mince valeur pour qu'on les discute à fond : il suffira d'en dire un mot en les écartant.

Tels sont le n° 1, *A l'hospitâ*, dont l'idée est bizarre; le n° 3, *Ine cwène dè payis*, très incolore; le n° 4, *Piére lu marihâ*, agréable mais sans relief; le n° 9, *Mad'linne*, nouvelle invraisemblable à la Xavier Montépin; le n° 11, *Ine bone pitite tchaude plèce* et le n° 12, *Sov'nance*, souvenir d'enfance de style assez soigné, mais sans rien de saillant; enfin le n° 13, *N'a nou timpèsse*, d'un style quelconque. Quant au n° 10, *Li prince Crapaud*, rangé par erreur dans notre concours, il a été renvoyé au jury compétent.

Par contre, les nos 2, *On tot djône minisse* ; 5, *Lès tchâfeûs â vî covint d'Bolland* ; 7, *Li blanke brouwîre* et 8, *Ine gadjeûre*, méritent une mention sans impression. La meilleure de ces pièces est le n° 7, dont la forme est châtiée et poétique, mais dont le sujet est par trop invraisemblable; les souvenirs historiques du n° 5 ne manquent pas non plus d'intérêt.

Reste le n° 6. C'est une collection de dix pièces dont l'auteur est un merveilleux styliste. Malheureusement, ces morceaux ne rentrent pas dans le cadre de notre concours. Aussi ne pouvons-nous que proposer d'accorder au meilleur d'entre eux, les *Sèt' vis bounames*, une médaille d'argent hors concours.

*Les membres du Jury :*

Auguste DOUTREPONT,
Alph. TILKIN,
Victor CHAUVIN, *rapporteur.*

Le rapport a été lu et approuvé en séance du 27 juin 1904. L'ouverture des billets cachetés a fait connaître que M. Camille FELLER, de Verviers, est l'auteur des n^os 6, 7 et 8, M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, celui du n° 2, et M. Jules LERUTH, de Herve, celui du n° 5 Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

# Lès sèt' vîs bounames

(Dialecte de Verviers)

PAR

**Camille FELLER**

MÉDAILLE D'ARGENT (hors concours).

I sont leûs sèt' èt dju n' sé su dj' lès deû hére po l' mâ qu'i m'ont fait ou lès inmer po l' bé qu'i m'ont-st-apwèrté.

I sont leûs sèt' vîs bounames avou dès blankès bâbes èt i m'ont tofèr èwèré, pa-ce quu dju n' sé mây su leûs grandès ongues vont v'ni grévî è m' coûr po 'nn' alârdji lès plâyes ou s'i vont hanser sor lu one halène quèl rèhandirè.

Duspôy quu dj' so-st-â monde, dj'a todi oyou onk du zèls a m' costé; i v'nèt chaque a toûr dufoyeter al nut' lu djintêye rôse quu dj'a côpé avâ l' djoûrnêye; i v'nèt fé sâver mès pus clérès vûsions èt toumer mwèrglèce so mès pus bês sondjes.

I m' ruhapèt totes lès djôyes qu'i m'apwèrtèt télefèy po fé risêye du m' doûce crèyance èt i-èpwèsonèt onk après l'aute lès bons moumints qu'onk du zèls m'aveût d'né. Èco mây i n' mu lèyèt nou r'la èt, qwand onk mu qwite po fé plèce a s' camarâde, i m' lêt d'vins lès transes du çou qu' civola va calculer po m' fé sofri.

Dj'a sègne du zèls èt dj' passe mu vêye a lanwi après on-aute quu l' ci qui m' tét c'pagnêye.

C'èst quu dj' pinse du timps-in timps qu'i s' rupintèt d'èsse trop dârs por mi èt qu'i lèyèt-st-aponde one loukète è m' cîr rèbrôkî.

Mais i m' sonle bé vite quu dju m' marih èt qu'i n' fèt qu' du r'prinde dès fwèces po r'tchèrdjî so mu spale lu fas qu' dj'aveû lèyî toumer.

I djowèt sins nou r'la avou mi-âme come on traite tchèt djowe avou one soris d'vant d' lî casser lu scrène.

Èt mâgré tot, dj'a sègne qu'i n' roûvièhe leû toûr du gâr ad'lé mi èt qu'onk du zèls nu seûye nin on djoû la po lèver mès pâpîres so l' noû solo ; dju lès hé èt dj' lès inme, ca dj'èspére todi qu'i lêront crèhe è m' coûr ot'tant d' brèssêyes du fleûrs qu'ènn' ont v'nou côper ; dj'èspére todi qu'i lêront mawouri lès frûtèdjes so lès âbes qu'ont planté, èl plèce du heûre lès cohes, come i-ont fait djusqu'a c'ste heûre, qwand lès prumîs botons ataquît-st-a s' drovi.

Dju lès hé èt dj' lès inme, èt i-a tot plein dès parêys quu mi qui pinsèt l' minme afaire so lès sèt' vîs bounames, qu'ont chaque céqwante deûs fêys leû no è l'ârmanac'.

---

# CONTES EN VERS

## 13e CONCOURS DE 1903

## RAPPORT

MESSIEURS,

Nous n'avons reçu pour ce concours que six pièces. C'est peu; mais, quand on considère la valeur de ce qu'on nous soumet, on trouve que c'est encore trop.

Unanimement, en effet, le jury a écarté le n° 1 *L'èfant mâdit*, le n° 4 *Sins èfant* et le n° 6 *Li p'tit Djâque*. Pour discuter ces pièces, il faudrait qu'elles fussent moins banales et que les auteurs les eussent écrites avec plus de soin.

Le n° 2 *Mi deû-dje marier ?* est un peu meilleur : l'idée est assez heureuse, mais l'exécution laisse beaucoup à désirer. Le n° 5 *L'èspwér*, ne manque pas non plus de mérite. A ces deux pièces, le jury accorde une mention honorable sans impression.

Le n° 3 *Conte di tot timps* est ce que nous avez reçu de mieux. Nous croyons devoir accorder à cette poésie une mention honorable avec impression et nous pensons que les lecteurs ratifieront notre jugement.

*Les membres du Jury* :

Eug. DUCHESNE,
Alph. TILKIN,
Victor CHAUVIN, *rapporteur*.

Le rapport a été lu en séance du 27 juin 1904. L'ouverture des billets cachetés a fait connaître que M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur du n° 3 ; M. Lucien COLSON, de Herstal, celui du n° 2 et M. Camille FELLER, de Verviers, celui du n° 5. Les autres billets cachetés ont été brûlés séante tenante.

# Conte di tot timps

PAR

**Arthur XHIGNESSE**

---

MENTION HONORABLE

---

C'èsteût-on grand valèt d'hantchî ;
Lèye, ine frâhûle pitite djonne fèye.
Leûs âmes èstît sins nou pètchî.
C'èsteût-on grand valèt d'hantchî,
Qu' l'amor n'aveût nin co k'sètchî,
Si coûr n'aveût nin batou 'ne fèy.
C'èsteût-on grand valèt d'hantchî ;
Lèye, ine frâhûle pitite djonne fèye.

Èn on pasê tot plein d' clawsons,
Èle passa-st-on djoû, d'vins 'ne blamêye
Dè tère prétimps qu' sème dès tchansons
D'vins lès pasês tot pleins d' clawsons.
Sès oûys sonlît faits d'a-façon
Po-z-èstchanter... Tinrûle èt grêye
So li streût pasê plein d' clawsons,
Èle passa-st-on djoû, — d'vins 'ne blamêye.

Fèls, i d'hît, ç' djoû la, lès oûhês,
Leûs pus frusihantès tchantrêyes :
D'vins lès bouhons floris, si bês,
Fèls, i d'hît, ç' djoû la, lès oûhês,

Leûs bês rèspleûs, todi novês
Mâgré qu'il ont bin dès annêyes;
Fèls, i d'hît, ç' djoû la, lès oûhês,
Leûs pus frusihantès tchantrêyes.

Divins lès prés, divins lès tchamps,
Ç'èsteût ine fièsse è l'air di may.
Ènnè surdéve-t-i don, dès tchants,
Divins lès prés, divins lès tchamps !
Dizos lès âbes dèdja tot blancs
On oyéve beûrler lès âmayes...
Divins lès prés, divins lès tchamps,
C'èsteût ine fièsse è l'air di may.

Èssoc'té so l' bwérd d'on pasê,
Li djônê sondjîve a cint sôrs :
Èt s' vèyéve-t-i d' l'ôr a hopê
— Èssoc'té qu' 'l èsteût so l' pasê —
Èt dès bèlès feumes al blanke pê...
... I crèyéve ètinde brûti 'ne ôr...
— Èssoc'té so l' bwérd d'on pasê,
Li djônê sondjîve di cint sôrs.

À moumint qu'èle passa d'lé lu,
Èle rodjiha dè vèy sès lèpes
Qu'èstît droviètes... Èt sins nou brut,
Èle saya dè passer d'vant lu...
Mais s' pas qui n' wèséve câsî pus,
Fola-st-on cawyê d'vins lès jèbes.
À moumint qu'èle passa d'lé lu,
Èle rodjiha dè vèy sès lèpes.

I s' dispièrta... Li tére vûsion
Dèl djonne fèye tronlante, arèstêye,
Lî r'mouwa l' coûr come on frusion...
I s' dispièrta... Li tére vûsion

È l'âme lî mèta-t-on hiyon
D'ine téle aweûre qu'âd'divant d' lèye
I s'adjèniha... L' tére vûsion
Tote tronlante dimora stampêye...

Èt d'ine tchoke, i lèzî sonla
Qu'i s' kinohît vola 'ne hapêye...
Èt qu'aveût dès djoûs qu'èstît la...
Èt d'ine tchoke, i lèzî sonla
Qu'i sèreût doûs di s' dîre tot bas :
« Mi binamé... Mi binamêye... »
Èt d'ine tchoke, i lèzî sonla
Qu'i s' kinohît vola 'ne hapêye.

Li bêté k'mincîve a loumer
Qu'i d'morît co la, come è 'ne blèsse,
Lès oûys divins lès oûys, pâmés.
Li bêté k'mincîve a loumer
Qui d'zos l' cîr di steûles kisèmé,
I roûvît l' vèye, sès kèsses, sès mèsses...
Li bêté k'mincîve a loumer
Qu'i d'morît co la, — come è 'ne blèsse.

Èt dispôy adon i n' sèpèt
Pus çou qui s' passe tot âtoû d' zèls ;
Qui l' solo lûhe, qu'i faisse sipès,
Pus rin dèl vèye mây i n' sèpèt...
I lèzî sonle qu'i sont sudjèts
A quéque sondje qui l' coûr è trèfèle...
— Èt dispôy adon i n' sèpèt
Pus çou qui s' passe tot âtoû d' zèls...

---

# PIÈCES DE THÉÂTRE EN PROSE ET EN VERS

## 14e CONCOURS DE 1903

## RAPPORT

MESSIEURS,

Treize pièces ont été soumises à l'examen du jury; douze en prose, une en vers. Disons tout de suite que la qualité de ces œuvres ne répond pas malheureusement à leur quantité. A cette époque où le mouvement dramatique va reprendre, nous le souhaitons, un nouvel essor, par la création d'un Théâtre communal wallon, on pourrait espérer, sinon des pièces définitives, au moins des œuvres s'élevant au-dessus d'une trop facile médiocrité.

Il existe à présent dans notre Wallonie, et tout particulièrement dans la Wallonie liégeoise, une véritable école dramatique à laquelle nous sommes redevables d'œuvres hautement intéressantes et susceptibles de constituer chez nous une lignée d'auteurs dramatiques, vraiment wallons, c'est-à-dire sachant traduire dans notre langue savoureuse et expressive les sentiments de notre terroir, les âmes de notre région, les caractères spéciaux qu'on y rencontre, les aspects originaux des individus de notre race.

Chose bizarre, momentanément le mouvement dramatique semble avoir ralenti. La matière est loin d'être épuisée cependant. Ce n'est pas avec la variété innombrable des types wallons, la richesse généreuse des tempéraments mosans, que l'on pourra jamais se plaindre d'être à court d'arguments.

Peut-être faudrait-il rechercher la cause du ralentissement qui s'observe à propos de la production de bonnes œuvres dramatiques, dans le désir impétueux des jeunes auteurs qui avant tout veulent être joués et qui voient dans le succès d'une pièce très quelconque les bénéfices pécuniaires.

On n'exploite pas impunément la bonne volonté du public. Celui-ci ne tarde pas à s'apercevoir qu'on le berne et, quand il se rappelle les œuvres de l'ancien répertoire, les comparaisons qu'il établit ne sont pas du tout à l'avantage de ces pièces bâclées à la diable, dont la trame est le plus souvent empruntée au répertoire parisien et qui n'ont de wallon qu'une forme très approximative, déplorablement francisée et en opposition douloureuse et flagrante avec le génie même de notre délicieux idiome.

Au surplus, d'aucuns se figurent sans doute que rien n'est plus aisé que de « faire une bonne pièce wallonne ». Rien ne nous paraît, quant à nous, plus difficile. Avant toute chose, il faut connaître dans son essence la langue wallonne, si riche en expressions colorées, en tours étonnamment variés, en vocables expressifs. Qu'il est donc déplaisant d'entendre débiter sur les planches des tournures purement françaises que l'on s'est contenté d'habiller de mots wallons ! ou bien encore de retrouver dans le dialogue des scènes presque « décalquées » des vaudevilles boulevardiers !

Et puis, s'il est précieux de posséder à fond son wallon, il faut surtout savoir observer avec clairvoyance. A moins d'être exceptionnellement doué, on ne s'improvise pas auteur dramatique. Il faut s'être imprégné de toute la vie wallonne ambiante, comprendre dans ses détails la moindre parole ou le moindre geste des personnages que l'on veut faire revivre, s'être assimilé, pour ainsi dire, la psychologie des êtres que l'on met à la scène. Pour arriver

à traiter excellemment tout sujet, si frivole soit-il, une espèce de divination des caractères est indispensable ou bien encore faut-il avoir une sérieuse expérience des hommes et des choses.

Il apparaît bien que l'on perd de vue ces considérations. Il est dangereux toutefois de les négliger. Car c'est compromettre le mouvement wallon que se complaire en des œuvres hâtives qui ne sont pas faites pour placer en une heureuse évidence la production littéraire de notre terroir.

Sur les treize pièces qui ont été soumises cette année à l'appréciation du jury, neuf ont été écartées unanimement.

Ce sont les n° 2, *Piceûre di rin-n'vůt*, n° 3, *Djèf èt Djètrou*, n° 4, *A cůse di Donèye*, n° 6, *Èfants mårtîrs èt baraquîs*, n° 7, *Lu vîle Matante*, n° 8, *Al bate di coqs*, n° 10, *Honeûr å dèvouemint*, n° 11, *Li colèbrèye* et n° 13, *Sacrifice*.

Le n° 2, *Piceûre di rin-n'vůt*, comédie dramatique en un acte, nous expose une vieille histoire qui, à maintes reprises déjà, a servi de thème à des auteurs dramatiques en peine de sujets. *Kovisse*, riche boutiquier et usurier par surcroît, est devenu veuf avec plusieurs enfants. Il songe à se remarier et a jeté les yeux sur *Gustine*, fille du maître menuisier *Wåtî Falå*, conseiller communal. Mais *Gustine*, qui est recherchée par *Joseph Tinon*, ouvrier chez son père, est loin d'être insensible aux attentions de *Joseph*. Pour évincer son rival, *Kovisse* réussit à le faire passer pour voleur. *Joseph*, obligé de s'expatrier, s'engage dans la légion étrangère et va faire campagne en Chine où ses hauts faits lui valent la croix d'honneur.

Trois ans se sont écoulés depuis le départ de *Joseph* lorsque la pièce commence. *Gustine* lui est restée fidèle, malgré les instances pressantes de *Kovisse* qui use de tous les moyens pour obtenir sa main. *Kovisse* va jusqu'à promettre à *Wåtî* la place de bourgmestre.

Sur ces entrefaites, le professeur *Jacques Mosbeux*

rencontre *Joseph Tinon* à Bruxelles. Ils reviennent tous deux à Haut-Perri. Jacques dévoile les turpitudes de *Kovisse*. *Joseph* retrouve son honneur, à la confusion de *Kovisse* et à la plus grande joie des deux amoureux.

Telle est cette pièce qui a été écartée à cause de nombreuses invraisemblances dans le détail, invraisemblances vraiment trop accentuées. Au surplus les caractères sont ou violemment outrés ou à peine ébauchés, et le dialogue est banal. La langue, qui est en général correcte, manque totalement de saveur.

Le n° 3, *Djèf èt Djètrou*, est une comédie en un acte. *Lorint* a une chambre à louer. Pendant une courte absence, sa fille *Louise* loue la chambre à M^me^ *Djètrou Van tèvèsse*, qui vit séparée de son mari. Au moment où *Louise* et *Djètrou* visitent la chambre, *Lorint* rentre avec *Djèf*, le mari de *Djètrou*, et lui loue aussi la chambre. Rencontre des époux qui finissent par se réconcilier sur les instances de *Lorint* et de *Louise*.

Sujet peu neuf et très mince. Rien d'original dans la forme. L'emploi de personnages un tantinet vieillots sur nos scènes wallonnes, tels que le flamand wallonisant et le personnage qui accable ses interlocuteurs de drôleries est tout à fait démodé.

Le n° 4, *A câse di Donêye*, rendrait des points à la comédie précédente. Lisez plutôt : *Djèrâ*, qui a obtenu une bourse de voyage, va passer 8 jours à Paris avec son ami *Houbert*. Pendant qu'il fait ses préparatifs de départ, *M. Picecrosse*, le propriétaire de son appartement, vient lui annoncer qu'il doit déménager avant minuit. O vraisemblance, voilà bien de tes coups !

Il résulte de cela que *Djèrâ* ne peut partir pour Paris et la toile tombe. Et *Donêye*, direz-vous ? *Donêye* ne sait pas lire et elle a pris pour une réclame commerciale le jugement du juge de paix qui donne à *Djèrâ* à peine 12 heures

pour déménager. Ajoutons au surplus que le jugement est apporté par le facteur. L'inévitable flamand wallonisant ne manque pas au ragoût.

La pièce est écrite dans un wallon fort pâle, sans couleur ni relief. Elle fourmille de fadaises et d'ahurissantes invraisemblances. L'intrigue ne présente aucun intérêt.

Avec le n° 6, *Èfants mârtirs èt baraquîs*, nous abordons la pièce en trois actes, et quelle pièce ! L'action se perd dans des scènes extravagantes où apparaissent un directeur forain qui, pour ne pas en perdre l'habitude, parle le wallon à la flamande, un barnum italien, un acteur verviétois, un nègre et un chinois. Tout cela forme une inconcevable mayonnaise.

Nous passerons au n° 7, *Lu vîle matante*, comédie en deux actes. *Jean Lesoin*, contre-maître de fabrique, et sa femme *Louise*, ont une tante à héritage. Il craignent de la voir se remarier. Il se méfient surtout d'une sorte de chemineau qui semble être aux petits soins à l'égard de la tante. En réalité notre homme ne lui fait que ses courses. *Jean* profite de la visite de son directeur, *M. Delbushaye*, pour le prier de détourner sa tante du mariage. Le directeur se charge de la mission. Il trouve la tante à son gré et l'épouse.

Cette pièce n'est pas mauvaise en soi; mais on ne peut guère y voir que des indications sans observation psychologique réelle. La vieille tante et M. Delbushaye s'enflamment si vite — tels deux sarments — qu'on sait gré à la toile de descendre sur leurs effusions. D'autre part, si l'intrigue est assez adroite, il faut constater que les scènes finales sont de trop et rendent la pièce impossible.

Le n° 8, *Al bate di coqs*, tableau populaire en un acte, nous fait assister à des scènes de cabaret avec les *grandes gouttes* traditionnelles. Le wallon est passable; mais la pièce est très peu intéressante et très peu comique.

La lecture du n° 10, *Honeûr å dévouement*, comédie en deux actes, mêlée de chants, donne l'impression d'un passage à travers des toiles d'araignées.

Est-ce le dévouement de Louis qui *heûve li cour*;

de M. Boncour, qui va en voyage;

de Françwès, qui promène sa houille sans succès;

de Djôsèf, qui a l'audace d'amener Djîle Magnèye;

de Djîle Magnèye, lui-même, *qui pwètrè lès sètchs;*

de Jules, qui va *marier li p'tite neûre Bâre;*

de Popioûle, qui va chercher du tabac;

du P'tit poyon, qui ratint *s'mêsse* au grand Tèyâte èl saîson dès cûtès peûres (fin juillet et août);

de Marèye, *li martchande di cûtès peûres*, qui pénètre audacieusement dans la cour du moulin pour y vendre sa marchandise;

du re-Popioûle, qui se laisse renverser *sol cleûse âs cûtès peûres* pour se venger de Djâque qui lui refuse le tabac promis;

de l'agent, qui brandit son procès-verbal;

de Djâque, qui offre cinquante centimes pour les poires endommagées;

des ouvriers meuniers qui, pendant presque tout l'acte, sont là *courageusemeni*, dans la cour, à ne rien faire?

En voilà des dévoûments, mais il en est d'autres encore:

Le feu éclate dans l'habitation de M. Boncour: les hommes se dévouent généreusement à délibérer pour savoir ce qu'il y a à faire;

M^me^ Boncour s'échappe échevelée, en demandant qu'on sauve sa petite fille demeurée dans l'incendie;

Djâque se dévoue énergiquement à ne pas risquer de rester dans le feu;

Puis, quand M^me^ Boncour est tombée en syncope, Djâque se dévoue plus énergiquement encore à réclamer de l'eau pour la *bassiner*... aussitôt qu'elle a repris ses sens;

Lambert sauve la petite Juliette;

M^me^ Boncour se dévoue à *n' pus flâwî qwand c'èst qu'on lî rapwète si fèye.*

Et la toile tombe enfin, sur cette interminable série de dévouements qui justifie bien le titre du premier acte.

Dès 17 personnages annoncés, quelques-uns n'ont pas encore paru quand la toile se lève sur le second acte. Les voici donc. Le second acte se passe chez Lambert, le sauveur de la petite Juliette, un an après l'incendie, le lundi après-midi. On va remettre à Lambert la médaille de sauvetage que le gouvernement lui a décernée. Cette cérémonie doit avoir lieu en séance du Conseil communal. Lambert se prépare à y aller avec son ami Hubert.

Survient un long hors-d'œuvre dont le marchand de parapluies Bidouche est le héros.

La fin de la pièce est passable.

Avec le n° 11, *Li colèbrèye,* comédie en un acte, nous pénétrons dans le monde des *colèbeûs.* C'est un sujet quelque peu battu. Disons aussi qu'on ne remarque dans cette pièce aucune trace de pittoresque, pas le moindre brin d'analyse psychologique et que la forme est quelconque.

Notre *colèbeû* qui sacrifie tout à sa passion est par surcroît un *pèketeû*, qui attache à l'achat d'un demi-litre de genièvre les dix sous que sa pauvre femme réclame pour se procurer du pain. Eh bien ! cet homme, plein de vices et qui ne manque pas d'une certaine férocité, se convertit en un tour de main. Thaumaturge, alors, l'auteur, et non pas dramaturge.

Le n° 13, *Sacrifice*, est la seule comédie en vers que le jury ait eu à apprécier.

*Piére Mawèt* est un rentier, maître des pauvres, qui, à 57 ans, a épousé une jeune fille de vingt printemps. Celle-ci était née d'un père et d'une mère misérables, dont les secours de *Piére* ont prolongé l'existence pendant quelques ans.

La mère, qui est morte l'année dernière, a fait jurer à *Fifine* d'épouser *Piére*, dont elle soupçonnait la passion, si celui-ci la demandait en mariage. Quoique *Fifine* fût déjà liée à *Hinri* et même enceinte de ses œuvres, elle promit, bien plus elle épousa *Piére*, après la naissance de son enfant, et lui cacha son passé.

Mais mariée, elle refusa à *Piére* ce que les théologiens dénomment le *debitum conjugale*. Il y a trois ans que cela dure, quand la pièce commence. Une explication vient enfin d'avoir lieu entre le mari et la femme, lorsque des manœuvres militaires amènent *Hinri* au village où la scène se déroule. *Hinri* est allé 3 ans au Congo, où *Fifine*, qui le savait, ne lui pas adressé une seule lettre. Comme on le devine, le billet de logement de *Hinri* l'envoie chez *Piére*. Il y retrouve sa promise qui le convainc de la fidélité qu'elle lui a gardée. D'autre part *Piére* apprend que *Hinri* est son propre fils. Il l'a eu 22 ans auparavant d'une maîtresse qui est morte et dont il a abandonné l'enfant. Alors *Piére* se sacrifie et donne sa femme *Fifine* à son fils *Hinri*.

Cette pièce, écrite en dialecte verviétois, est en vers.

Par le résumé qu'on vient de lire, on juge des invraisemblances des situations.

Pour quelques vers assez coulants, il en est une foule de boursoufflés. Au reste la langue n'est pas très pure.

Cette pièce, qui pourrait s'intituler *le mari refroidi et l'amant surchauffé*, fait tout de même mentir sa devise : Penser avec Virgile et rire avec Voltaire. On prête généralement à Virgile plus de suavité méditative et à Voltaire une ingéniosité plus spirituelle.

Seules, les quatre pièces restantes, n$^{os}$ 1, 12, 5 et 9, ont paru mériter une distinction.

Le n° 1, *Andrî*, comédie en un acte, obtient une mention honorable, avec impression, à l'unanimité.

*Andrì Lorint* est un employé communal modèle qui a toutes les sympathies du mayeur *M. Leurkin*, à cause de son zèle, et qui est très estimé de tous pour différents actes de dévouement qu'il a posés. Il est le filleul de *M^me^ Leurkin*. *Lucèye*, nièce du mayeur, et *Andrì* s'aiment, à l'insu de l'oncle. *M^me^ Leurkin*, elle, favorise leurs amours, quoiqu'on ne connaisse rien sur la famille d'*Andrì*. Le mayeur sait seulement, — il tient ce renseignement de sa femme — qu'*Andrì* est né à Grâce et qu'il a été élevé à Bois-de-Breux. Mais *Fréban*, à qui il en parle, lui déclare que ce renseignement est faux. Or, *Fréban* est l'ennemi d'*Andrì* qu'il dénigre auprès du mayeur, parce que son fils a échoué contre *Andrì* quand celui-ci postulait la place qu'il occupe. *Fréban* apprend au mayeur que le nom d'*Andrì Lorint* est complètement inconnu à Grâce.

*Leurkin*, frappé du mensonge de sa femme, le lui reproche brutalement et va jusqu'à soupçonner que *Andrì* est un enfant naturel de sa femme. Celle-ci, injustement outragée, lui raconte alors la triste histoire de *Pauline Lorint*, mère d'*Andrì*, séduite par ce même *Leurkin*, quand il était étudiant; et elle lui prouve qu'il est le père d'*Andrì*, au moyen d'une lettre. Confusion du mayeur, qui tombe aux genoux de sa femme. La pièce se termine par le classique mariage.

Cette comédie est, dans son ensemble, satisfaisante. L'intrigue est bien suivie et l'intérêt grandit de scène en scène. Il y a dans cette pièce de l'émotion et du pathétique.

Peut-être, à la scène VI, conviendrait-il d'expliquer ce que vient faire *Mélie* dans le bureau de son mari; de même pour l'entrée de *Lucèye* à la scène XI.

A revoir aussi quelques tournures françaises.

Quant au dialogue, il est lestement et agréablement mené. Le récit de *Mélie* pourrait, à d'aucuns, paraître un peu long.

Cette comédie semble assurée d'un succès à la scène.

Au n° 12, *Ida Landelin*, comédie en un acte, le jury décerne par 4 voix contre 1, une mention honorable avec impression.

*Ida Landelin* est une fille très honnête, très vertueuse, que les nécessités de la vie ont contrainte à se mettre aux gages. Elle est bonne dans une honorable maison de Gembloux, où Henri Durand, étudiant, a son appartement. Orpheline, elle n'a connu ni son père ni sa mère.

*Hinri* s'est épris d'*Ida*; il le lui déclare et la demande pour femme. Elle accepte emplie d'une joie confuse. Survient le père de l'étudiant. *Henri* lui fait part de sa résolution d'épouser *Ida Landelin*. Au nom le père se trouble et reconnaît qu'*Ida* est sa propre fille. Il l'a eue d'une malheureuse du même nom qu'il a lâchement abandonnée au moment de son mariage avec la mère de *Hinri*. *Ida*, qui a entendu la confession du père, s'empoisonne après avoir expliqué sa détermination dans une lettre adressée à son fiancé d'un moment.

Les membres du jury ont reconnu à cette pièce, écrite en namurois, de réelles qualités d'émotion, tout en regrettant la fâcheuse longueur de quelques monologues et en déplorant la tournure mélodramatique de la scène finale. Au demeurant l'action est bien conduite et atteste un indéniable tempérament dramatique.

A l'unanimité le jury décerne une mention honorable sans impression au n° 5, *In-an après*, et au n° 9, *Pauve manèdje*.

*In-an après*, c'est une « comédie-drame » en un acte. En réalité, c'est plutôt deux comédies qui se jouent simultanément sur une scène partagée en deux compartiments. Ces deux pièces juxtaposées n'ont entre elles aucun rapport immédiat autre que la comparaison suggérée au spectateur entre le ménage d'un ouvrier et celui d'un ingénieur.

*Scène de gauche* : Un ingénieur *Louis Sinet*, marié depuis peu avec *Pauline*, est trompé par le meilleur de ses amis *Victor*, qui, en plus, est son obligé. Une lettre égarée par *Pauline*, fait découvrir la vérité au mari qui veut tuer sa femme. La toile tombe.

*Scène de droite* : Un ouvrier, *Colas Ployète*, est également marié depuis peu avec *Fifine*. En l'absence du mari, le fils du propriétaire de la maison, *Arnold Lognoul*, entreprend d'abuser de *Fifine*, qui lui résiste. Le reste sert de remplissage. La toile tombe.

Au spectateur de tirer la moralité de cette double action dramatique.

On s'est plu à reconnaître la forme vraiment wallonne de l'écriture, à part certaines expressions employées dans un sens abusif. Ces deux pièces juxtaposées développent une thèse que l'on sent trop voulue. Ajoutons que le procédé utilisé par l'auteur n'est pas nouveau et qu'en général il n'est pas heureux. L'œuvre constitue néanmoins un effort honnête et appréciable.

*Pauve Manèdje* comporte trois actes. *Denis* est un honnête tisserand de Petit-Rechain que le manque d'ouvrage a réduit à la misère. Il doit de l'argent à son propriétaire et à ses fournisseurs. Sa femme *Mèlie* ne s'en soucie pas beaucoup. Ils ont deux enfants : *Julie*, honnête couturière de 20 ans, et *Martin*, âgé de 22 ans, vaurien de la pire espèce, très choyé par sa mère.

Il y aurait un moyen de se tirer d'embarras au moins momentanément, en vendant une obligation de cent francs, emprunt de ville, que *Denis* et son frère *Michel* ont achetée en commun. C'est la solution que *Mèlie* suggère à son mari ; mais celui-ci ne veut, à aucun prix, en entendre parler.

A la fin du premier acte, *Michel* accourt annoncer que l'obligation est sortie remboursable par 50,000 francs. — Réminiscence de *Tâti l' Pèriquî*.

Deuxième acte : Denis et Michel partent pour Verviers. Ils vont réaliser l'obligation sortie, mais par une distraction que la meilleure volonté du monde ne peut rendre concevable, ils ne songent ni l'un ni l'autre à emporter l'obligation. Ceci passe toutes les concessions.

En l'absence des deux tisserands, *Mèlie, qui n'a qui l'grandeûr èl tièsse*, fait étalage du luxe qu'elle va déployer et pour éviter le scandale d'une saisie mobilière, elle emprunte 200 francs à son voisin *Lambèrt*, ami de *Denis*, qui en a gagné 600 avec ses pigeons. Ce *Lambèrt*, qui, au premier acte, a dit pis que pendre des femmes et du mariage, propose à Julie de l'épouser.

C'est tout l'acte. Et il n'y a pas de raison pour que la toile tombe, car le troisième acte est la continuation immédiate du second. Les deux hommes reviennent penauds de Verviers, où ils ont appris (!) qu'on ne paie que contre l'obligation.

*Denis* ne témoigne qu'un empressement très médiocre à se munir de la précieuse obligation. Finalement, pendant qu'il la cherche, le garde-champêtre ramène *Martin*, qui a tué, ou peu s'en faut, un de ses semblables. On découvre alors qu'il a volé l'obligation, il y a quelque temps déjà, et qu'il l'a vendue à vil prix.

*Denis* est désespéré et veut en finir avec la vie. Mais tout s'arrange. *Lambèrt* épouse *Julie* et fait cadeau à ses beaux-parents des 200 francs qu'il leur a prêtés. Martin promet de s'amender et le garde-champêtre pardonne ! ! !

Cette pièce, comme on peut en juger par ce résumé, est bâtie sur une collection d'invraisemblances ; mais le wallon en est tellement expressif et savoureux, il est si riche en expressions qui sont bien du terroir, que le jury lui a décerné une récompense. Par ce temps de wallon francisé, il est bon de tenir compte de la forme. C'est ce que le jury a fait.

En résumé, le jury accorde une mention honorable avec impression (à l'unanimité) à *Andrî*; idem (par 4 voix contre 1) à *Ida Landelin*; une mention honorable sans impression (à l'unanimité) à *In-an après* et à *Pauve manèdje*.

*Les membres du Jury* :

Julien DELAITE,
Isid. DORY,
Nic. LEQUARRÉ,
Oscar PECQUEUR,
Olympe GILBART, *rapporteur*.

La Société dans sa séance du 9 mai 1904, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces mentionnées, a fait connaître que M. Antoine BOUHON, de Liège, est l'auteur du n° 1, *Andrî*; M. Louis BODART, de Namur, celui du n° 12, *Ida Landelin*; M. Alphonse GILLARD, de Seraing, celui du n° 5, *In-an après*; et M. Joseph JAEGHERS, de Petit-Rechain, celui du n° 9, *Pauve manèdje*. Les autres billets ont été détruits séance tenante.

# ANDRÎ

COMÈDÈYE D'IN-AK

PAR

**Antoine BOUHON**

---

MENTION HONORABLE.

---

## PERSONÈDJES :

Piére LEURKIN, mayeûr.
MÈLIYE, si feume.
LUCÈYE, nèveûse da Leurkin.
ANDRÎ, èployî dèl comeune.
Colas FRÉBAN.
TOUMAS, dômèstique.
CAMUS, gâr-champète.

---

AHÈSSES :

Lîves, papîs, ahèsses po scrîre, clicote, hov'lète, cane, dès lètes, on pôrtrait.

---

# Andrî

ÇOMÈDÈYE D'IN-AK.

*Li scinne riprèsinte li bureau dè mayeûr : è fond li pwète d'intrèye ; al hintche 1mî plan, ine pwète ; 2me plan, li tch'minèye ; 3me plan, ine pwète. A dreûte 1mî plan, on meûbe ; 2me plan, li pwète qui va-st-èl couhène ; al hintche dèl scinne on grand bureau avou lives, papî èt ahèsses po scrîre, dès tchèyîres, on fâteûy di bureau.*

## Scinne I.

TOUMAS (*rinètèye lès tchèyîres avou 'ne clicote, i grusinèye*).

CHANT I (1).

Derrièr' la fontinette, couturière il y a.
Ell' faisait dès chemises pour monsieur l'avocat,
Quand je remue, je remue, je remue,
Quand je remue, tout va.

Seûl'mint, dji troûve qu'a s' rimouwer come djèl fai, qui çoula n' va pus, on s' fait avu tchaud. Fans come â grand tèyâte divins l' *Chalet*.

(*Dèclamant*).

Un instant de repos, dans ces bellès campagnes.

(*I s' lêt toumer è fâteûy*).

Ainsi on n'èst nin pus mâ.

(*Tchantant*).

(1) Extrait du *Recueil de crâmignons* publié par la Société liégeoise de Littérature wallonne, *Bull.* [illegible], page 8.

CHANT II.

Ah ! qu'il est doux de ne rien faire,
Quand tout s'agite autour de nous.
(*On bouhe al pwète, Toumas si drèsse vîv'mint*).

Dj'a brait on pô trop vite, mi sonle-t-i.
(*I va doviêr, Camus inteûre*).

## Scinne II.

CAMUS, TOUMAS.

CAMUS.

Vosse serviteûr èt d'mèy, Toumas.

TOUMAS.

Bondjoû tot ètîr, champète.

CAMUS (*tot d'nant dès papîs*).

Vochal po l' mayeûr, n'a-t-i rin a r'prinde ?

TOUMAS (*print lès papîs*).

On n'a rin d'né.
(*I lès mèt' so l'bureau*).

CAMUS.

Adon tot-a-fait va bin.
(*I print s' pîpe foû di s' potche*).

TOUMAS.

Dihez don, champète, sèreût-i vrêy qui vos avez drèssî on procès-verbâl â fi dè grand Houbèrt ?

CAMUS (*tot stampant s' pîpe*).

Awè ciète, èt i sârè po k'bin.

TOUMAS.

Qu'aveût-i fait ?

CAMUS.

C'èst-on brak'neû fini èt cisse sôr di djins la, i fait bon di lès r'mète è leû plèce.

TOUMAS.

Vât co bin lès pônes, po 'ne pauve pitite tchâpinne ou bin on lîve qui n'a pus qui l' pê so lès ohês.

CAMUS.

Si on n' lès tint nin a l'oûy, bin vite i n'ârè pus dè djibî, a mons qui lès tchèsseûs ni prindèsse lès deûs' treûs vîs cwèrbâs, qu'ont leû djîse dizos lès rotches, po dès coqs di brouwîre.

TOUMAS.

Cès coqs di brouwîre la sèrît on pô deûrs a cûre.

CAMUS (*tot qwèrant a èsprinde si pîpe*).

Loukîz, nin pus târd qu'hîr al vèsprêye, moncheû l' baron mi d'héve co, qui...

TOUMAS (*tot li côpant l' parole*).

Taihîz-ve. Vochal li mayeûr. (*I s' rimèt' a nètî. Camus hère viv'mint s' pîpe è s' potche. Leurkin inteûre, i sôrt' dè hintche costè 1mî plan.*)

## Scinne III.

LÈS MINMES, LEURKIN.

LEURKIN.

A-t-i 'ne saqwè d' novê, gâr-champète ?

CAMUS.

Rin d' novê, moncheû l' mayeûr, seûl'mint dj'a-t-apwerté lès papîs qui moncheû Andrî m'a r'mètou. A c'ste heûre, s'i-n-a 'ne saqwè a r'prinde...

LEURKIN.

I n'a rin, vos polez fé vosse tournêye.

CAMUS.

Dj'î va, moncheû l' mayeûr. (*I sôrt' po l' fond.*)

## Scinne IV.

LEURKIN, TOUMAS.

LEURKIN (*s'assît a s' bureau*).

Toumas ?

TOUMAS.

Vola, moncheû.

LEURKIN.

Andrî a-t-i v'nou ?

TOUMAS.

Nèni co, èt dji so bin èwaré, ca qwand nos volans sèpi l'heûre, nos n'avans qu'a loukî après moncheû Andrî, c'èst l'seûl èployî qui dj'âye mây vèyou v'ni al cloke.

LEURKIN.

Qwand i vinrè, vos lî dîrez qu'i deût fini sès lisses, dj'ènn' a mèsâhe, nèl roûvîz nin.

TOUMAS.

Bon, nosse maîsse, dji n'a wâde dèl roûvî.

LEURKIN (*tot s' drèssant*).

Alez. (*Toumas sôrt' po l' 2me plan dreûte.*) Çou qui dj' troûve di curieûs, dji n' sâreû djâser a 'ne saquî d'Andrî, sins qu'on n' mi dèye dè bin d' lu, c'èst-a-hipe qu'i-âye treûs meûs qu'il èst v'nou èl comeune èt c'èst moncheû pus gros qu'on brès'. (*On bouhe al pwète dè fond.*) Intrez. (*Fréban inteûre, mèt' si cane èt s' tchapê so 'ne tchèytre.*)

## Scinne V.

FRÉBAN, LEURKIN.

FRÉBAN.

Bondjoû, bondjoû.

LEURKIN.

Bondjoû, Colas.

(*I s' dinèt l' main*).

FRÉBAN.

Dji comptéve vèy tot-z-intrant mamzèle Lucèye; sèreût-èle malâde qui dji nèl veû nin ?

LEURKIN (*tot mostrant 'ne tchèyîre*).

Èle si pwète on n' sâreût mîs.

(*I s'assièt*).

FRÉBAN.

Dj'ènnè so bin hureûs.

LEURKIN.

Po djâser d'aute tchwè, avez-ve situ vèy lès novèlès lisses qu'Andrî fait.

FRÉBAN.

Dj'a stu â bureau po lès vèy, seûl'mint...

LEURKIN.

Qui-n-a-t-i avou vosse seûl'mint ?

FRÉBAN.

Voste èployî ni m' rivint nin po 'ne çanse.

LEURKIN.

Andrî ?

FRÉBAN.

Awè, lu minme, i m'a l'air d'on djudas.

LEURKIN (*tot amaké*).

Pinsez-ve bin a çou qu' vos d'hez.

FRÉBAN.

Dji n'î pinse qui trop', d'après çou qui dj'a r'marqué, èt çoula pus d'ine fèy, cist home la catche si djowe, c'èst-on Djanèsse.

LEURKIN.

Èh bin, vos èstez l' prumî qui m' djâse di ç' manîre la so l' compte d'Andrî.

FRÉBAN.

C'èst câse di vos qu'il a stu loumé, tot fant qui dj'aveû présinté m' fi po-z-avu l' plèce.

LEURKIN.

Dj'aveû promètou di l'aspoyî èt dji n'a nin a m'ènnè r'pinti. Tant qu'a vosse fi, i fât bin conv'ni qu'il èst-on pô voltrûle.

FRÉBAN.

Vos l' pinsez, c'èst bin, mins poqwè ci djône home la, qui nolu ni k'noh, ni fait-i nin come li djônèsse dèl comeune ? Co djamây on nèl veût à câbarèt, ni d'vins nole sôr di djeû, i n' hâbite pèrsone, si ç' n'èst lès vârlèts d' cinse. Si 'ne djin d'adreût passe tot près d' lu, il a mâlâhêy di lî d'ner l' bondjoû. Vos trovez qui m' fi print trop' di plaisir, ni fât-i nin qui l' djônèsse si passe ?

LEURKIN.

Dji deû rik'nohe qui lès 'ovrîs l' vèyèt voltî ; fait-i mâ a l'zî djâser ? dji nèl pinse nin ; adon-puis saqwants d' zèls sèpèt bin qui c'èst l' fiyou di m' feume.

FRÉBAN.

Li fiyou !

LEURKIN.

Dji v' deû dîre qui l' mére da Andrî èt Mèliye, di leû djône timps, èstît fwért bin essonle, c'èst minme po çoula qu'èle l'a lèvé.

FRÉBAN.

Èt c'èst vosse feume qui v's a dit çoula ?

LEURKIN.

Quî sèreût-ce ? Di pus il èst-ôrfulin di pére èt d' mére.

FRÉBAN.

I s' pout po l' pére, mins pol mére ?...

LEURKIN.

Qui volez-ve dire ?

FRÉBAN (*tot loukant l'heûre a s' monte*).

Lèyans çoula ainsi po l' moumint, i s' pout qui pus târd nos ârans a 'nnè r'djâser.

(*I print s' cane èt s' tchapê*).

LEURKIN.

Dji creû qui nos f'rîs mîs dè lèyî l' valèt è pây.

FRÉBAN.

Nos veûrans s'i n'arive nin qui pus târd vos n' sèrez nin l' prumî a m' rimèrci èt a rik'nohe qui dj'aveû raison. (*Tot sôrtant.*) Disqu'a tant.

(*I sôrt*).

LEURKIN.

Awè, Colas... I fât creûre qu'Andrî lî a mâqué... (*I s'asstt a s' bureau.*) Qui voléve-t-i dîre avou : Mins pol mère ?

(*I tûse. Mèliye inteûre, èle sôrt dèl pwète 1mî plan dè hintche costè*).

## Scinne VI.

MÈLIYE, LEURKIN.

MÈLIYE.

Vos avez l'air dè tûser bin lon.

LEURKIN.

Awè, èt dji n' comprind nin çou qu' Colas a volou dîre.

MÈLIYE.

Sins èsse trop curieûse, qui v's a-t-i dit ?

LEURKIN.

Nos djâsîs d' vosse fiyou qu'èst sins parints ; seûl'mint, si dj'a compris, Colas a l'air dè dire li contrâve, dèl manîre qu'i djâse.

MÈLIYE.

Fréban n'èst bon qui po mète li disôr tot wice qu'i va, èt si ç' n'esteût nin por vos, i-n-a bin longtimps qui dji lî âreû disfindou l'intrêye dèl mohone.

LEURKIN.

Vola 'ne saqwè d' novê !

MÈLIYE.

Hoûtez, Piére, chal vos èstez l' maîsse, vos r'çûvez quî qu' vos volez, mins prindez bin astème a çou qu' vos fez, a çou qu' vos d'hez qwand Fréban èst chal, dismèfiyîz-ve di lu : çou qu'il a fait po vosse camarâde Houbèrt Lèsoin, i sâye dèl fé po Andrî.

LEURKIN.

Vos n' dihez nin qui Houbèrt èst l' pus vîreûs qu'i-n-âye sol tére.

MÈLIYE.

Vîreûs tant qu' vos volez, mins ossu l'home qui n' donrè mây dreût â ci qu'a twért; èt c'èst lès côps d' lawe da Fréban qu'ont stu câse qu'i n'a pus mètou lès pîds cial, come ci sèrè s' linwe qui qwîrrè a fé piède li plèce a Andrî, po-z-î mète si toûrsiveûs d' fi. Cist home la èst capâbe di tot po-z-av'ni a sès fins.

LEURKIN (*tot s' drèssant*).

Mèliye, nos n'î èstans pus, vosse fiyou fait s' sièrvice on n' sâreût mîs èt i wâd'rè s' plèce tant qu'i s' kidûrè come in-home honièsse. Â réz', çou qu' vos fez po Lucèye, djèl vou fé por lu.

MÈLIYE.

Mèrci, Piére, dji v' rivârè l' bin qui vos lî fez.

LEURKIN.

Ni djâsans pus d' çoula.

(*Toumas intèûre po l' fond*).

## Scinne VII.

LES MINMES, TOUMAS.

TOUMAS.

Maîsse, i-n-a l' potchâ qui v' fait houkî.

LEURKIN.

Dj'î va. (*Toumas sôrt'*.) Dinez-me mi tchapê, Mèliye, dj'îrè tot d'on côp vèy wice qu'Andrî ènn' èst.

(*Leurkin mèt' dès papîs è s' potche, Mèliye print l'tchapê qu'èst so l' meûbe*).

MÈLIYE.

Vochal vosse tchapê.

LEURKIN.

Mèrci. S'i v'néve ine saqwè por mi, fez-l'mète so m' bureau.

MÈLIYE.

Ci sèrè fait.

(*Leurkin sôrt' po l' fond*).

## Scinne VIII.

MÈLIYE, puis TOUMAS.

MÈLIYE.

I fât qu'Andrî seûye prév'nou, ca li spot dit qu'in-home qu'èst-avèrti, ènnè vât deûs. Avou Fréban, i fait bon prinde sès précâssions, c'èst-on toûrsiveûs come ènn'a nin bêcôp. (*Èle va al pwète di dreûte èt brait après Toumas.*) Toumas !

TOUMAS (*d'vins lès coulisses*).

S'i v' plait, nosse dame ?

MÈLIYE.

Vinez' on pô... I-n-a bin dèl calin'rèye sol tére ! po on rin, po ine pauve pitite plèce di doze cints francs, on troûv'reût dès djins qui n' rèscoul'rît divant rin.

(*Toumas inteûre*).

TOUMAS.

Qu'a-t-i d' vos ôrs, nosse dame ?

MÈLIYE.

Come Andrî va v'ni d'on moumint a l'aute, si vite qu'i sèrè st-intré, vos mèl vinrez dîre ; dji sèrè-st-è cot'hê.

TOUMAS.

Bon, nosse dame, dji n'a wâde dèl roûvî.

(*Mèliye sôrt po l'deûzinme plan dreûte*).

## Scinne IX.

TOUMAS.

C'èst l' deûzinme comichon qu'on m' fait ; ossu, po nèl nin roûvî, dji va fé on nouk âs deûs cwènes di m' vantrin. (*Tot fant on nouk.*) Cila, c'èst po moncheû. (*Tot fant in-aute.*) Cichal, c'èst po madame, ainsi dji m' sovinrè di çou qui dj' deû fé. Alans ovrer (*On bouhe al pwète dè fond.*) Intrez.

(*Andrî inteûre, disfait s' tchapê èt s' va mète à bureau*).

## Scinne X.

ANDRÎ, TOUMAS.

TOUMAS.

Bondjoû, moncheû Andrî.

ANDRÎ.

Èy ! vola Toumas ! èt lès amoûrs, kimint vont-èle ?

TOUMAS.

Bin, po v' dire li vrêy, dji n'a nin l' timps d'î tûseı.

ANDRÎ (*tot riyant*).

Vos èstez on fin marlou, vos n'avez wâde dè dîre çou qu' vos alez fé â molin dè vî Tône.

TOUMAS (*tot bablou*).

Kimint, vos m'avez vèyou ?

ANDRÎ.

On pô pus sovint qu'a vosse toûr.

TOUMAS (*tot riyant*).

Èh bin, qui d'hez-ve dèl mèskène ?

ANDRÎ.

C'èst-on bê p'tit poyon.

TOUMAS (*tot s'èpwèrtant*).

On bê gros, volez-ve dire, èt si corèdjeûse dê, moncheû Andrî, si djintèye, si doûce ! Loukîz, moncheû Andrî, qwand c'èst qu' dji tûse a lèye, Sainte Marèye ! dji n' mi sin pus, dji crèh, dji voreû come à grand tèyâte lî poleûr dîre mi-amoûr divins on bê tchant.

(*I print l' pôse d'on tchanteû*),

CHANT III.

Ô toi, ma Babète adorée,
Viens-t-ici t'asseoir auprès de moi.

ANDRÎ (*tot riyant*).

Tot doûs, fré Toumas, tot doûs ! come vos v's ènondez !

TOUMAS.

L'amoûr ! Èh bin, moncheû Andrî, dji n' vis sâreû dîre çou qu' c'èst, çoula v' rint tot bablou èt v' f'reût bin piède li tièsse.

ANDRÎ.

Ma fwè, vos ârîz bin raison. (*I louke li vantrin da Toumas.*) Mins, dihez-me on pô don, Toumas, sèreût-ce ine novèle môde dè noukî l' vantrin come vos l' avez fait ?

TOUMAS.

Noukî m' vantrin ? Oh ho ! dj'î so. (*I print 'ne cwène dè vantrin.*) Ci-chal, c'èst po l' maîsse, dji v' deû d'mander si, si...

ANDRÎ.

Si qwè ?

TOUMAS.

Si... Dihez, vos nèl sèpez nin, moncheû Andrî, çou qui l' maîsse a d'mandé ? C'èst tot tûsant a Babète qui dj' l'a roûvî.

ANDRÎ.

Po ç' côp chal, Toumas, vos v' roûvîz tot-a-fait.

TOUMAS.

Dji m' rissovin ! Moncheû a d'mandé si vos avîz fini lès lisses.

ANDRÎ.

C'èst fait. Èt l'aute, c'èst co por mi ?

TOUMAS.

Awè, c'èst... (*Tot s' sâvant pol pwète di dreûte.*) Ci n'èst nin por vos.

(*I sôrt*).

ANDRÎ.

Pauve Toumas, i d'vinrè sot avou sès amoûrs ! Portant i n'èst nin tot seû, ènn'a co dès autes, ca, mi minme, i-n-a dès moumints qui m' tièsse si marih.

(*Lucèye inteûre, èle sôrt dè hinche costé 2me plan*).

## Scinne IX.

LUCÈYE, ANDRÎ.

LUCÈYE.

Bondjoû, Andrî.

ANDRÎ (*si drèssant*).

Lucèye !

LUCÈYE.

Vos avez oûy fait l' crâsse matinêye, dîreût-on

ANDRÎ.

C'èst tot l' contraire ca dj'a stu â bureau ine heûre pus timpe qui d'ôrdinaire.

LUCÈYE.

Vèyez-ve çoula !

ANDRÎ.

Dji t'néve bêcôp a continter vosse monnonke, dj'a fini l'ovrèdje qui m'aveût d'mandé.

LUCÈYE.

Vos t'nez a èsse divins sès bonès grâces, parèt ?

ANDRÎ.

Èt vos savez bin poqwè : dj'a todi l' pawe qu'i n'aprinse qui nos hantans nos deûs. (*Mèliye vint vèy al pwète di dreûte 2me plan.*) Vèyez-ve qu'i vinsse a nos d'séparer èt a mète in-aute è m' plèce ?

LUCÈYE.

Andrî, n'âyîz nole pône, dji v's a d'né m' parole, dji v's a promètou d'ènnè djâser a m' matante ; nin pus târd qu'oûy tot-z-alant vèy li feume dè moûnî, dji lî dîrè çou qu'ènn'èst.

ANDRÎ (*tot lî prindant l' main*).

Oh ! mèrci, Lucèye, vos èstez ossi bone qui bèle èt po v' dîre li vrêy, dj' ènn' âreû mây wèsou djâser a m' mârène.

LUCÈYE.

Ainsi, Andrî, vos ârîz sogne dè dîre qui vos m'inmez, vos qu' tote li comeune louke come li pus corèdjeûs, qu'a risqué s' vèye po sâver deûs èfants qu'èstît prèt's a s' nèyî, qu'a stu qwèri foû dè fouwâ on pauve vî incurâbe, vos qu'èst todi prèt' a risquer s' vèye po lès autes, vos avez l' pawe dè dîre voste amoûr ?

ANDRÎ.

Lucèye, qwand c'èst qu' dj'a sâvé lès èfants, qwand dj'a moûssî è feû po sâver l' pére Lambièt, c'èsteût li d'vwér qui mèl kimandéve èt si dji d'véve rik'mincî, djèl f'reû co. N-a-t-i 'ne pus bèle rèscompinse qui l' mèrci d'ine mére qwand on lî ramonne sès èfants ? Divins sès oûys on veût r'glati l' djôye, li main qu'èle vis stint tronle tote, èle ni pout quéquefèy dîre qu'on mot tél'mint qu'èle èst mouwêye, èt l' mèrci qu'èle vis done vis r'mowe bin pus l' coûr qui lès mèdayes èt lès rubans. Mins tant qu'a dîre a moncheû Leurkin : « Dj'inme Lucèye », dji n'ârè mây li frankisté dèl fé. Dji so sins pére ni mére, dji n' so qu'on p'tit èployî qu'a-st-avu l' toupèt dè taper sès oûys sor vos èt lès djins sont capâbes dè dîre qui dji n' qwîr qu'a fé on bon martchî, on marièdje d'ârdjint.

LUCÈYE.

Lès djins polèt dîre çou qu'i volèt ; tant qu'a nos autes, Andrî, loukans d'avu l' bonheûr.

ANDRÎ (*tot prindant Lucèye pol taye*).

Èt l' bonheûr sins vos n'èst pus possibe.

(*Mèliye inteûre* .

## Scinne XII.

LÈS MINMES, MÈLIYE

LUCÈYE (*tot amakêye*)

Mi matante !

(*Andrî èst djinné*).

MÈLIYE.

Lucèye, rintrez è vosse tchambe, lèyîz nos tos èsseûs.

LUCÈYE.

Matante, dji v' deû dîre qui...

MÈLIYE.

Dj'a ètindou tot çou qu' vos avez dit, mès èfants, comptez sor mi, seûl'mint dji deû djâser avou Andrî. Alez, m' fèye.

LUCÈYE (*tot rabrèssant Mèliye*).

Mèrci pol djôye qui vos nos d'nez.

(*Èle sôrt pol hintche 2me plan*).

## Scinne XIII.

ANDRÎ, MÈLIYE.

ANDRÎ.

Mârène, dji n' roûvirè mây çou qu' vos avez fait por mi.

MÈLIYE.

Nos n'èstans co nole pâ, rawârdez co on pô. A c'ste heûre vos alez rèsponde a çou qu' dji v' va d'mander. (*Èle s'asstt.*) Vos inmez Lucèye ?

ANDRÎ.

Di totes lès fwèces di mi-âme.

MÈLIYE.

N'èst-ce nin quéquefèy po 'nnè fé 'ne djodjowe ? inmez-ve come in-home honièsse deût-st-inmer 'ne feume ?

ANDRÎ.

Dji v' djeûre qui mây nole mâle pinsêye ni m'a k'mahî l' tièsse : dj'inme èt dji rèspèct'rè tofèr Lucèye.

MÈLIYE.

C'èst bon, dji v' creû. Sèrez-ve l' home a l' prinde po vosse feume sins fôrtune ? ca, di s' costé, èle n'a rin.

ANDRÎ.

Dji n' dimande qui si-amoûr ; tant qu'al ritchèsse, èle ni fait nin todi l' bonheûr. Dji so djône, dj'a fwèce èt corèdje, dj'oûvurrè po mi p'tit manèdje.

MÈLIYE.

C'èst tot çou qu' dji voléve sèpi. (*Èle si drèsse.*) Dji v' deû prév'ni qu'i-gn-a on dandjî qui v' pint dizeû l' tièsse.

ANDRÎ.

Qui-n-âreût-i bin ?

MÈLIYE.

Fréban qwîrt a v' fé piède vosse plèce.

ANDRÎ.

Éy ! c'èst sûremint po çoula qui s' fi n' mi louke pus.

MÈLIYE.

Prindez bin astème a çou qu' vos d'hez qwand c'èst qu' vos djâs'rez d' lu, fez voste ovrèdje dè mîs qu' vos pôrez ; d'in-aute

costé dj'î tinrè l'oûy. A c'ste heûre, nin on mot a nolu, vos m'avez compris ?

ANDRÎ.

Dji v' promèt' qu'on n'ârè nin a s' plainde di mi.

MÈLIYE.

Avez-ve co d' l'ovrèdje a fé po l' mayeûr.

ANDRÎ.

C'èst-a-hipe si dj'a k'mincî, mins dji va r'prinde li lîve avou mi, après lès heûres dè bureau, dji f'rè çou qu'i-n-a-st-a fé.

(*Andrî print l' live, mèt' si tchapê èt va po sôrtî*).

MÈLIYE.

Come vos l' ètindez.

ANDRÎ.

Mârène, disqu'a pus târd.

MÈLIYE.

Awè, Andrî. (*Andrî sôrt' po l' fond.*) Pauve valèt ! I fârè bin qui dji faîsse ine dièrinne fwèce po loukî di lî d'ner l' bonheûr. (*Èle brait après Toumas a dreûte 2me plan.*) Toumas ! — Mins Piére ?... Kimint m'î prinde po lî fé sèpi l' vèrité, lî dîre di quî qu'Andrî èst l'èfant ?

(*Toumas inteûre*).

## Scinne XIV.

MÈLIYE, TOUMAS.

MÈLIYE.

Li maîsse èst-i rintré ?

TOUMAS.

Il èst-â coron dèl wêde qui djâse avou l' champète ; po l' pus sûr qu'i va rintrer.

MÈLIYE.

Èst-i tot seû ?

TOUMAS.

Qwand dji l'a vèyou qui côpéve po lès téres di mon Lèroy, il èsteût aconcwèsté di moncheû Fréban, seûl'mint i l'a qwité a l'intrêye dèl wêde.

MÈLIYE.

C'èst bon, Toumas, alez. (*Toumas sôrt po l' 2me plan dreûte.*) Todi l' mâdit sièrpint avou lu ! qu'ârè-t-i co raconté ?

(*Leurkin inteûre po l' fond, il a l'air contrârié*).

## Scinne XV.

LEURKIN, MÈLIYE.

(*Leurkin mèt' si tchapê so l' meûbe*).

MÈLIYE.

On dîreût, Piére, qui vos avez 'ne saqwè ou l'aute qui n' va nin, vos avez l'air contrârié.

LEURKIN.

Vos v' trompez, dji n'a rin.

MÈLIYE.

Portant vos n'èstez nin come a l'ôrdinaire.

LEURKIN (*on pô reûd*).

Lèyîz-me è pây, c'èst tot çou qu' dji d'mande.

MÈLIYE.

Ci va-t-èsse fait come vos l' dimandez.

(*Èle inteûre 1mî plan dè hintche costé*).

LEURKIN.

Dji trèfèle qui Colas arive, i fât qu'i m' dèye çou qu'i sét. I va v'ni : i fât qu'i djâse divant d'ènn' aler foû d' chal, dji vou tot sèpi. Tant qu'a Andrî, i m' dîrè wice qu'il a stu, il èst payî po s' trover â bureau âs heûres conv'nowes èt dji vou qu'il î seûye. (*On bouhe al pwète dè fond.*) C'èst lu. (*I va doviér, Fréban inteûre.*) Anfin, c'èst vos !

## Scinne XVI.

FRÉBAN, LEURKIN.

LEURKIN.

Prindez 'ne tchèyîre. (*I s'assît a s' bureau, Fréban so 'ne tchèytre.*) Cisse fèy chal, dji compte bin qui vos m'alez dîre li fin mot d' l'afaire, èdon ?

FRÉBAN.

(*A pârt.*) Djèl tin. (*Haut.*) A qwè bon ? lèyans çoula po fé 'ne bonète a Matî, qu'i wâde li plèce; i n'a qu'on moumint qui dji v' l'a co dit èt qui c' seûye tot.

LEURKIN.

Colas, vos m' catchîz 'ne saqwè !

FRÉBAN.

C'èst-ine îdêye qui vos v's avez hèré èl tièsse.

LEURKIN.

D'après çou qu' dj'a polou comprinde, vos avez dit qui l' mére da Andrî n'èsteût nin mwète, èst-ce vrêy ? (*Fréban ni rèspont nin.*) Vos n' rèspondez nin; adon, çou qu' vos avez dit, c'èst l' vèrité. (*I s' drèsse.*) Si m' feume m'a trompé, c'èst qu'èle aveût dès raisons po l' fé ; cès raisons la, vos lès k'nohez, vos m' lès alez dîre.

FRÉBAN.

Dji n' pou.

LEURKIN.

C'èst don bin grâve ? (*Fréban ni rèspont nin.*) Colas, nos èstans dès camèrâdes, èt dji vou, vos m'ètindez, èdon ? dji vou k'nohe li s'crèt qui vos savez, èt çoula, a tot pris.

FRÉBAN (*tot fant l' Judas.*)

Piére, dj'a sogne di v' fé dèl pône.

LEURKIN.

Dihez-me tot çou qu' vos savez.

FRÉBAN.

C'èst vos qui l'ârè volou.

LEURKIN.

Djâsez !

FRÉBAN.

Qwand Andrî s'a présinté pol plèce, vola on pô pus d'in-an, avez-ve fait por lu come on deût fé po tot l' monde ? lî avez-ve dimandé s'il aveût djondou a si d'mande on cèrtificat dèl comeune wice qu'il aveût v'nou â monde ?

LEURKIN.

Mi feume m'a dit qu'il aveût v'nou â monde a Grâce, mins qu'il aveût stu ac'lèvé è Bwès-d'-Breûs. Dji m'a continté di çou qu'èle m'aveût dit.

FRÉBAN.

Vos d'hez a Grâce ?

LEURKIN.

Awè.

FRÉBAN.

On v's a trompé.

LEURKIN.

Qui d'hez-ve ?

FRÉBAN.

Di pus, lès Lorint n'î sont nin k'nohous.

LEURKIN.

Provez-me çou qu' vos d'hez !

FRÉBAN.

C'èst l' sècrètaire comunâl di Grâce qui m'a fait sèpi qu'Andrî Lorint n'aveût nin vèyou l' djoû a Grâce, il a r'qwèrou dispôy 73 disqu'a 80 èt c'èst come dji v' l'a dit ; i-n-a minme pus fwért, i n'a mây kinohou nou manèdje qui pwèrtéve ci no la. Vos vèyez bin qu'on v's a bourdé ?

LEURKIN (*a pârt*).

Poqwè åreût-t-èle bourdé !

FRÉBAN.

Andrî ni sèreût-i nin quéquefèy ine fâte di djônesse ?

LEURKIN (*tot foû d' lu*).

Mâlheûr a zèls, si c'èst mây vrêy !

(*Fréban s' drèsse.*)

FRÉBAN.

Piére, dji n' vis åreû nin djâsé d' çoula : c'èst vos qui m'a mètou å pîd dè meûr. A c'ste heûre vos sèpez çou qui v' dimeûre a fé.

LEURKIN.

Mèrci, Colas, seûl'mint i s' pout qui dj'ârè mèsâhe di vos ; fez-me li plaisir dè n' nin qwiter l' mohone, ou pus vite alez' on qwârt d'heûre èl wêde : Toumas v's îrè houkî qwand c'èst qu'i fârè. Vinez por chal. (*Fréban sôrt' po l'2me plan dreûte.*) Vola don poqwè qui m' feume n'inméve nin Colas : èle si dotéve qu'i k'nohéve li s'crèt, ossu i m' fât ine èsplicâssion vite èt rade.

(*Mèliye sôrt' dè prumî plan dè hintche costé, èle èst moussèye come po sôrti.*)

## Scinne XVII.

LEURKIN, MÈLIYE.

LEURKIN.

Vos sôrtez ?

MÈLIYE.

Dji va vèy li feume dè moûnî : d'après çou qu'on a v'nou dire, èle èst fwért bas.

LEURKIN.

Tote seûle ?

MÈLIYE.

Lucèye deût v'ni avou mi. Mins qu'avez-ve don ?

LEURKIN.

Vos l'alez sèpi. Dihez-me on pô poqwè qui vos n' m'avez nin dit l' vrêy à d'fait d'Andrî ?

MÈLIYE.

Èspliquez-ve, ca dji n' vis comprind nin.

LEURKIN.

Vos m'avez dit qu'il aveût vèyou l' djoû a Grâce.

MÈLIYE.

C'èst-ainsi.

LEURKIN (*qui n' si sint pus*).

Vos avez bourdé. Åndrî n'a nin v'nou å monde la ; di pus', lès Lorint n'î sont nin k'nohous.

MÈLIYE.

Quî èst-ce qui v's a d'né cès rak'sègn'mints la ?

LEURKIN.

Li ci qui m' lès a d'né kinoh vosse fâte ; ci n'èst nin po rin qui vos nèl sèpîz sofri, tot d'hant qui c'èsteût 'ne mâle linwe, in-home qu'on d'véve prinde sès prècâssions avou lu.

MÈLIYE.

C'èst Fréban !

LEURKIN.

Awè, c'èst lu qui m'a doviért lès oûys ; a c'ste heûre vos m'alez dîre li vèrité, mi dîre çou qu' c'èst qu'Andrî.

MÈLIYE.

C'èst... m' fiyou, dji n' vis sâreû rin dîre d'aute po l' moumint.

LEURKIN (*è colére*).

Vosse fiyou ! Dihez don qui c'èst vosse fi, on bastâ !

MÈLIYE (*tote foû d' lèye*).

Piére ! ci n'èst nin vrêy !

LEURKIN.

Mi sârîz-ve bin prover l' contraire ?

MÈLIYE (*tote abatowe*).

Piére, vos v' ripintirez di çou qu' vos v'nez dè dire ; vos t'nez a k'nohe lès parints dè pauve valèt, vos l'alez sèpi èt dji v' donrè lès proûves di çou qu' dji v' racont'rè. Vos alez vèy li ci di nos deûs qu'a twért.

(*Èle rinteûre dè hintche costé 1mi plan*).

LEURKIN.

Anfin ! Nos alans vèy lès proûves !

(*I s'assît a s' bureau. Lucèy sôrt dè hintche costé 2me plan.*)

## Scinne XVIII.

LUCÈYE, LEURKIN, puis MÈLIYE.

LUCÈYE.

Mi matante ni va-t-èle nin sôrti. (*Leurkin ni rèspont nin.*) La ! qu'avez-ve don, monnonke ?

LEURKIN.

Vos l' sârez pus târd.

LUCÈYE.

(*A pârt.*) Mon Diu ! lì-a-t-on djâsé d' nos autes. (*Haut.*) Monnonke, sèrîz-ve mâva po çou qui m' matante vis a d'mandé po nos autes ?

LEURKIN (*tot s' drèssant*).

Po vos autes ? Qui volez-ve dîre ?

LUCÈYE.

Mi matante m'aveût promètou di v' djâser por mi èt po Andrî.

LEURKIN.

Por lu ?

LUCÈYE (*tot bahant l' tèsse*).

Nos nos inmans.

(*Mèliye rinteûre, èle a disfait s' tchapê, èle tint è s' main on paquèt d'lètes èt on pôrtrait.*)

LEURKIN (*måva*).

Cisse fèy chal, c'èst trop fwért !

MÈLIYE.

Lucèye, rintrez 'ne miète è vosse tchambe.

(*Lucèye sôrt' tot r'ssouwant sès oûys.*)

## Scinne XIX.

MÈLIYE, LEURKIN, puis l'OUMAS.

LEURKIN.

Ainsi vosse...

MÈLIYE (*tot li côpant l' parole*).

Ni d'hez rin ! Rawârdez divant dè djudjî, vo-cial mès proûves.

LEURKIN (*tot stindant l' main*).

Dinez-me lès.

MÈLIYE.

On moumint: d'vant di v' lès d'ner, dji v' deû èspliquer kimint qu'on m' lès a r'mètou.

LEURKIN.

Dihombrez-ve ainsi.

(*I s' rimèt' a s' bureau.*)

MÈLIYE.

I-n-a on pô pus d' vingt'-cinq' ans, qui d'vins 'ne grosse cinse dè Bwès-d'-Breûs, on fièstîve lès nôces d'ârdjint dès maîsses dèl cinse. Lès wèsins, lès wèsènes, lès vârlèts, lès mèskènes èt tos lès autes invités s'amusît on n' sâreût mîs. Divins lès dièrins si trovéve on djône sitûdiant qui n'aveût dès oûys qui po s' wèsène di tâve, ine bèle djône fèye qu'èsteût l' camarâde dèl fèye dè cinsî. I s'aveût fait l' cavayîr dèl bâcèle èt nèl qwitéve nin d'ine minute. (*Piére rilouke Mèliye.*) Il ariva l' moumint qu'on d'va lèyî la l' plaisir èt loukî dè rintrer è s' djîse. Rôsaliye dimanéve a

'ne bone dimèye ıeûre dèl cinse èt nosse sitûdiant, a li d'mande dè cinsî, èl divéve rèk'dûre, ca l' mohone dèl djône fèye èsteût so sès vôyes èt lu, i voléve a tot pris rid'hinde so Lîdje li djoû minme, dji d'vreû dîre li nut' minme : il esteût onze heûres èt d'mèye qwand i qwitît l' cinse. Nos djônês ni s'ont trové qu'ine seûle fèy èssonle, cisse fèy la èsteût d' trop' : cist amoûr qui n' dûra qui quéques heûres, costa bin dès displis, bin dès lâmes, èt ç' foûrit al Mâtèrnité d' Lîdje qui l' bâcèle dina l' djoû a si-èfant, li pris d'ine heûre di faiblèsse ! (*Piére lêt toumer s' tièsse divins sès mains.*) Cinq ans pus târd, li djône home si maria, ni pinsant pus a Rôsaliye : il aveût lèyî la sès ètudes po r'prinde lès afaires di s' pére. Si feume l'aîdîve divins sès scriyèdjes. On djoû il ariva 'ne lète avou l' mot « urgente » so l'èwalpeûre ; si-home n'èsteût nin èl mohone èt ni d'véve rintrer qu'â d'bout d' treûs djoûs : èle dovia l' lète ; vochal çou qu'i-n-aveût scrit d'ssus.

(*Mèliye lêt l' lète.*)

Moncheû Piére LEURKIN,

Dji sé qui vos èstez marié, mins, d'vant dè mori, dji v' voreû bin vèy: ci n'èst nin por mi, c'èst po vosse fi. Dji compte sor vos, dji so a Bavîre, sâle 4.

Rôsaliye LORINT.

Li lèd'dimain dj'èsteû a Lîdje.

LEURKIN (*tot s' drèssant*).

Mèliye ! Vos ?

MÈLIYE.

Dji n'a nin fini. (*Piére bahe li tièsse.*) Dj'a stu trover l' mârtîre a l'hospitâ : èle m'a tot raconté, c'èst tot a pône si sès pauvès amoûrs ont duré 'ne djournêye, ca vos n'avez pus qwèrou a l' rivèy èt c'èst tot s' touwant po wangnî di qwè noûri si-èfant qu'èle a-st-atrapé l' maladèye quèl divéve èpwèter. Di honte èle s'aveût sâvé foû di s' mohone. Dj'a r'çu s' dièrin sospér, dji lî a djuré qui dji sèreû 'ne mére po si-èfant, qui dj'ènnè f'reû in-home d'honeûr: dj'a t'nou parole. Vos n'avez mây sèpou si no d' famile,

c'èst vrèy qui vos n' l'avez k'nohou qui quéques heûres, mins aprindez qui Rôsaliye Lorint èst l' mére d'Andrî : vola s' pôrtrait èt lès lètes qu'èle vis a scrit èt qui li ont todi riv'nou.

(*Èle done lès lètes èt l' pôrtrait a Leurkin.*)

LEURKIN.

Mèliye, dji v' dimande pardon !

(*I s' vout adjèni.*)

MÈLIYE (*tot l' rat'nant*).

Piére, ci n'èst nin d'vant mi qui vos v' divez adjèni ; i-n-a long-timps qui dji v's a pardoné ; seûl'mint vos avez 'ne dète a payî : vos l' divez fé.

LEURKIN.

Dji so prèt' a fé çou qu' vos d'mand'rez po payî m' fâte di djônesse.

MÈLIYE.

Andrî inme Lucèye, qui m'a dit lèye minme qu'èle li voreût bin sposer.

LEURKIN.

Rin d' pus âhèy, Lucèye n'èst qui mi p'tite nèveûse èt dji va fé prév'ni Andrî qu'i vinse li pus rad'mint possibe. (*I va braire al pwète di dreûte.*) Toumas, Toumas !

MÈLIYE.

Nos djônês sèront bin hureûs qwand i sâront l' novèle.

(*Toumas inteûre.*)

TOUMAS.

Vos m'avez houkî, nosse maîsse ?

LEURKIN.

Vos îrez dîre a Fréban qu'èst-èl wêde qui djèl rawâde; tot dreût après, vos îrez dîre a moncheû Andrî qu'i vinse so l' côp. Alez, Toumas, corez so vos pus vites : i fât qu'i seûye chal divins cinq' minutes.

TOUMAS (*tot s' sâvant*).

Dj'î coûr, maîsse, dj'î coûr !

(*I sôrt' pol dreûte.*)

MÈLIYE.

Poqwè fé v'ni Fréban ?

LEURKIN.

A c'ste heûre dji veû clér èt dji sé çou qui m' dimeûre a fé; vos, Mèliye, alez t'ni k'pagnèye po on moumint a Lucèye; qwand Andrî sèrè v'nou, dji v' prévinrè. (*I va k'dûre Mèliye al pwète 2me plan dè hintche costé.*) Andrî èst m' fi ! Èt l' feume qui dj'aveû 'ne mâle dotance sor lèye, lî a sièrvou d' mére ! Brave coûr, dji n' sé k'mint t' payî on s'fait dévoûwemint.

(*Fréban inteûre.*)

## Scinne XX.

FRÉBAN, LEURKIN.

FRÉBAN (*avou on fâs riya*).

Èh bin, n'aveû-dju nin raison ?

LEURKIN (*d'ine vwès deûre*).

Vos avez bèl èt bin minti.

FRÉBAN.

Hin ?

LEURKIN.

Awè : Andrî èst l' fiyou di m' feume, dj'ènn'a lès proûves èt vos, a pârti d'oûy, dji n' vis k'noh pus èt dji v' disfind l'intrèye di m' mohone.

FRÉBAN.

Ah ! c'èst-ainsi ?

LEURKIN (*tot mostrant l' pwète*).

Sôrtez !

FRÉBAN.

On s' riveûrè, c'èst mi qui v's èl dit.

(*I sôrt' po l' fond.*)

LEURKIN (*tot loukant l' pôrtrait*).

I fât qui dè cîr, wice qu'èle èst, èle mi pardone qwand èle veûrè l' bonheûr di s' fi.

(*Toumas rinteûre po l' fond, il èst tot d'ssoflé.*)

## Scinne XXI.

LEURKIN, TOUMAS, puis ANDRÎ.

TOUMAS.

I va v'ni, savez, nosse maîsse : i m'a dit qu'i m'aléve sûre.

LEURKIN (*mèt' lès lètes èt l' pôrtrait è ridant di s' bureau*).

Mèrci, Toumas, vos avez stu vite èt rade.

TOUMAS.

Awè, mins po moncheû Andrî, qui n' f'reût-on nin ? (*On bouhe al pwète dè fond.*) C'èst lu. (*Toumas va doviér.*) Intrez, moncheû Andrî.

(*Andrî inteûre avou dès papîs dizos s' brès'.*)

LEURKIN.

Toumas, alez-è.

(*Toumas sôrt' pol dreûte 2^me^ plan.*)

ANDRÎ.

Dj'apwète lès lisses qui vos m'avez fait fé.

LEURKIN (*print lès papîs èt lès mèt' so s' ôureau*).

Ci n'èst nin po çoula qui dji v's a fait v'ni, i-n-a bin aute tchwè.

ANDRÎ.

(*A pârt.*) Mi mârène ârè raconté tot.

LEURKIN.

Prindez 'ne tchèyîre, èt si v's assiez. (*Andrî s'assît.*) Vos alez bin vite avu vos vingt'-cinq' ans ?

(*I s'assît a s' bureau.*)

ANDRÎ.

Li treûs d'awous', moncheû l' mayeûr.

LEURKIN.

Vos èstez tot seû, vos n'avez pus ni... pére, ni mére ?

ANDRÎ.

Vos roûvîz qui dj'a m' mârène qui dj'inme come mi prôpe mére

LEURKIN.

Hoûtez-me, Andrî, vos avez pièrdou vosse famile : nos avans conv'nou avou m' feume di v's ènnè rinde ine aute.

ANDRÎ (*tot s' drèssant*).

Qui volez-ve dîre ? dj'a pawou dè comprinde.

LEURKIN.

Vos savez qui dj'inme Lucèye come si c'èsteût m' fèye. Vos ossu, vos l'inmez : volez-ve div'ni m' fi ?

ANDRÎ (*tot foû d' lu*).

Si dji vou !

LEURKIN (*si drèssant*).

Dji n'î mèt' qu'ine tote pitite condichon, nos d'meûr'rans turtos èssonle, li mohone èst grande assez èt, pus târd, si Dièw vis avôye dès r'djètons, dji sèrè por zèls li bon vî pâpa d' souke. Po l' bonheûr qui dji v' done, dji n' dimande qu'on pô d'amitié.

ANDRÎ.

Oh ! vos qui m' done li djôye, qu'apwète li bonheûr a l'ôrfulin tot lî d'nant l' cisse qu'il inme, dji djeûre di v' rèspècter, di v's inmer come on pére.

LEURKIN.

Vin don m' rabrèssî, m' fi Andrî : a pârti d'a c'ste heûre t'ès dèl mohone.

ANDRÎ (*tot l' rabrèssant*).

Pére !

(*Andrî vout come flâwî.*)

LEURKIN.

Andrî ! qu'avez-ve ?

ANDRÎ.

C'èst tot, c'èst l' djôye qu'a stu trop fwète d'on côp.

LEURKIN.

Moncheû l' malâde, dji v' va qwèri on docteûr qui v's ârè vite rimètou d'adram.

(*I va al pvète dè hintche costé 2me plan.*)

Mèliye, Lucèye, acorez.

(*Mèliye èt Lucèye intrèt.*)

## Scinne XXII.

ANDRÎ, MÈLIYE, LUCÈYE, LEURKIN.

LEURKIN (*a Lucèye*).

Vos m'avez d'né a ètinde qui vos inmez Andrî

LUCÈYE.

C'èst l' vèrité.

LEURKIN.

Adon, pusqui c'èst-ainsi, i n' nos d'meûre pus qu'ine sôr a fé, c'èst di v' marier.

LUCÈYE.

Èt vos èstez contint ?

LEURKIN.

Alez rabrèssî voste home.

LUCÈYE (*coûrt so Andrî*).

Andrî !

ANDRÎ.

Lucèye !

LEURKIN (*à Mèliye*).

Èstez-ve continne, Mèliye ?

MÈLIYE.

Mèrci, Piére, vos n' divez pus rin.

LUCÈYE.

Monnonke, kimint v' rimèrci di çou qu' vos fez po nos autes ?

LEURKIN (*tot mostrant Mèliye*).

Ci n'èst nin mi qu'i fât r'mèrci... Vola l'andje qui v's a d'né l' bonheûr.

ANDRÎ.

Mârène !

LUCÈYE.

Matante !

(*Andri èt Lucèye vont po rabrèssi Mèliye qui lès tint tot lès deûs d'vins sès òrès'.*)

MÈLIYE.

Mès èfants !

LEURKIN.

Brave feume, vola t' rèscompinse !

LI TEÛLE TOME.

# IDA LANDELIN

COMÈDIYE D'ON-AK

Dialecte de Namur.

PAR

**Louis BODART.**

---

MENTION HONORABLE

| | |
|---|---|
| Tiofile DURAND, cinsî. . . . | 55 ans. |
| Henri DUKAND, si fi. . . . . | 21 » |
| Lèyon, camarade da Henri. . . | 21 » |
| IDA, mèskène. . . . . | 22 » |

# IDA LANDELIN

ÇOMEDIYE D'ON-AK.

La scène se passe à Gembloux, chez Henri Durand.

Le théâtre représente une chambre d'étudiant : porte d'entrée au fond; premier plan à gauche du spectateur, une cheminée avec glace, pendule, etc. A droite, un lit, lavabo, carafe, verre, etc. Au fond à gauche, armoire surmonter d'une étagère portant des bouteilles de différentes grandeurs; un porte-manteau avec pardessus et casquette d'étudiant. Au milieu de la scène une table chargée de livres et papiers, plumes, encrier ; lampe avec abat-jour ; chaises.

Au lever du rideau Henri, assis à la table, étudie; on entend frapper à la porte.

## SCINNE I.

HENRI, IDA.

IDA (*en dehors*).

Mossieû Henri, il èst timps di vos lèver.

HENRI (*riant*).

Intrez, Ida.

IDA (*entre et laisse la porte ouverte*).

Dèdja habiyî èt dèdja ocupé a studî por on dimègne ?

HENRI.

Oh ! dji n'a pont d' timps a piède po préparer mi-èxamin : i faut travayî deur, savoz, Ida.

IDA (*hésitant*).

Ça fait qui c'èst vosse dèrin èxamin ? èt après ?

HENRI.

Comint, après ?

IDA (*vivement*).

Oh ! èscusez, ça n' mi r'garde nin.

HENRI.

Dijoz todi.

IDA (*hésitant*).

Dji v'lè dîre... après voste èxamin, vos... vos quit'roz l'Institut... vos quit'roz Djiblou... vos 'nn' îroz, anfin ?

HENRI.

Oh ! oyi ça, Ida, dji sèrè ingénieûr agricole. Si dji troûve one place, c'èst bon ; si non, dj'è rîrè al cinse di mès parints, dji m'ènn' ocup'rè avou m' papa.

IDA (*triste*).

Ah ! (*Cachant son émotion.*) Dji r'vêrè tot a l'heûre prinde lès poussêres èt arindjî vosse tchambe, savoz, mossieû Henri ?

HENRI.

Quand vos v'loz, Ida, seûl'mint (*se levant*) dj'a one grande ricomandassion a vos fé. (*Allant à l'étagère.*) Vos f'roz bin atinsion di n' rin casser, vos n' saurîz prinde trop di précaussions autoû di cès botèyes la : i-gn-a la-d'dins dès pwèsons dandj'reûs qui dj'a rapwarté ayîr.

IDA (*reculant*).

Poqwè avoz tot ça vêci ?

HENRI.

C'èst por mi studî. (*Montrant une petite bouteille.*) Ainsi vo-nnè-la one, c'èst dèl strychnine, one gote sufit po touwer on tchin.

IDA (*effrayée*).

Maria todi !

HENRI (*riant*).

Deûs ou trwès gotes dins on vêre d'êwe avant di s' coutchî, on èst sûr di n' jamais si dispièrter. (*Redescendant.*) Ainsi, fioz bin atinsion.

IDA (*riant*).

Dji lêrè lès poussêres dissus putôt.

HENRI.

Dj'aime co mias ça.

IDA (*fausse sortie*).

Ah ! dji roviè : ayîr al nêt vos camarades ont v'nu vôy après vos.

HENRI.

Èt vos n' lès avoz nin lèyî monter ? Vos avoz bin fait.

IDA.

Dji l'zeû a dit qui vos èstîz sôrti : dji n'a fait qui rèpèter ci qui vos m'avîz comissioné di l'zeû dîre.

HENRI.

Vos avoz bin fait... Dji n'a pont d' timps a piède èt puis dji n' mi plai pus au cabaret.

IDA.

Tènoz... tènoz !...

HENRI.

Oh ! i-gn-a longtimps qui ç' viye la n' m'amuse pus, dji sortè po fé come lès autes, mais tot-a-fait sins gout.

IDA (*souriant*).

Vola on candj'mint !... Vos qu'èstèt todi l' prumî po s'amuser... qui rintrèt pus sovint après méye-nêt qu'avant... qui n' manquèt nin one fièsse.

HENRI.

Nin one, c'èst vrê.

IDA.

Èh bin ! Dji n'è r'vin nin... on-aute qui vos mèl direûve qui dji nèl crwèreûve nin.

HENRI.

C'èst-ainsi portant... dji n'î tin pus... Sôrti d'on cabarèt po rintrer dins on-aute... Po vos dire li vrê, dji n' tin pus a rin.

IDA (*vivement*).

Vos n'èstoz nin malade portant, mossieû Henri ?

HENRI.

Siya, Ida !

IDA.

Malade, èt vos n'dijoz rin, vos dimorez come ça tot seû dins vosse quartier sins prév'ni pèrsonne èt sins fé v'nu l' médecin !

HENRI.

Lès médecins ni saurinn't mi r'fé.

IDA.

Comint ça ? mais qu'avoz ?

HENRI.

Ci qui dj'a, Ida, c'èst-one maladiye qui vos surprint on bia djoû quand on î pinse li mwins' ; on 'nnè rîye d'abôrd, puis on s'apèrçwèt bin vite qu'èle grandit tos lès djoûs; alôrs on n' fait pus one minute di bin ; on vout studî, on n' sait : on vout dwarmu, on n' sait. Vos n'avoz jamais r'sintu tot ça, vos, Ida ?

IDA (*hésitant*).

Mi ?... non.

HENRI.

Èh bin, ci maladiye la, c'èst l'amour.

IDA.

L'amour !

HENRI.

Oyi, Ida... Dispeû qui dji l'a r'sintu, dj'a v'lu lûter, dj'a v'lu tchèssî cès îdéyes foû di m' tièsse, mais c'èst-inutile, dji n' so contint qui quand djèl vwè; sitôt qu'èlle èst-èvôye, dji r'sondje dèdja au moyin dèl rivôy. Si dji m' promwinne, pus rin n' m'intèrèsse; lès bwès, lès campagnes, pus rin ni m' chone bia... Qui dji fêye n'impôrte qwè, dji r'vwè todi tos costés sès bias oûys, si doûs.

(*Il voit que la porte est ouverte ; il remonte pour la fermer.*)

IDA (*à part, très émue*).

Mon Diè, mon Diè ! s'i savèt l' mau qu'i m' fait a m' causer di lèye...

HENRI (*descendant près d'Ida*).

Ida, vos n'ad'vinez nin ? vos n' vos doutez nin di qui dj' vou causer ?

IDA (*triste*).

Non.

HENRI (*s'animant*).

Vos n' rimarquez nin qui, chaque côp qui dji vos vwè, mès oûys ni quitnut pus vos oûys ? vos n'avoz nin compris qui c'èst-à vos qui dj' pinse todi ?

IDA (*pleurant*).

Oh ! mossieû Henri !

HENRI.

Comint ?... dès lârmes ?... alôrs qui dji pinsè...

IDA (*abattue*).

Ah ! vos m'avoz bin fait do mau !

HENRI.

Mi ? comint ça ?

IDA.

Oh ! c'èst-ainsi dins l' viye... dji n' vos è vou nin... Po lès caurs, qui n' fait-on nin ?

HENRI.

Mais, Ida, dji so...

IDA.

Vos èstoz ritche, mossieû Henri; mi, dji so pauve, mais honête. Vos vos èstoz dit : Vola one bauchèle tote inocinte qu'èst-a deûs pas d' mi, dji m' va lî fwardjî one histwère, lî fé crwère qui djèl vwè voltî èt, come tant d'autes, èle tchêrè dins mès filés.

HENRI (*protestant*).

Mais, Ida, dji vos assûre qui...

IDA.

Po tote fôrtune dji n'a qui mi-honeûr, mossieû Henri, èt dji soufri an pinsant qui vos, qui dji rèspècteûve tant, m'eûchîz causé come vos v'noz dèl fé... Dj' vos avè jugé mias qu' ça... Mi place n'èst pus dins ç' maujone ci, dji m' va doner mès quinze djoûs a madame... dji n' vou pus vos vôy, vos n' mi r'vwèroz jamais pus.

(*Elle remonte.*)

HENRI (*la saisissant par le bras*).

Ida, i faut crwère qui dji m'a bin mau èspliqué.

IDA (*se dégageant*).

Oh ! lès homes ! (*Avec mépris.*) Èt dîre qu'i-gn-a tant d' mâlhèreûses qui choûtnut leûs bèlès promèsses ! Tas d' canayes, va !

(*Elle veut remonter.*)

HENRI.

Deûs mots, Ida, èt puis vos m' dîroz si dji n' mèrite nin mias qui vosse mèpris.

IDA.

C'èst-inutile, mossieû.

HENRI.

Lèyîz-me vos prouver qui vos vos trompez.

IDA (*incrédule*).

Oh ! m' tromper !...

HENRI.

Dêrinn'mint dji vos a ètindu raconter voste histwêre, dji n' saureûve vos dîre li pwinne qui ça m'a fait èt dj'î r'pinse tos

lès djoûs... Dj'ènn'a stî tél'mint r'mouwé qu'a tos momints dj'ènn' a co lès lârmes aus oûys.

IDA (*à part*).

Tènoz !

HENRI.

Vos n'avoz jamais conu vos parints, vos n' savoz nin s'i sont mwârts ou s'i vos ont abandoné, vos n'avoz jamais conu lès djôyes dèl famile, puisqu'ossi long qui vos vos rapèlez, vos èstîz ôrfuline... Quand vos avoz quité l'Orfèlinat, i falèt sondjî a viker. Vos avoz du yèsse bin mâlhèreûse di vos trover tote seûle ?

IDA.

Dji so intréye an sèrvice èt grâce a m' conduite, madame m'a todi mias considèré qu'one meskène.

HENRI.

Djèl sé bin, Ida... tot l' monde vos rèspèctéye. Mi, di m' costé, dji m'a amusé, c'èst l' vrê ; i faut qui djonnèsse si passe, di-st-on todi, surtout quand on èst étudiant ; mais vos m'avoz bin fait candjî. Dji vos l'a dit, Ida, dji n' pinse pus qu'a vos èt dji vou tchèssî au pus vite li mwêje opinion qui vos avoz d' mi an vos donant l' preûve qui dji vos vwè bin voltî et qui m' pus grand dèsîr sèreûve di vos d'ner tot l' bonheûr qui vos mèritez... Ida, v'loz bin yèsse mi feume ?

IDA (*suffoquée*).

Vosse feume ?... mi, one mèskène ? Oh ! ç' n'èst nin sérieûs !

HENRI.

Vos n'avoz nin a rodji di vosse mèstî, sins fôrtune vos avoz préfèré vos placer putôt qui d' fé come tant d'autes !...

IDA (*toute perdue*).

I m' chone qui dji sondje... dj'a peû di m' dispièrter... on n'm'a jamais causé come ça.

HENRI (*lui prenant les mains*).

Non, Ida, ç' n'èst nin on sondje... vos n'avoz qu'on mot a dîre a c'te heûre qui vos m'avoz compris.

IDA.

Mon Diè, èst-ce possibe ?... èst-ce bin vrê ? (*Elle laisse tomber sa tête sur l'épaule d'Henri.*) Oh ! c'èst trop d' bonheûr !

(*Elle sanglote.*)

HENRI.

Vos lârmes causnut por vos... Dji vos promèt di vos rinde bin heureûse. (*Il l'embrasse sur le front.*) Dj'è fai l' sèrmint.

(*On frappe à la porte.*)

IDA (*se dégageant*).

Mâria todi ! ç' qui dj'a fait !

(*Elle court à la cheminée et fait semblant de ranger les objets.*)

HENRI (*s'asseyant vivement*).

Qui èst-ce, ça ? (*Il feuillette un cahier.*) Intrez.

## Scinne II.

IDA, LÈYON. HENRI.

LÈYON (*costume d'étudiant*).

(*En entrant*). Èh bin, Henri, qu'èst-ce qu'on d'vint ? on n' si vwèt pus ?

HENRI.

Dji travaye, come ti vwès, Lèyon.

LÈYON (*regardant Ida*).

C'èst co plaiji d' travayî vêci. (*Ida remonte.*) Èst-ce mi qui vos fait couru èvôye, bèl ange ?

IDA.

Non, mossieû, mais ni v'lant nin vos dèranger, dj' r'vêrè fé lès poussêres pus taurd.

(*Elle sort par le fond.*)

## Scinne III.

LÈYON, HENRI.

LÈYON *la regardant sortir*).

Awè on mouchon parèy è s' maujone èt dimorer l' nez dins sès lîves... dji n'ti r'conai pus la... Si c'èstèt mi...

HENRI.

Ça m' rigârde.

LÈYON.

Oh ! Oh ! 'la tot. (*Il prend une chaise et se met à cheval.*) Dji so v'nu vôy ci qu' t'avès... Ayîr al nêt nos èstans v'nus sorfer èt on nos a dit qui t'èstès sôrti ; nos avans stî èmon l' grande Juliye, pinsant t'î trover.

HENRI.

Oh ! i-gn-a longtimps qui dji n'a pus stî èmon Juliye èt dji n'îrè pus.

LÈYON.

Oyi, c'èst ç' qu'èle nos a dit et èle si d'mande poqwè. Après yèsse sôrti d' la, nos avans stî nos amuser, oh ! mais nos amuser !.. dji n' ti di qu' ça ! nos avans stî passer nosse swèréye au Tivoli. (*Riant.*) Ah ! Ah ! Ah !

HENRI.

Qu'èst-ce qui c'èst, ça ?

LÈYON.

Comint, ti n' conais nin l' Tivoli ?... Oh ! c'èst trop fwârt !... Bin, comint ç' qui t' vikes don a c'te heûre ?... Vas-se ti fé èrmite ?... Oh oh ! ti n'as nin co vèyu l' Tivoli ?... ti n'as co rin vèyu d'abôrd !

HENRI *impatienté*.

Anfin qu'èst-ce qui c'èst ?

LÈYON (*riant*).

C'èst-on novia cafeu... avou deûs fèyes di comptwêr, one rossète èt one nwâre... Ci qui nos avans ri la-d'dins, c'èst-a n' pont s' fé d'idéye ! Nos avans fait intrer Titilariti, li djouweû d'armonica, èt nos avans tchanté èt dansé jusqu'a deûs heûres au matin... I-gn-a l' rossète qui paumèt ! Ah ah ah !

HENRI.

Èt vos autes ?

LÈYON.

Nos èstinn' bias... Lucien a tchèyu trwès côps an-z-è ralant.
(*Chantant.*)

Nous sommes la jeunesse,
L'espoir de la cité !

(*Sérieusement.*) Mais, èt twè, qu'as-se fait ?

HENRI.

Mi ? dj'a stî promwinrner jusqu'à Lonzéye, puis dji so rintré tot timpe situdî... Èt, come dji vwè l'afaire, ti n' prèpares nin fwârt l'èxamin ?

LÈYON.

Dj'a co bin l' timps d' bloquer.

HENRI.

Oh ! pus tant d' timps qu' ça, camarade.

LÈYON.

Dji n' situdiye sérieûsemint qui les quinze dèrins djoûs... C'èst po ça qui dj' vin t'inviter.
(*Se levant.*)

HENRI.

M'inviter ?... A qwè ?
(*Se levant.*)

LÈYON.

A aler a Nameur avou nos autes, nos sèrans po l' mwins' cinquante, nos 'nn'îrans au train d' doze heûres.

HENRI.

Mèrci d'awè pinsé a mi, mais dji n'î tin nin.

LÈYON.

Poqwè ça ?

HENRI.

Pa-ce qui dj'a prév'nu qu'on m' fêye do feu èt dji travayerè.

LÈYON.

Ç' n'èst nin a on vî sindje qu'on aprint a fé dès grimaces... Henri, ti m' catches one saqwè ! Mi, ti vî camarade, èst-ce qui dj'a pièrdu t' confiyance ?... dji vwè bin qui t' n'ès pus l'minme avou mi.

HENRI.

T'as raison, Lèyon, assians nos... Dji n'a jamais rin yeû d' catchî por twè... dji n' vou co rin awè a c'te heûre.

(*S'asseyant.*)

LÈYON.

A la bone heûre !... qui gn-a-t-i ?

HENRI.

Ti sèreûves bin saisi s' dji t' dijè qui dji m' rafiye d'awè passé m' dêrin èxamin po polu m' marier.

LÈYON.

Marier, twè !... (*Riant.*) Ah ah ah !...

HENRI.

Ni rîye nin, i-gn-a rin d' pus vrê.

LÈYON.

C'èst-au mwins one nèveûse da Rotschild po qu' ti t' fuches si vite décidé ?

HENRI.

Èle n'a rin, Lèyon.

LÈYON.

Ça, c'èst co pus drole... Èt ça t'a pris come ça tot d'on côp sins criyî gare, come on mau d' dints ?

HENRI.

Vola plusieûrs mwès.

LÈYON.

Èt nos n'avans jamais rin r'mârqué !

HENRI.

Oh ! c'èst-one drole d'afaire, va. Do prumî djoû qui dj' l'a vèyu, dj'a sti atiré a lèye, dji n' sé poqwè... Djèl riwêtè sins m' fé r'mârquer, p'tit-z-a p'tit dj'assayè dèl vôy pus sovint... puis dji riyè d'mi... dji sôrtè avou vos autes; nos alinn' one miète tot costé, mais do momint qui dji quitè lès camarades, dji r'pinsè a lèye. Ça aureûve trainné quén'fiy longtimps ainsi, si on-évèn'mint n'aveûve fait candjî mès sintimints.

LÈYON.

On-évèn'mint, dis-se ?

HENRI.

Oyi. On djoû qui dj'èsteûve al valéye an train di payî m' quartier a m' propiètaire, èle nos a raconté s' viye; èle nos a tél'mint intèrèssé pa s' bonté èt s-t-honêteté qui dji m'a sintu atirer a lèye pus' qui jamais... Dj'a alôrs' vèyu qui ç' n'èstèt nin di l'amitié ou dèl compassion, mais bin di l'amoûr qui dj'aveûve por lèye, èt i-gn-a nin cor one heûre qui dji l'î a anoncé.

LÈYON.

One heûre !... mais alôrs' ?...

HENRI.

Ad'vine.

LÈYON.

Bè (*hésitant*) èst-ce qui ç' sèreûve... Ida ?

HENRI.

Djusse.

LÈYON.

Èt t' papa, èst-ce qu'i vôrè bin ?

HENRI.

Dji comprind t' quèstion, c'èst pa-ce qui Ida èst mèskène.

LÈYON.

Oyi.

HENRI.

Quand papa saurè qu'i-gn-a aucun r'proche a lî fé, quand i saurè qu'i-gn-a pont d' bauchèle pus honête, pus bone qui lèye, i n' rèfus'rè nin. Èst-ce pa-ce qui Ida n'a pont d' fôrtune ? dj'ènn' aurè sufisanmint po nos deûs, puis dji travayerè. Di s' costé, èle n'aurè nin peû di l'ovradje : ci n'èst nin come totes lès p'titès poupes qu'on vwèt a c'te heûre qui n' viknut qui po l' twèlète.

LÈYON (*riant*).

Gn-a cor one saqwè qui t' rovîyes : ti n'aurès pont d' bèle-mére.

HENRI (*souriant*).

C'èst vrê.

LÈYON.

Èh bin, dji n'è r'vin nin !... twè, t' marier ?

HENRI.

N'a-dje nin raison ?

LÈYON.

Do momint qui c'èst t' gout... Mi, dji n' mi marîyerè qui quand dj'aurè lès gotes... po m' fé sognî. (*Riant.*) Ah ah ah !

HENRI.

A c'te heûre qui t'ès au courant d' tot, nin on mot aus camarades !

LÈYON (*se levant*).

Fuche bin tranquile, èt po n' rin fé vôy, dji vêrè quand minme, an 'nn' alant prinde li train po Nameur, vôy si t' n'ès nin décidé a v'nu avou nos autes.

HENRI (*se levant*).

C'èst-ètindu ; mais, a cause di twè, dji n' saureûve mi r'mète a studî a c'te heûre : dji va one miète sôrti avou twè.

(*Il va mettre sa casquette.*)

LÈYON.

T'as raison... car mi dj'aime ostant yèsse a l'air qui vêci. (*Riant.*) « Le lendemain de la veille », come on dit. Ah ah ah !

HENRI (*en sortant*).

Surtout nin on mot tant qu'i gn-a rin d' fait.

LÈYON (*en sortant*).

Ci n'èst nin a mi, on camarade di doze ans, qu'i faut r'comander ça.

(*Ils sortent en parlant.*)

## Scinne IV.

IDA (*seule, entrant*).

Dji lès a vèyu sôrti... dji va vit'mint dispousseler po qu' tot fuche bin prôpe quand mossieû Henri rintèrrè... Mossieû Henri... èst-ce qui dji was'rè bin dîre Henri ? (*Elle arrange la chambre en parlant.*) Quand i m'a dit anawère qu'i l' vèyèt vol'tî, qu'i pinsèt todi a lèye, dj'èstè lon d' sondjî qui c'èstèt d' mi qu'i v'lèt causer... mi, one mèskène... Quand djèl dîrè a madame, èle ni m' crwèrè nin, èt portant, c'èst bin l' vrê, c'èst bin ainsi... I m' chone co l'ètinde : « V'loz yèsse mi feume ?...» Si feume ? Qui dj'a bon d' dîre : si feume ! Mais mossieû Durand, qu'èst-ce qu'i dîrè, li ?... n'ambissione-t-i nin aute tchôse po s' fi ?... C'èst qui, a c'te heûre, on n' vwèt pus qui lès caurs... Madame Durand ? dji sèreûve

madame Durand?... Ah ! dji crwè qui dji pièrdrè l' tièsse !... I-gn-a longtimps qui dj' vwè voltî Henri, mais dji n'aureûve jamais volu l'î lèyî vòy... mi coeûr toctèt bin fwârt chaque côp qui djèl vèyè... Combin d' nêts a-dje brait tote seûle dins mi p'tite tchambe an pinsant a li !... èt dîre qu'a c'te heûre tos mès rêves vont s'acompli ! (*Tout en nettoyant, elle arrive à l'étagère.*) Oh ! dj' so bin trop r'mouwéye po wasu dispoûsseler lès p'titès botèyes, surtout qu'i m'a tant r'comandé d' fé atinsion... La !... a part ça, vola l' tchambe bin prôpe. Dji va aler fé m' bèsogne al valéye, dilé madame... Dji n' was'rè jamais lî anoncî l' novèle, dj'è lêrè l' soin a Henri. (*En parlant, elle arrive devant la glace et se regarde.*) Bonjour, madame Durand ! (*Riant en remontant.*) Ah ah ah !...

## Scinne V.

IDA, TIOFILE.

TIOFILE (*entrant*).

Oh oh ! vos èstoz bin gaiye, mam'zèle !

IDA (*à part*).

Mon Diè ! s' pére ! (*Haut.*) Oyi, mossieû, dji so gaiye, c'èst l' viê... dji...

TIOFILE.

Vos avoz raison, a voste âge on dwèt todi rîre èt tchanter, c'èst l' bèl âge ou on n' conait nin co lès tourmints.

IDA (*à part*).

S'i saveûve portant ? (*Haut.*) On a tortos sès pwinnes, mossieû.

TIOFILE (*descendant*).

Dji pinsè surprinde mi fi èt dji vwè qu'il èst dèdja sôrti.

IDA.

Oyi, mossieû, on camarade èst v'nu l' qwêre.

TIOFILE.

Si dji saveûve qu'i n' dimèrreûve nin longtimps... (*A part.*) Mais c'èst drole ! (*Regardant Ida.*) Ou a-dje vèyu cès oûys la ?

IDA (*à part*).

Poqwè m' riwête-t-i come ça ? dji m' sin rodji jusqu'aus orèyes. (*Haut.*) Si mossieû vout s'assîte ?

(*Elle lui indique le fauteuil.*)

TIOFILE (*s'asseyant*).

Ah ! ci n'èst nin di r'fus... Dji n' pinsè nin v'nu a Djiblou audjourd'u, sins qwè dj'aureûve sicrit one caute a m'fi.

IDA.

Mossieû Henri sèrè sôrti po rèspirer one miète, car i studièt dèdja tot au matin.

TIOFILE.

Ça fait qu'i studîye bin, ainsi ?... I m' chone tot l' minme d'après sès lètes qu'il èst div'nu pus sérieûs.

IDA.

Oyi, oyi, mossieû Henri ni sôrt' prèsqui pus.

TIOFILE.

Ah ! ça m'fait bin plaiji.

IDA.

Vos m'èscus'roz, mossieû, mais l'ovradje m'apèle al valéye.

TIOFILE.

Fioz, bauchèle, i n' faut nin fé atinsion a mi.

IDA (*saluant*).

Mossieû.

(*Elle sort.*)

## Scinne VI.

TIOFILE (*seul*).

(*Il regarde sortir Ida.*)Mais, godom ! ou a-dje vèyu cès oûys la ?... dj'a beau assayî di m' rapèler... dji n' l'aveûve jamais vèyu d'ossi près qu'audjourd'u, èt, dji n' sé poqwè, dji n' savè l' quiter dès oûys... minme si vwès qui m'a étoné... Oh bah !... èst-ce qui

dji so fô di m' casser l' tièsse ?... Bourans one pupe, ça vaurè branmint mias. (*Il bourre sa pipe.*) I n'èst nin mau vêci po ça, Henri : dès djins come i faut al valéye, one bone pansion, m'a-t-i dit... I sèrè saisi di m' vôy quand i rintèrrè... quén'fiy qui li p'tite mèskène lî dîrè qui dj' so vêci... Èle a l'air bin djintiye... èle a on-air si... Bin, qu'èst-ce qui m' print a sondjî come ça a ç' bauchèle la ?... Mais c'èst sès oûys, parèt, qui m'ont tot r'mouwé... Vola one saqwè d' drole !...

## Scinne VII.

TIOFILÈ, HENRI.

HENRI (*entranj*).

Ah ! papa, èscusez-me, savoz, car si dj'aveûve seû qui vos sèrîz v'nu audjourd'u a Djiblou, dji n' sèreûve nin sôrti.

TIOFILE (*se levant*).

Vola come on vint vos surprinde.

HENRI.

Vos avoz bin fait. Èt moman va bin ?

TIOFILE.

Fwârt bin èt come èle a cût cisse samwinne ci, èle m'a d'né deûs gozètes por vos. (*Cherchant dans sa poche.*) Pourvu qui dji n' lès eûye nin spotchî !... Ah ! non, tènoz !

(*Il lui donne un paquet.*)

HENRI.

Mèrci bin !... chére moman, c'èst todi bin lèye !

(*Il va porter le paquet sur le meuble.*)

TIOFILE.

Èt voste èxamin ? Ça îrè-t-i ?

HENRI.

Oh ! oyi, papa, dji n'a pus qui saquants cayès a r'vôy èt dj'èspére qui ça îrè bin.

TIOFILE.

Ah ! nos sèrans bin contints di vos rawè al cinse.

HENRI (*à part*).

Dji n' so nin si prèssé. (*Haut.*) Mi ossi, papa.

TIOFILE.

Dj'èspére qui ci sèrè on novia plaiji por vos di vos r'trover au viladje... Dj'a acheté on novia tch'fau a voste intansion... dj'îrè al samwinne a Nameur por vos acheter one bèle sèle... C'èst qui dji so fiér di m' fi, parèt, mi !

HENRI.

Dji sé bin qui vos avoz todi stî au d'vant d' mès dèsîrs.

TIOFILE.

Bin, dji n'a qu'on-èfant, i n' manqu'reûve qui ça... Dji vou lî rinde li viye li pus bèle possibe èt i-gn-a rin qui dji n' f'reûve po lî fé plaiji.

HENRI (*à part*).

Si dji wasè !

TIOFILE.

Vos n' dijoz rin ?

HENRI.

Oh ! mèrci, papa... c'èst qui dji...

TIOFILE.

Mais i m' chone qui vos avoz l'air si drole, vos m'catchîz quéque chôse, Henri ?

HENRI (*hésitant*).

Mais...

TIOFILE.

Vos manque-t-i one saqwè ? (*Riant.*) Èst-ce qui l'boûsse èst plate ?

HENRI.

Vos vos trompez, papa.

TIOFILE (*inquiet*).

Mais alôrs' qwè ?

HENRI (*avançant une chaise à Théophile*).

Vos v'noz d' dîre qui vos n' vôrîz rin mi r'fuser ?

TIOFILE (*s'asseyant*).

Bin sûr ça, èt djèl rèpète.

HENRI (*s'asseyant*).

Si portant dji vos d'mand'reûve li pèrmission di m' marier quand dj'aurè passé mi-èxamin ?

TIOFILE.

Hein ?... vos marier ?... Vos riyoz bin sûr ?

HENRI.

Non, papa, dji vos cause bin sérieûsemint. Vos avoz sovint dit qui quand dji sondj'reûve a m' marier, dji n' divè nin wêtî après lès caurs, qui vos préférîz branmint l'honnêteté al fôrtune.

TIOFILE.

Oyi, oyi, mais ci n'èstèt nin por a c'te heûre.

HENRI (*continuant*).

Dj'a swî vos consèys èt dji vwè voltî one bèle èt brave bauchèle qui come fôrtune n'a qûi s-t-honeûr, mais ça m' sufit.

TIOFILE.

Mais, m' fi, vos èstoz trop djonne por volu vos marier.

HENRI.

Quand on a stî ètudiant, on èst vî avant s-t-âge, savoz, papa ?

TIOFILE (*souriant*).

Todi l' rèsponse prète. (*Sérieux.*) Mais quî èst-ce, li bauchèle qui vos vèyoz si voltî ?... Ou d'meûre-t-èle ?... Comint s' nome-t-èle ?

HENRI.

Si nom, c'èst Ida Landelin.

TIOFILE *se levant effrayé*).

Comint dijoz ?... rèpètez one miète !

HENRI (*se levant*).

Ida Landelin.

TIOFILE (*consterné*).

Dj'avè bin compris.

HENRI.

Mais qu'avoz, papa ?

TIOFILE (*à lui-même*).

Ida Landelin !... Comint ? ci sèreûve... Oh ! non... èt portant...

HENRI.

Mais dji n' vos a jamais vèyu come audjourdu ! Qu'avoz, papa ?

TIOFILE (*ému*).

Ida... c'èst li p'tite mèskène qu'èstèt tot a l'heûre vêci ?

HENRI (*étonné*).

Oyi, papa, lèye minme.

TIOFILE.

Quél âge a-t-èle ?

HENRI.

On-an di pus' qui mi, papa, èlle a djusse vint' deûs ans.

TIOFILE.

Vint' deûs ans... Oh ! cès oûys ni saurinn't mi tromper ! (*Sanglottant.*) Oh oh ! Henri, mi pauve fi !

HENRI.

Mais, papa, dji n' comprind nin poqwè vos vos mètoz dins on-ètat parèy.

TIOFILE (*à lui-même*).

Li chatimint arive todi, timpe ou taurd, mais il èst bin deûr por mi.

HENRI.

Li chatimint ?... mais què v'loz dîre ?

TIOFILE (*prenant Henri daus ses bras*).

Henri, mi chér èfant, dj'a one cofèssion a vos fé.

HENRI.

One cofèssion ?... a mi ?

TIOFILE.

Oyi, mais dji n' sé si dj'ènn' aurè l' coradje.

HENRI.

Mais vos m' fioz awè peû, papa... rimètoz vos...

TIOFILE (*faisant un effort*).

Choûtez. Avant di marier vosse moman, dj'avè yeû come mayon one bèle bauchèle... Dj'a stî lâche, Henri, car djèl a trompé... dji n'a nin v'lu l' marier, pa-ce qu'èle n'avèt rin... djèl a abandoné. V'lant catchî s' faute, èl a quité l' viladje, po n' pus î riv'nu... One miète après, dj'èsteûve al dicausse di Flawène èt dj'î a rèscontré vosse moman... nos avans d'moré tot l' timps èchone èt an riv'nant dji lî a d'mandé di polu l' rivôy li lèddimwin ; èle aveûve causé d' mi a sès parints ; dji l'zeû a conv'nu èt tos lès djoûs dj'aleûve passer li swèréye dilé zèls. Come il èstinn't dèdja d'âge, il aurinn't bin v'lu vôy leû fèye mariéye li pus vite possibe ; ossi, nosse mariadje n'a nin trinné, nos avans courtisé djusse chî mwès. Dj'èstè tot al djôye, dji n' sondjè pus al mâlhèreûse abandonéye, quand on matin, li djoû minme di m' mariadje, an lijant m' gazète dji lî on-ârtike qui dj'ènn'a co frèd dins l' dos quand dj'î r'pinse.

HENRI (*ému*).

Achèvez, papa.

TIOFILE (*ouvre son portefeuille et en tire un morceau de journal*).

Tènoz, Henri, lijoz vos minme ; mi, dji n'ènn'a nin l' fwace ni l' coradje... Vo-le-la : i n' m'a jamais quité.

HENRI (*lisant*).

« Drame d'amour. Hier les promeneurs ont été attirés au bord de la « Meuse par les cris de désespoir poussés par une femme qui se noyait. « Cette malheureuse venait de donner le jour à une petite fille ; à peine « remise, elle avait appris que son séducteur allait se marier. Prise « d'un accès de fièvre, elle s'est précipitée dans le fleuve et, malgré de « prompts secours, on n'a ramené sur la berge qu'un cadavre. L'identité « de cette malheureuse a pu être établie : elle s'appelle Ida Landelin. »

TIOFILE (*anéanti*).

Avoz compris a c'te heûre ?

HENRI.

Ida, mi chére Ida !... c'èst s' fèye !

TIOFILE.

Oyi, Ida èst vosse soû, èle pwate li nom di s' mére.

HENRI.

Ah ! mâlhèreûs, mâlhèreûs qui dj' so !

(*Il pleure.*)

TIOFILE.

Dji n' pinsè jamais payî si tchèr mi-inconduite : mi qui vos vwèt pus voltî qui mès oûys, vos rinde si mâlhèreûs a cause di mi !... Ah ! vos alez bin m' maudi !

HENRI.

Lès èfants n'ont nin l' drwèt di maudi leûs parints. (*Pleurant.*) Pauve Ida, comint lî avouwer... Comint lî dîre a c'te heûre qui nosse mariadje èst-impossibe... dj'a peû dèl rivôy... dji n' saureûve lî catchî mès pwinnes... Vinoz, nos sôrtirans... nos sondj'rans au moyin... ah ! m' pauve tièsse... dj'a dandjî di rèspirer... oh ! on direûve qu'èle va èclater !

TIOFILE (*à part*).

Dj'inme mias nin l' rivôy a c'te heûre. (*Haut.*) Oyi, sôrtans.

HENRI (*mettant sa casquette*).

Poqwè l'a-dje rèscontré ?... Mi chére Ida ! (*A son père.*) Nin on mot dins lès montéyes, savoz, papa ?

TIOFILE.

Fuchîz tranquile.

(*Il met la main sur l'épaule de son fils et ils sortent.*)

## Scinne VIII.

IDA (*seule*).

(*Elle entre lentement, prête à défaillir ; elle est très pâle et parle difficilement.*)

Dj'a tot ètindu... Vola l'histwêre di m' djonnèsse !... Èt dîre qui dji conai l' canaye qui èst l' cause dèl mwârt di m' pauve mére !... Èt ç' canaye la, c'èst m' pére !... Mi pére ?... I n' mèrite nin di pwarter ç' nom la !... Dji sintè bin qu'i-gn-avèt pont d' bonheûr possibe por mi... Dj'a v'nu au monde dins l' mâlheûr, dji moûrrè come dj'a viké. (*Réfléchissant.*) Moru... moru... oh ! oyi, dji vou moru ! qu'èst-ce qui dji f'rè jamais d'ssus l' tére ?... A qwè bon viker après ç' qui dj'a ètindu ? I n'i-a pus on momint d' djôye por mi... Vite, sicrîjans lî. (*Elle s'assied à table, prend du papier, une plume et écrit.*) Vola. Mètans l'î bin an vûwe. (*Elle met la lettre sur le coin de la table et se lève.*) One miète di coradje, èt tot sèrè fini. (*Elle va au lavabo, remplit un verre d'eau et l'apporte à la table.*) Dji tronne, tos mès dints claknut... (*Elle va chercher la petite fiole et en verse quelques gouttes dans le verre d'eau, puis la dépose sur la table.*) I m' chone qui m' moman m'apèle... Èle mi doûve sès brès... Adiè, m' chér Henri ! (*Elle boit, remet le verre sur la table ; après une pause, elle jette un cri.*) Ah !... dji stofe ! ah !...

(*Elle tombe sur le plancher.*)

## Scinne IX.

IDA, LÈYON.

LÈYON (*en dehors*).

(*Appelant.*) Henri !... Henri !... Est-ce qu'on vint avou nos autes ? (*Entrant.*) Il èst timps po l' train !... Tènoz, il èst sôrti. (*Il descend du côté opposé où se trouve Ida.*) One lète ?. . C'èst quén'fiy on mot por mi. (*Il l'ouvre.*) Hein ?... comint ?... qu'èst-ce qui ça vout dîre ?... Ida ?... Ida sèreûve si soû ? (*Il fait un pas et voit Ida.*) Ah ! mon Diè ! (*Il se précipite vers elle.*) Comint ? Ida !... (*Il veut la soulever.*) Mwate !... èlle èst mwate ! (*Criant.*) Henri ! Henri !

(*Il remonte.*)

## Scinne X.

LÈS MINMES, TIOFILE, HENRI.

HENRI èt TIOFILE (*accourant*).

Qui gn-a-t-i ?

LÈYON.

Vite, vite, Henri !

(*Il montre Ida, ils se précipitent près d'elle.*)

HENRI (*criant*).

Ida !... mi chére Ida !... Si coûr ni toctéye pus. (*Apercevant la fiole sur la table.*) Oh ! èle s'a èpwèsoné.

LÈYON èt TIOFILE (*effrayés*).

Èpwèsoné ?

HENRI.

Li mâlhèreûse !

(*Il aperçoit la lettre d'Ida et la lit pendant que Léon et Théophile soulèvent Ida qui est rigide.*)

HENRI (*lisant*).

« Mon frère,

« La vie n'est plus possib'e pour moi : mes beaux rêves sont irréali-
« sables. Je quitte cette terre où je n'ai goûté qu'un seul moment de
« bonheur, hélas ! bientôt disparu.

« Adieu, cher Henri, je vais retrouver ma pauvre mère. Priez un peu
« pour votre petite Ida. »

*Le rideau doit descendre lentement pendant la lecture de la lettre. On entend passer une bande d'étudiants qui chantent* :

Nous sommes la jeunesse,
L'espoir de la cité !
Nous rigolons sans cesse...

FIN.

---

# PASQUÊYE SUR LES MUSÉES, ETC

## 15e CONCOURS DE 1903

## RAPPORT

Cinq pièces ont été envoyées pour ce concours. Quatre d'entre elles, 1 *Musée d'armes*, 2 *Li sot Klòr*, 3 *L'Expòsition d' Lîdje*, 5 *Çou qu'on vièrè a Lîdje*, sont tout a fait mauvais : pas d'idée, pas de style, pas d'esprit. Rien que trivialité, platitude et incohérence. Le titre assez bizarre du n° 2 veut annoncer une satire du *folklore*. Le sujet choisi par les nos 3 et 5, *L'Expôsichon d' Lidje*, offrait une matière amusante et même facile à un écrivain doué d'un peu de verve wallonne. Espérons que l'année prochaine un concurrent plus habile nous apportera sur ce thème une satire que nous pourrons imprimer.

La pièce n° 4, *A mon l' martchand d' masses*, se distingue par des qualités de composition et de style. Mais la forme, l'allure et l'inspiration sont beaucoup plus françaises que wallonnes. Il semble que l'auteur ferait mieux d'écrire en français. On dirait que sa pièce a d'abord été écrite en français, puis retraduite en wallon. Telle est la raison principale qui nous empêche de proposer l'impression de ce morceau, d'ailleurs soigné et intéressant. Nous l'avons jugé digne d'une mention honorable sans impression.

*Les membres du Jury* :

A. Rassenfosse,

J. Roger,

L. Parmentier, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 27 juin 1904, a pris acte des décisions du Jury. L'ouverture du billet cacheté joint au n° 4, a fait connaître que M. Camille FELLER, de Verviers, en était l'auteur. Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---

# SATIRES ET CONTES EN VERS

## 16e CONCOURS DE 1903

## RAPPORT

MESSIEURS,

Nous avons reçu pour le 16e concours sept pièces, dont voici les titres et devises :

N° 1. *Divisse di tcharlatan.*—D. *Pus d' bètch qui d' cou.*
N° 2. *Li Pîre di saint R'mâke.* — D. *Qwèrez l' calbote.*
N° 3. *Li Walon.* — D. *Qu'a-t-i stu ? Qu'èst-i ?*
N° 4. *Rèsponse di gamin.*—D. *Tote fleûr vint foû d' boton.*
N° 5. *Lu vî tchansonî.* — D. *Sol vèye, tot a 'ne sov'nance.*
N° 6. Contes. — D. *I'roh pudor !*
N° 7. *On drole di mèssèdje.* — D. *C'èst dès cas qu'arivèt.*

Voilà la moisson ; le produit est nul : pas une seule pièce ne mérite de récompense.

Le n° 1, *Divisse di tcharlatan*, comporte onze couplets de dix vers, longs et embrouillés, encombrés d'une quarantaine de lignes pointillées et agrémentés de fautes de wallon.

Le n° 2, *Li pîre di St-R'mâke*, est une vieille histoire, racontée en vers imparfaits et chevillés et dont le dénouement est irrégulier, puisque l'héroïne n'a pas mis le pied dans l'empreinte. A coup sûr, il n'est pas requis que le fond soit de l'invention de l'auteur; mais s'il consacre vingt-huit vers à son récit, il faut que tous les vingt-huit soient irréprochables.

Le n° 3, *li Walon*, est rempli de bonne volonté. Malheureusement cela ne suffit pas : la pièce est peu poétique et les soixante-dix-huit vers en sont durs et raboteux.

Le n° 4, *Rèsponse di gamin*, est un vieux conte dont l'auteur s'attribue modestement *toute l'invention* : le jury a hésité à lui attribuer une mention honorable sans impression; mais, après discussion, il a dû reconnaître que les trente vers du conte renferment trop d'imperfections au double point de vue de la langue et du mètre, pour mériter une récompense.

Le n° 5, *Li vi Tchansonî*, est une satire de cent-seize vers, en wallon de Verviers, roulant tous sur un seul et même objet : relire des poésies composées autrefois. Le courage que le jury a dû déployer dans la lecture des 116 vers, n'est rien à côté de la dose d'héroïsme qu'il a fallu pour les écrire :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Le n° 6 : cinq contes ou fables intitulés : *A cinq rôyes*; « Derrière à louer »; *Li Marionète*; *lès Oûs* et *l' Tourcî d' djote*. La devise : *Proh pudor !* les caractérise. Certes ils sont intéressants; ils prendraient bien leur place dans un recueil folklorique à l'usage d'un public restreint, mais notre *Bulletin* leur est forcément fermé. C'est tout au plus si l'on pourrait les débiter, entre le haut et le bas, à la fin finale d'un banquet wallon !

Enfin le n° 7 : *On drole di mèssèdje*, est la pièce la moins mauvaise : mais cinq grosses fautes en vingt-six vers, c'est trop, sans compter que la fin pèche contre la vraisemblance : une femme ne s'approche pas de la table de communion un enfant sur les bras.

Et voilà comme quoi, Messieurs, notre rapport équivaut à un procès-verbal de carence.

*Les membres du Jury* :

Jos. Demarteau,
Ch. Michel,
N. Lequarré, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 9 mai 1904, a donné acte de ses conclusions au jury. Les sept billets cachetés, annexés aux pièces examinées, ont été brûlés séance tenante.

---

# CRÂMIGNONS ET CHANSONS ET PIÈCES DE VERS EN GÉNÉRAL

17e et 18e CONCOURS DE 1903

## RAPPORT

MESSIEURS,

Vous avez bien voulu charger le même jury d'examiner les œuvres envoyées au 17e et 18e concours de 1903. Elles étaient nombreuses : trente-huit d'un côté, trente-deux de l'autre; et de ces soixante-dix œuvres, dues pour beaucoup à la plume d'auteurs différents, pas une ne nous a paru unanimement digne de récompense.

Avons-nous été trop sévères, comme on pourrait le croire à première vue? Nous ne le pensons pas; nous n'avons mis, dans notre jugement, aucune acrimonie et nous n'avons aucune raison d'écarter systématiquement les œuvres de nos poètes. Mais ceux-ci nous paraissent trop négligents; leurs poésies pèchent tantôt par le fond, tantôt par la forme, tantôt par la banalité de l'idée, tantôt par la dureté ou l'incohérence du vers.

Un exemple : la pièce n° 15 du 18e concours, intitulée *Li vrêy amoûr*, est un gentil sonnet qui débute à merveille:

*Ça m' féve dè mâ di v's oyî rîre.*
*Dihez, poqwè ni m'inmez-ve pus ?*
*Vos èstez come ine ètrindjîre :*
*On n'èst pus wère çou qu'on a stu.*

Puis brusquement, une sorte de cheville :

*Dji creû qui nos l' polans bin dire :*
*Nos riyis fwéit po fé dè brut.*
*Nos n'avans r'mouwé qu' dèl poussîre ;*
*L'amoûr, dji creû, v's a bouhî djus.*

Remarquons cette répétition malheureuse de *dji creû.*

*Noste amoûr èsi bin mwért, alez !*
*Binamêye, qwand c'èst qu' vos m' qwit'rez,*
*Dji n'ârè nole dotance èl tièsse.*
*Po nos qwiter ni plorans nin...*
*À passé çoula n' candj'reût rin.*
*L'amoûr n'a qu'on timps : li djônèsse.*

Remarquons aussi trois fois le mot *amour.*

La fin ne répond, certes, pas au début et ce sonnet est loin d'être parfait, ou tout simplement acceptable, malgré les quelques perles qui s'y trouvent.

Prenons le n° 11 du 17e concours, intitulé *Pauve minou.* C'est un crâmignon plein de verve, mais fort banal, à quelques vers près :

*Mès djins, n'ave nin quéqu'fèy vèyou*
*On p'tit gros neûr tchèt fwért poyou !*
*Divant-z-hîr, li meun' s'a sâvé,*
*Èt dji n' l'a nin polou r'trover.*
Respleû { *Ah ! m' pauve vî minou,*
*Qui sèreût-i bin div'nou ?*

*Vi* est plutôt une cheville. Puis suivent des banalités jusqu'à ce quatrain :

*C'esleût-on tchèt qu'aveût d' l'èsprit*
*Ca tofér i m'odéve riv'ni.*
*I m' fièstîve come on p'tit bon Diu...*
*Qwand dj' rapwèrtéve dè feûte por lu.*

Autres banalités, puis :

*Dji lî d'néve portant si-apétit :*
*I magnîve pus d' tchâr di tch'vâ qu' mi !*
. . . . . .
*Dji creû portant qu'i va rintrer :*
*Sovint, dji pinse l'oyî gnawter.*
*Èt qwand dji r'veû s' banse èt s' platê,*
*Dji tchoûl'reû bin come on djône vê.*

Ce crâmignon est bien rythmé et se chante très facilement sur l'air : *Binamêye mére, dj'a mâ m' talon.* Mais il ne nous paraît pas mériter autre chose qu'une citation.

Parmi les autres œuvres du 17e concours, nous signalons encore le n° 18 *Me vî walon*, le n° 22 *Lu vint*, qui paraît une adaptation, ainsi que le n° 23 *Mu coûr*, et le n° 34 *Pâquètes* dont l'idée est très poétique. Ensuite, parmi les moins mauvais des envois, les nos 5 *A Nanète*, 7 *Nosse fièsse*, 16 *Lès qwate sâhons*, 21 *Tot s' bonheûr*, 29 *Li buveû*, 36 *Li sôlèye qui s' kifèsse*, 37 *Li mâ moussî*, et 39 *Pèneûse aubâde.*

Au 18e concours, nous relevons encore le n° 5 *Bleû sâro*, le n° 14 *Pol pièle* et le n° 20 *Mâle chance.* Enfin, parmi les moins mauvaises, les nos 6 *Li tchabote*, 7 *Li vèye*, 8 *Franc djeû*, 10 *Li p'tit lum'son*, 16 *È timps d' gréve*, 18 *On bon r'méde*, 22 *Li vî banc* et 32 *Li cane di djonc.*

Mais, nous le répétons, rien de tout cela ne nous a paru digne de récompense, même d'une mention honorable. Cette décision a été prise à l'unanimité.

*Les membres du Jury :*

Armand Rassenfosse,
Henri Simon,
Julien Delaite, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 9 mai 1904, a pris acte des conclusions du Jury. En conséquence, les billets cachetés joints aux pièces ont été brûlés séance tenante.

# TRADUCTIONS OU ADAPTATIONS

## 19e CONCOURS DE 1903

## RAPPORT

Ce concours a réuni neuf contributions : on y voit figurer Jules César à côté de Camille Lemonnier, puis c'est Dickens et Walter Scott, Schiller, Grimm et Andersen, La Bruyère, Rousseau et Lamartine.

Il semble que les traducteurs ne nous feront grâce d'aucun des contes d'Andersen. Voici qu'ils nous donnent, à travers la traduction française de D. Soldi, *L'ange* et *Le petit Klaus et le grand Klaus*. La version liégeoise que nous en avons reçue est vraiment trop littérale : on y sent trop le français sous un wallon sans caractère et sans saveur. Ensuite nous aurions voulu, du moins pour le second récit : *Pitit Colas et grand Colas*, non pas une simple traduction mot à mot, mais une vraie adaptation, une localisation en Wallonie du thème allemand, d'ailleurs tout à fait général. Or, c'est par là précisément que l'emporte, et de beaucoup, l'auteur verviétois qui a traduit le même conte sous le titre : *Lu grand Djâque èt lu p'tit Djâque*. Il place l'action dans le pays de Verviers, avive l'intérêt du récit par des détails locaux heureusement choisis et corse la langue un peu vague et terne du conteur allemand d'une quantité de ces termes et locutions qui donnent au wallon tant de vie, de couleur et de relief. Aussi cette œuvre nous a-t-elle paru mériter une mention avec impression.

Nous accorderons aussi une mention, mais non l'impression, au n° 9 *Li Prince crapaud*, un conte de Grimm mis en patois de Laroche d'après la traduction française de Louis Delattre (*Le Coq Rouge*, II, 172 sqq). Le ton du récit nous a paru un peu plat pour un sujet qui requiert de la couleur poétique ; peut-être aussi était-il, par sa nature

même, moins susceptible d'être wallonisé. La langue a le mérite de la correction, mais rien de plus ; on dirait l'œuvre d'un virtuose qui s'est avisé d'écrire en un patois qui n'est pas son parler maternel.

L'auteur qui s'est évertué à mettre en wallon, d'après la traduction française de Perrot d'Ablancourt, le récit de la « Défaite de quinze cohortes romaines par les Gaulois » (César, *De bello gallico*, V), a évidemment tenté une œuvre impossible. Y eût-il même réussi, il ne faudrait voir là qu'un tour de force ou d'adresse sans portée et sans conséquence. Mais il se contorsionne en vain pour nous parler congrument de légions, de cohortes, de quartiers d'hiver, de questeurs, de centurions, etc. Il a beau recourir à la périphrase, à l'anachronisme même, escamoter les passages embarrassants, il ne nous rend qu'un César travesti, pour ne pas dire parodié. Il a pourtant fait de louables efforts dans le choix des vocables (c'est ce qui nous engage à vous proposer pour lui une mention sans impression), mais sa syntaxe a conservé une allure trop française.

Nous avons rejeté l'extrait de Ch. Dickens (*The Pickwick papers*, 30e chapitre), ne voyant pas la raison du choix de ce morceau trop court et peu intéressant. Quant au fragment d'*Ivanhoé* (chapitre I, finale), nous pensons que pareils passages n'auraient en wallon une certaine valeur que si, donnés sans lacunes, ils étaient bien adaptés, c'est-à-dire localisés dans notre région.

Nous proposons d'accorder une mention et d'imprimer, après revision au point de vue syntaxique surtout, la traduction de la *Lettre de Jean-Jacques Rousseau au comte de Lastic.* Son allure satirique s'accommode bien de notre patois. Moins heureusement choisis sont, du même traducteur, un extrait des *Confidences* de Lamartine (IV, 4, finale), dont la lecture n'engendre que l'ennui, et un autre des *Caractères* de La Bruyère (Chap. XIII : *De la Mode*),

dont la deuxième partie est peut-être assez bien venue, mais ne se comprendrait guère ainsi détachée.

Trois fragments de Schiller (*Guillaume Tell*, I, début; *Les Brigands*, IV, 5, début; *La Pucelle d'Orléans*, 14e scène, début) nous ont paru trop courts et d'ailleurs mis en vers trop pénibles, durs souvent, vides et mal rimés, pour mériter qu'on s'y arrête. Mais nous estimons qu'un prix doit être attribué, après quelques retouches légères, au styliste émérite qui n'a pas craint de s'attaquer à Camille Lemonnier et qui a réussi à mettre en excellent wallon verviétois, en lui donnant la saveur de l'originalité, la célèbre description qui ouvre le *Mâle*. Il l'intitule *Djoûrnèye d'osté*. Quelque difficile que fût l'adaptation, elle n'était pas au dessus des forces et des aptitudes de notre patois, si essentiellement pittoresque, si varié et si souple dans son vocabulaire au milieu d'une syntaxe un peu raide et monotone. Mais notre traducteur manie l'une et l'autre avec une maîtrise et une virtuosité qui lui vaudront les suffrages et l'admiration de tous ses lecteurs.

*Les membres du Jury* :

Ch. Michel,
L. Parmentier,
A. Doutrepont, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 27 juin 1904, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces couronnées, a fait connaître que M. Camille Feller, de Verviers, est l'auteur du n° 9 *Li prince Crapaud*, du n° 7 *Lu grand Djâque èt lu p'tit Djâque*, et du n° 8 *Djournêye d'osté*; que M. Lucien Colson est l'auteur du n° 6 *Traduction de César*, et que M. Arthur Xhignesse, de Huy, est l'auteur du n° 4 *Lettre de J.-J. Rousseau*. Les autres billets ont été détruits séance tenante.

Dialecte de Verviers.

# Djoûrnêye d'Osté

Traduction du début de *Un Mâle* de Camille LEMONNIER

PAR

**Camille FELLER.**

---

MÉDAILLE DE VERMEIL.

---

One crouheûre moussa foû d' tère èt l' pâhulîsté dèl nut' fourit troûblêye.

On djèmihèdje vinou d'â lon zûna al copète du lès bwès, rès-dondiha voci-vola èt mora d'vins l' brutinèdje du lès fayes; adon on n'oya pus nou brut. Ons âreût dit quu l' tère aveût one vol'té du s' ruplonki d'vins on parfond somêy, lès faws rud'vûn'rît keûs èt l' pâhulîsté r'touma so lès ramayes.

Mais çu n' fout po wê d' timps; lu brut rataqua, pus fwèrt; lès âbes, qui dwèrmît, reûds came dès piquèts, fourît hossîs d'on frèsson qui s' sutâra èt l'zî vûn'rit fé mamêye, came dès fièstantès mains.

Lu tère fruziha, èt l' djoû ponda.

Lu fène bètchète du lès âbes ruglatiha d'one blanke mwète loumîre qui spita dè fé fond dè cîr èt qui crèha, tchèssant l' nut' èvôye po fé plèce â solo, qui rawârdéve du l'aute dès costés.

One musique vinawe d'â lon, doûce came on tchant d'èglîse, su d'frâgn'ta âs spènes du lès bouhons.

Lu clârté s' duspârda came one êwe qui s' sutâre qwand on droûve one vène ; ile cora inte lès cohes, gota so lès fayes, aroufla djus d' lès tèras, bâha lès grêyès jèbes èt tchèssa lu spèheûr foû d' lès pus p'titès nahes.

Lès fôrés r'glatihît d' loumîre, èt lès biales d'al lizî dè bwès avisît lès priyèsses blanc-moussîs d'one porcèssion. .

Èt du p'tit-a-p'tit l' cîr rulûha came du l'ârdjint.

I s' firit adon on sâm'rou d'vins les ramayes èt ons oya dès batemints d'éles d'oûhês qui s' duspièrtît, dès wignèdjes du bètchs qu'on r'sèmîve, èt l' zûvion èpwèrta dès p'titès plomes hoyawes foû d' lès nids. Adon-puis, tot d'on côp, çu fourît-st-on brut qui covra l' tarlatèdje dè vint : lu houkèdje du lès pésons rèsponda âs mohons qui tchîp'tît so lès cohètes, lu favète rozina, lès vèrts lign'rous rût'lît, lès mâvîs huf'lît èt l'ramadje dè tchèrdin, dè tchirou, dè cizè, dèl djâz'rène, dè pimây, dè tak'lin èt d'co cint autes sôrtes d'oûhês, s'èlèva vès l' cîr qui s' gâlyotéve du riyantès coleûrs.

Èt l' campagne fruziha d'zos l' prumî r'djèt d' loumîre qui trawa l' cîr came one èsblawtante flitche d'ôr. L'aireûre aponda d'zos lès âbes avou co mêye supites du feû, came s'ons ouhe passé dès cints d' coûtês so 'ttant d' pîres a sèmî ; du l'ôr bagna lès hautès cohes èt gota inte lès fayes djusqu'a d'vins lès clérès êwes du lès rus, qui gloup'sît tot rôlant cisse clârté la èvôye. Lu campagne su mostra, â lon, oute d'one tène rôse foumîre, avou sès âbes tot tchèrdjîs d' fleûrs quu l' vint féve nîver sol vèrdeûre du lès wêdes. One doûce tcholeûr vûn' rèhandi lès bwès, qu'ourît l'air du s' drèssi vès l' cîr came po l' sutrinde duvins leûs cohes, sutindawes came dès brès'.

Tot d'on côp l' solo hira lès rodjès noûlêyes èt ç' fourit came one boulêye qui ratchôka l'ombe duvins les fôrés.

Puis l' clârté s' tapa so tot ; ile su duspârda djusqu'a d'vins lès pus p'tits rèclôs, firit blawter d'vins lès jèbes lès mêyes du pièles dèl rôsêye, supita lès âbes, lès êwes, lès fleûrs, lès pîres, d'one gèrbêye du feû, cora so lès wêdes èt ala èsprinde dès loumerotes so lès keûvrêyes, duvins les couhènes du cinse.

*
* *

On grand fwèrt djône hame èsteût coûkî al tère al lizî dè bwès èt dwèrméve bè-z-èt-bé mâgré lès prumîs bruts. On bleû sâro bâyîve so su tch'mîhe du coleûr; i-èsteût-st-a pîds d'hâs èt sès gros solés hâgnît tot près d'lu l'ârdjint d' leûs r'lûhants clâs.

I dwèrméve came one pîre, hossî dèl vigreûse tchanson d' lès oûhês. Tot d'on côp on r'djèt d'ôr rida sor lu èt vûn' èsprinde su visèdje broûlé dè solo, bronâte came one passêye pupe èt firit r'lûre su bâbe qu'aviséve bleûse a fwèce d'èsse neûre.

I s' vola mète so s' costé po s' rèssok'ter, mais l' loumîre su fâfila inte sès cêys èt lî vûn' guètî l' poupâ d' lès oûys qui s' drovît, gris èt toûrsîveûs, èt qu'i tapa âtoû d'lu, sol tère qu'ataquéve a foumî d'zos l' broûlante bâhe dè solo.

I houma l'air du totes sès fwèces, puis i s' sutinda, i s' pâma d'vins one bâye qui n' finihéve nin.

One wêde plinne du k'twèrtchêyès mèlêyes su stâréve duvant lu èt d'hindéve doûcemint djusqu'a one cinse qu'on vèyéve la d'zos, dèdja tote èn alèdje. Dès coqs tchantît so leûs ansinîs, hâgnant l' vîf rodje du leûs crèsses èmé lès bannes du payes èt ons oyéve on brut d' clape-sabots d'vins lès stâves, wice quu lès bièsses vêlêyes brèyît d'anôyemint.

L'hame su lèva po-z-abrèssî tot-a-fait d'on côp d'oûy.

Lès mèlêyes dufrâgn'tît so l' bleû cîr lu rôsêye blankeûr du lès bouquèts qui pindît-st-a leûs cohes; lès fleûrs, ravigurêyes, hoyît tot s' rècrèstant mêye djamants d' rosêye foû d' wice qui l' solo féve èmonter one tène wapeûr qu'ènoûléve lès teûts dèl cinse.

On brut firit loukî l' hame vès l' manèdje, wice qu'one fame, èco tote èdwèrmawe, su hâgna d'vins l' fris' câde du leure d'one fignèsse.

L'hame su hèrtcha so s' vinte djusqu'a d'zos lès mèlêyes, èt tot vèyant l' bâcèle du pus près, i-èl trova bèle èt one supite d'acîr lî blaw'ta d'vins lès oûys.

I s'awénia co pus près, assètchî came on pâvion vès l' loumîre,

i magna d' lès oûys sès ros'lantès tchifes quu dès hègnants solos avît-st-on pô broni, su bê hatrê wice quu dès neûrs tchuvès mâ ravôtîs lèyît vol'ter leûs flotchètes èt sès blankès spales quu l' bâyâre du s' casawète ducovréve.

Ile aveût l' bêté fwète èt virlihe d'one payisante d'Ârdène, qu'ènonda tot d'on côp l'hame, qui hufla-st-après lêye.

Ile lèya plonki s' louka d'vins l' vète loumîre dèl wède, èt ile l'aporçûha, drèssî so sès pogns, lu cwêr tinké du s' costé, avou on lâdje riya stindou so sès lèpes, l'air d'on bon gros tchin bribant one mamêye.

Ile sinta l' loukeûre du sès oûys l'èwalper d'one hèrdêye èt fièstante carèze; ile su sinta d'zîrêye èt çoula nèl firit né mâvrer; bé dè lon, ile lèya-st-aponde sol frisse cèréhe du sès lèpes on pâhule rislèt wice qu'aveût came dèl ruc'nohance èt qui rida djusqu'a l'hame came one deûzinme aireûre, qui vûn' l'èstchanter du s' fène clârté èt du s' doûce odeûr.

Çoula n' dura qu'on-èclair qui lî avisa on siéke; adon-puis l' fignèsse su r'clapa èt tos l's alintours lî sôlît tot vûds qwand c'èst qu'ile fourit-st-èvôye.

L'hame rutouma èmé lès jèbes, came on bateû qui s' rint, èt lès mèlêyes lèyît goter sor lu one doûce nîvaye quèl racovra, l'èwalpant d'one si andoûlante sinteûr quu çoula lî féve potchî l' coûr è gozî.

I d'mona la tot foû d' lu, duzos l' tcholeûr qu'ataquéve a pèsanti; duvins l' zûnemint d' lès maltons qui volît d' fleûr a fleûr; duvins l' hossèdje dè vint qui rotéve so l' bwès, came on speur d'adjèyant; duvins l' beûrlèdje du lès vatches plorant après l' moûdêye; duvins lès mêye bruts qui s' duspârdît avâ l' campagne duspièrtêye.

I r'vûn' a lu came on s' duspiète d'on sondje èt i s' rulèva po r'loukî après lêye.

One fame, moussêye d'on p'tit rôyelé cotrê, amoussîve foû d'on stâve avou dès sèyês; sès tch'vès, djènes èt reûds came dèl tchène, pindît tot d'kêmés so s' hatrê broûlé dè solo èt sès

gngnos cagn'tît a chaque astohêye; çu n'èsteût né lêye. I-èl louka passer sins l' vèyî, lès oûys pleins dèl vûsion d' l'aute; après, on-hame, qu'i s' dota qu' c'èsteût l' pére, moussa foû dèl cinse; adon lu rintra è bwès d' sègne d'èsse vèyou.

I rotéve came one saquî qu'èst margasse, huflant inte sès dints dès airs qu'i féve a mèsâre, s'arètant d' timps-in timps po loukî â lon quéque saqwè qui n'î èsteût nin, côpant one cohe voci-vola ou d'nant dès gros côps d' pîd d'vins lès bouhons sins saveûr çou qu'i féve.

I rotéve, sins ètinde lès voltrûles pitits oûhês, qui s' djowît l'onk a l'aute dès djoyeûsès aubâdes.

Èt i rota longtimps, lès oûys pleins d'one vûsion, s' trèbouhant âs bassès cohes, su gougnant a tos lès âbes djusqu'a tant qu'i toumahe èmé lès jèbes, nanti came s'i-ouhe fait on côp d'fwèce.

Adon, one hêyime lî stitcha l' coûr. Poqwè n'aveût-èle né v'nou èl wêde ? I l'âreût pris po lès pogns èt i-ènn'î âreût dit deûs, savez, lu !

Ou bé nonna portant, i l'âreût seûl'mint rabrèssî, ca lès bâcèles su prindèt-st-al doûceûr came lès oûhês al vèrdjale; i l'âreût rabrèssî sol boke, sûr !

Mais 'le s'aveût sâvé; grande bièsse, va !

I bouhîve dès gros côps d'pogn al tère came s'i l'aveût splinké, lêye èt totes lès parèyes a lêye.

I n' rawârdéve d'abôrd nin après; i-ènn' aveût bé dès autes, sûr ossi bèles èt bé pus djintêyes duvins co traze nahes dè canton !

Mais tot d'on côp i s' rapinsa l' foncé vroûl du sès oûys èt l' blankeûr du lèssê d' su stoumac', èt on novê feû lî cora d'vins lès vônes. I côpa dès jèbes èt i lès k'hègna po rafrèhi s' gosî qui duv'néve sètch came one brique du fâr.

Et du ç' mi-timps qu'i s'èstchâféve al vûde, lès heûres ènn' alît, lu broûlâre dè solo pèsantihéve è l'air èt lès grands bwès, pris dèl fleume qui s' duspârdéve, su taîhît.

Adon l'hame dwèrma d'zos l' broûlante bâhe dèl djournêye

d'osté came i s'aveût èssokté d'zos l' frisse halène dèl nut'; lès bouhons s' clintchît d'zeû lu po lî fé came one gloriète du vèrdeûre èt l'ârdispène lî hoya d'vins lès tch'vès l' nîvâye du sès florètes.

Il rud'vûn' lu galant dèl tère ! Lu ci po quî qu'ile dint'lêye lès fayes du sès âbes so l' cîr d'ôr du lès aireûres ; lu ci pò quî qu'ile dane one mahante sinteûr al margamote èt a l'avindje, lu ci po quî qu'ile fait roziner lès oûhês, zûner lès maltons èt sûde lès rus qui corèt so l' mossê avou on si clér brut d' sôye kufroyêye.

*
* *

Qwand i s' duspièrta, l' solo plonkîve èn one mér du song, la, tot â cwêr.

On brutinèdje amonta vèrs lu dè fé fond dè bwès èt i lî sonla qu'ètindéve avâ lès fôrés one coratrêye qui lî firit fruzi l'âme.

Adon, lu brak'neû roùvia tot po n' tûzer qu'a s' passion èt i s' wênia catchètemint d'vins lès pazês quu l' nut' ataquéve a-z-èwalper d' sès neûrs drèps.

Dialecte de Verviers.

# Lu Grand Djåque èt lu P'tit Djåque

Traduction du conte d'Andersen : « Petit Claus et grand Claus »
d'après la traduction française de D. Soldi

PAR

**Camille FELLER**

---

MENTION HONORABLE

---

Lu mâma hossa dèl tièsse, èt n' vèyîs bé d'on côp qu'ile nos aléve continter; ossu, nos nos rapoûlîs turtos âtoû d' lu stoûve, èt v's ârîz ètindou voler one mohe, qwand c'èst qu'ile ataqua, après aveûr hèm'lé deûs' treûs fèys po ramâyeler sès îdêyes :

— I-a bé longtimps, bé longtimps, d'ha-t-èle, i-aveût, d'vins lu p'tit ham'tê d' Solwâstèr, tot près dè Sârt, deûs payisans qu'on louméve Djâque. Seûl'mint, onk du zèls aveût qwate tchuvôs è stâve adon qu' l'aute ènn' aveût qu'onk, tot è gros ; èco raviséve-t-i mîs on-èsquèlète qu'on dj'vô.

Po n' su né mari qwand on pârléve du zèls, on louméve todi l' prumî l' Grand Djâque èt l'aute lu p'tit Djâque.

— A c'ste heûre hoûtez bé çou qu'èlzî ariva, èt loukîz d'èsse pâhûles, savez, ca l' prumî sâm'rou qu' dj'ètind, dju v' tchèsse turtos è lét !

Qwand c'èsteût l' sâhon d' tchèrwer, lu p'tit Djâque aléve ovrer tote lu saminne so lès tères du s' wèsin, èt i lî prustéve su dj'vô ; mais l' dîmin c'èsteût l' grand Djâque qui l'aléve aidî avou sès qwate roncins.

Lu p'tit Djâque su rafiyîve todi-èvôye po ç' djoû la, ca i s' comptéve vraimint adon l' maisse du tote l'atèlêye. I féve claper s' corîte came s'i-ouh sutu l'impèreûr du tos lès tchèrons èt, chaque fèy qu'i passéve sol vôye des payisans qu'alît-a mèsse, i brèyéve came on dustèrminé :

« Houlope ! la, mès tch'vôs ! Ayûr ! Hote !

— Hoûte don la, valèt, lî dèrit-st-on côp l' grand Djâque, nu di né tant « mès tch'vôs » parèt, hê ; i n'a qu'onk da téne, mu sonle-t-i ! »

Mais lu p'tit m' vèsse, tot foû d' lu du r'toûrner s' tère avou 'ne sufaite atèlèye, nu pririt nole astème âs câses du l'aute èt, al prumî djin qui passa, i rataqua-st-a braire.

« C'èst l' dièrinne fèy quu dju t' prévé, sés-se ? beûrla l' grigneûs ; su tu rèpètes èco « mès tch'vôs », dju make on si tél côp a t' bièsse quu djèl lai so plèce !

— C'èst bon, c'èst bon ! n' nèl dirans pus, d'ha lu p'tit Djâque.»

Mais â prumî tchin avou on tchapê qui passa sol lèvêye tot lî d'hant bôdjoû, i rud'vûn' si fîr qu'i s' règuèda came on milôrd èt qu'i r'dèrit sins tûzer :

« Alez, mès p'tits dj'vôs, hote !

— Dju m'ènnè va d'ner, mi, dè hûr-hote a tu dj'vô ! » dèrit l' grand Djâque tot mâva.

Èt v'la qu'i print on pâfis' èt qu'ènn' assène on si fameûs côp sol tièsse dè tch'vô du s' pauve wèsin qu'èl sutint mwêrt a sès pîds.

Lu p'tit Djâque tchoûla came on sot sins wèzeûr su rèvinter ; adon-puis, i pririt s' hèrpê èt i d'pètcha l' pauve bièsse.

Quéque timps après, qwand l' pê fourit bé souwêye, i-èl hèra èn on sètch po l'aler vinde a Vèrvî. Mais, avâ lès vôyes, vola qu'ataqua-st-a toner èt l' pwèfe touma came s'on l'ouhe vûdî a sèyês.

I v' fât dîre, mès èfants, quu du ç' timps la Djâque lu Bièrdjî n'aveût co wêre intrupris d' fé dès pazês so l' Djonkeû ; çu n'èsteût qu'one sâvadje fagne wice qu'i n'aveût ré po v' kudûre èt ç' n'èst gote dè monde èwèrant qu' lu p'tit Djâque s'î pièrda.

I wand'la djusqu'al nut' sins r'trover s' vôye èt, qwand i s' ruk'-noha, i féve si neûr qu'i n' faléve pus tûzer a s' kutchèrî so Vèrvî ci djoû la.

I-av'na tot près d'one grande cinse qu'on vèyéve d'èstant sol lèvêye èt wice qu'i lî aviséve vêy blaw'ter 'ne flâwe loumerote. I bouha sol pwète èt i d'manda po lodjî, mais l' fame vûn' wêtî al fignèsse èt ile èl règuina d'on côp tot lî d'hant qu'ile èsteût tote seûle èt qu'ile nu r'çûhéve né dès ètrindjîrs ; çu n'èsteût d'abôrd nin one heûre po v'ni bouhî lès djins so pîd èt l'zî fé haper dès sègnes.

Vèyant qu'i n' gangn'reût rin a hêrî, lu p'tit Djâque su d'ha qu'i dwèr'reût came on rwè èn one grègne qu'at'néve â manèdje. I s'î wênia tot keûtemint èt i s'ala coûkî è foûr qu'èsteût so l' sina. Mais, tot s' kutoûrnant po-z-arindjî s' payasse, vola qu'i d'zîvêye one beûkète qui d'néve sol couhène dèl cinse èt qu'ons aveût lèyî d' rustoper qwand c'èst qu'ons aveût monté l' grègne.

Èt qu'èst-ce qu'i veût ? Lu cinserèsse qui féve gâye pansète avou on-hame, duvant one tâve tchèrdjêye d'on clapant bokèt d' rosti, d'on bê pèhon èt d' saqwantès botêyes du vin.

« Iye, binamé Saint-R'mâke ! Ènn'a-t-i qu'ont bon â monde ! » su dèrit lu p'tit Djâque tot bwèrgnant al bawète.

Èt l' fame èdaméve djustumint on-apétihant wastê wice qu'ile aveût si pô mèskèyou lès oûs quu l' pâsse èsteût djène came du l'ôr.

« Quéne crâsse heûrêye, binamé bon Dju ! » ènn' aléve nosse pauve hére.

Mais tot d'on côp vola qu'ons ètint on clap'tèdje du dj'vô sol lèvêye ; c'èsteût l' cinsî qui ruv'néve.

Tos lès wèzins acomptît cist hame la po fleûr du brave cómpére, mâgré qu'èsteût portant a s' môde, savez ; ainsi mâdjinez-ve qu'i n' poléve vêy on mârli sins duv'ni tot vèrt du colére.

Et l'apôte qui boufléve avou l' cinserèsse, çu n'èsteût nol aute quu l' mârlî d' Tchanstér, loukîz, qu'aveût profité d'on voyèdje dè bouname po v'ni dîre on p'tit bôdjoû a nosse kumére.

Ossu, fré du Dju ! Quéne afaire qwand ons ètinda ruv'ni l' cinsî ! Èco pus vite nosse dame aveût tchôkî l' mârlî èl mê èt hèré tot l' magn'hon è fâr â pan timps quu s' bouname mètéve lu dj'vô è stâve.

Mais tot-z-alant qwèri dè foûr po s' biésse vola qu'i tome so nosse Djâque.

« Quu fais-se la, don, valet ? » dèrit-i.

L'aute lî raconta qu'i s'aveût pièrdou èt i lî d'manda po passer l' nut' la qu' èsteût.

« Vés' al cinse, va, t'ârès dè mons on lét èt n' magn'rans one bokêye duvant d'aler dwèrmi, rèsponda nosse brave hame.

— Qu'i vasse ! duha nosse Djâque, qui n'dumandéve né mîs; i n'a ré d' parêy quu d' bé soper po bé somer ! »

Qwand i-intrît, lu fame lès akeûha fwèrt bin èt ile lèzî chèrva one grande plat'nêye du bolêyes â riz. Lu payisan, qu'èsteût d' faim morant, touma d'ssus came lu misére so lès pauvès djins; mais l' vûsion dè bon rosti èt dè bê djène wastê tèm'téve lu p'tit Djâque èt lî stopéve lu gozî.

I lî vûn' tot d'on côp one îdêye èt, came i-aveût tapé s' malkê d'zos l' tâve, i fala d'ssus avou s' pîd po fé crîner l' pê qu'èsteût è sètch.

« Djans, té-te pâhûle ! dèrit-i â sètch, mais tot d'hant çoula i-èl féve co crîner pus fwèrt.

— Qu'as-se la d'vins, don, valèt ? d'manda l' cinsî.

— Pa ! dju n' sé s' djèl deû dîre, rèsponda lu p'tit Djâque; c'èst-on crèyou-macrê qu'èst tofèr du bon consêy, mais i lî print dès kwékes duvins lès dj'vès sûr'mint vola, ca i barbote pa-ce quu n' nos r'pahans d' bolêyes. I vout qu' nos magnanhe dèl tchâr rostêye, dè pèhon èt on wastê, èt i dit qu'i nos a avoyî tot çoula è fâr.

— Sèreût-ce veûr ? fa l' payisan, tot tapant l' ouh'lèt â lâdje;

iye, Sainte Brudjène ! âyi ! » d' ha-t-i tot trovant l'agayon quu s' fame aveût catchî èt qu'ile loukîve duzîver sins wèzeûr moti.

Et v'la qu'i s' mètèt-st-a gaster lès glotinerêyes, tènez ! Adon Djâque fa co crîner l' pê.

« Quu di-st-i ? d'manda l' cinsî.

- I dit qu'a fait v'ni treûs botêyes du vin èl cwène du l'ârmâ. »

Lu fame lès ala qwèri èt i k'mincît-st-a tûteler. Lu cinsî duv'néve margasse èt i d'héve qu'âreût d'né gros po-z-aveûr on macrè came lu ci dè p'tit Djâque.

« Dju vwèreû qu'i m' mostrahe lu djâle, dèrit-i, ca qwand dj' so so l'air, dju n'a sègne du rin.

— I tèl f'reût vèyî tot parêy, va, rèsponda nosse toûrsiveûs, ètinds-se ? duha-t-i tot falant so l' sètch, i dit quèl vout bé fé so l' côp !

— Qu'i vasse ainsi ! mais, qué visèdje ârè-t-i don ?

— Pa ! lu visèdje d'on mârli !

— Ah ! binamêye Sainte-Breûsse, brèya l' cinsî, mi qui n' lès pout vêy. Infé, dè moumint quu dj' sé qu' c'èst l' djâle !... »

Lu p'tit Djâque fit lès qwanses du hoûter tot près dè sètch.

« Su v' volez vêy lu djâle, dèrit-i, lèvez l' covièke dèl mê ; mais t'nez-le bé, savez, qu'i n' su sâve.

— Vés' èl tére avou mi, rèsponda l' cinsî. » Èt i-alît vêy èl mê wice quu l' mârlî tronléve lès balzins.

« Iye, mére du Dju ! qu'èst laid ! beûrla l' payisan, tot lèyant r'toumer l' covièke; i ravise lu mârlî d' Tchanstèr came deûs gotes d'êwe. »

Et po s' rumète i rataqua-st-a piqueter avou lu p'tit Djâque qui n' su trovéve né sovint a 'ne su-faite fièsse.

« Mu vous-se vinde tu macrê ? lî d'manda tot d'on côp l' cinsî ; dju t'ènnè dane çou qu' tu vorès : one mèsâre plinne du pèces d'ôr s'i fât ! »

Djâque l'âreût d'né po mons qu' çoula ; portant i-ourit l'air du fé l' mâlâhî po-z-adawî nosse bon crèyant, èt i lî d'ha qu'i n' sâreût mây, qu'i lî v'néve trop bin a pont, èt çu n' foûrit qu'après

bé des quèsses qu'i rètcha è s' main èt bouha d'vins l' cisse dè cinsî :

« Martchî fait, d'ha-t-i, mais l' mèsâre sèrè hopêye, sés-se !

— Âyi, âyi ! tu sèrès continf; tu veûrès ! Èt minme dju t' dane lu mê pol rawète, ca dj'âreû l' hisse, chaque côp qu' dj'îreû-st-ad'lé, quu l' djâle nu seûye dumonou d'vins. »

Lu p'tit Djâque troufla don s' sètch dusconte one mèsâre du pèces d'ôr, lu mê dèl cinse èt one vîle berwète qu'on lî d'na po rèminer s' martchî.

Adon, came lu nut' s'aveût passé avou totes cès com'sèdj'rêyes la èt qu' l'aireûre sutitchîve su rôse nazou inte lès djèrinnès noûlêyes quu l' vint hoftéve èvôye, lu p'tit Djâque nu vôve pus aler dwèrmi èt i dèrit adiè a s' hand'leû.

Qwand i fourit d' l'aute costé dè bwès, i s'arèsta s'on pont d' pîres, la qu'i d'véve passer èt, came s'i-èstahe dèdja nanti, i s'assia so l' brès' du s' bèrwète èt i s' pârla tot haut came s'i s'aveût compté tot mér-seû :

— Iye, binamé Saint-R'mâke, quu t'ès pèsante, groum'ta-t-i tot r'bwèrgnant l' mê ; dj'a bone îdêye du t' fé vaner è l'êwe, ca po çou qu' tu vâs, tu m'as l'air d'one fameûse èhale !

Et i-èl kubouyîve dèdja po l'aveûr sol crèsse dè pont èt l' fé bèrlôser è l'êwe, qwand tot d'on côp l' mârli qu'èsteût d'vins, èt qui s' vèyéve dèdja ad'lé Saint-Pîre, su mèta-st-a wîgnî èt d'manda po moussî foû.

« Ah ! Binamé Dju, brèya lu p'tit Djâque, lu djâle èst-èco d'vins ! Nèyans-le bé vite !

— Pardon, pardon, hik'ta nosse mârlî ; lèyîz-me aler po l'amoûr du Dju, dju v' donrè one mèsâre du pèces d'ôr !

— Oho ! Qu'i vasse adon ! » dèrit lu p'tit Djâque tot drovant l' mê.

Lu mârlî broka foû came on d'sâvé èt l' prumî d' çou qu'i fit, ç' fourit d' fé vaner l' mê è l'êwe a côps d' pîds ; adon-puis i rèmina Djâque è s' mâhon èt i lî d'na, bé mâgré lu, l'agayon qu'aveût promètou.

Lu toûrsiveû 'nn' ala, fîr came pètchon, èt qwand i fourit rastrindrou è s' djîse, i n' su d'na nou timps po r'loukî s' malkê èt i vûdia totes sès ritchèsses sol tâve.

« Djâle qui m' magne, su d'ha-t-i, vola sûr one pê qu'a stu bé vindawe; su l' grand Djâque èl saveût, dj' wadje qu'atrape lu djènîsse. »

Adon i-èvoya on gamin èmon s' wèsin po-z-aveûr one mèsâre a pruster, ca i n' voléve né wèster sès bidouches sins lès aveûr èco 'ne fêy rumès'ré.

« Qu'a-t-i mèsâhe du mèsâre don ? dèrit-i l' grand Djâque; i vout sûr'mint mès'rer sès pious ! »

Èt, manîre du saveûr qwè, i d'lâbora l' cou d' l'ustêye avou dèl vèrdjale. Qwand on l'î rapwèrta, i touma co pus bas qu'èn on pus' d'î trover treûs blawtants napolèyons plaqués a l'ingrédyint tot came dès djônes mohons.

I cora d'one alène amon l'aute po saveûr du d' wice qu'aveût tant dès çans èt qwand ci-voci lî ourit dit qu' c'èsteût d'aveûr vindou l' pê d' su dj'vô, lu grand bâbinème nu fît ni one ni deûs, i rècora came lu vint èt i-ala finde lu tièsse a sès qwate ronsins qu'èstît bé tranquil'mint a magnî leûs avône.

I lès d'pêtcha al vole èt l' lèd'dumain i s' mètéve so vôye po-z-aler a Vèrvî avou lès pês a sès reins.

Arivé la, i brèya came on soûrdâ avâ lès rawes : « Vola dès bèlès pês a vinde; qui èst-ce qu'ètch'têye dès bèlès pês ? »

Lès cwèpîs v'nît so leûs soûs po lî d'mander çou qu'ènnè voléve.

« One mèsâre plinne du pèces d'ôr, rèspondéve-t-i, né mons !»

Lès autes hossît d' lès spales tot s' duhant qu'i hèrtchîve sûr'mint on bwès, mais al fin i s' mâvrît pés qu' dès démons dè vêy qu'i pârléve al bone; i-ataquit a l'akêmer a côps d' tîre-pîd èt i v's èl rètchèssit djusqu'a foû dèl vêye tot l' suplinkant came i fât.

Lu grand Djâque rariva don è s' mâhon avou l' cwêr tot a dôzes du lès crujes qu' aveût r'çu èt l' coûr plein d' hèyîme po s' wèsin qui lî aveût st-aqwèrou on s'fait dusdu.

Po s' vindjî d'lu, i pririt s' grand fièrmin èt i moussa foû po-z-aler touwer lu p'tit m' kêke, qui n'aveût wêre tot çoula èl tièsse, ça so cès trèvins la, lu vîle fame qui l'aveût ak'lèvé èsteût mwète, èt mâgré qu'ile n'aveût né stu d' souke por lu, i-èl plorève came one mére.

I l'aveût coûkî è s' lét, èt i veûyîve, assiou so 'ne tchèyî, qwand l' grand Djâque intra avou s' hèpe èl main.

Ci-voci, qui k'nohéve lu plèce, ala dreût sol foûme èt i-assèna on clapant côp d' s'ustêye al vîle fame, qu'aveût lèyî sès hozètes duvant çoula.

« Té ! mâlignant, tu n' mu tromperès mây pus, d'ha-t-i, comptant aveûr hâmé l' ci qui l'aveût-st-oyou.

— Âh ! l' moudreû, s' dèrit lu p'tit Djâque, qui tronléve è sès clicotes ; èco bé quu dj' n'èsteû nin è s' plèce èt qu'ile aveût dèdja rindou si-âme â bon Dju ! »

Èt came i lî djèrméve sûr'mint on novê toûr èl tièsse, i moussa l' vîle fame avou çou qu'ile aveût d' mîs, èt so l'âmatin i-ala èpronter on tch'vô po-z-atèler a s' vî docâr.

I-assia l' vîle sol passète du drî du manîre qu'ile nu bèrlôzahe nin al valêye ; i firit claper s' corîte èt vo-le-la èvôye.

Mins sol lèvêye i s'arèta èt i d'manda quéque saqwè po magnî èn on câbarèt wice qu'aléve co tél'fêy. Lu maîsse dè cafè tapéve voltî one duvisse avou nosse djoyeûs compére èt, po dire tot, c'èsteût on-hame fwèrt av'nant ; i s'èmontéve bé came one sope â lèssê po on ré dè monde, mais i-èsteût ossi vite rumètou qu'aveût stu vite èvolé.

« Iye, quî vola ! dèrit-i â p'tit Djâque, came vo-te-la pépurné !

— I fât bé, valèt, rèsponda l'aute ; dju va rèminer l' vîle Tonton amon sès parints d' Vèrvî. Pwète lî on pôc on pétê, louke, qu'ile su ramoye l'âté dè gosî, mais brai laid, sés-se, ca 'lle èst soûde came on crameû.

— C'èst bon, c'èst bon, dèrit l' câbar'tî tot 'nn' alant avou s' pétê.

— Tènez, mére, vola dèl frisse bîre ! » brèya-t-i al vîle fame, qui n' bodja né pus qu on pâ.

Èt après lî aveûr présinté plusieûrès fêys sins qu'ile nu s' rumouwahe pò l' prinde, i lî monta one rage è cwèr èt i lî maqua l' vère après l' tièsse si tél'mint fwèrt qu'ile touma djus dèl passète èt qu'ile sur stâra came one mate wite sol lèvêye.

« Sainte mére du Dju, qu'as-se fait là ? beûrla lu p'tit Djâque tot-z-acorant ; tu l'as touwé ! Louke lu trô qu'tu lî as fait èl tièsse!

— Saint nom di hu d' nom di hu ! on m' va rèssèrer po l' djoû du m' vêye ! ènn'aléve lu bon câbar'tî. Houte, Djâque, nu di rin ; dju t' donrè dès çans a pougnêyes èt dj' lî frè fé on chèrvice came s'ile fouhe mu prôpe mére. Tu n' sèreûs né pus crâs d' m'aler vinde, hê !

Nosse fé r'nâ s' lèya-st-adîre èt i-ènnè rala avou on treûzinme malkê d' pèces d'ôr.

Manîre du fé monter s' wèsin sol cane du veûle, i-èvoya co vèy après s' mèsâre.

« Kumint don, s' dèrit l'aute, dju n' l'a nin ak'sû ? I fât quu dj' vasse vèy çoula mi minme ! »

Mais i firit dès grands oûys qwand i vèya lu p'tit Djâque qui comptéve bé pâhûl'mint sès brokes.

« Du d'wice as-se co çoula don ? d'manda-t-i.

— Ahâ ! valèt ! t'as touwé l' vîle Tonton, veûs-se, èl plèce du m' mak' a l'âwe, èt dj'a stu vinde su cwèr po 'ne mèsâre du pèces d'ôr.

— On t' l'a bé payi, » d'ha l' bambèrt !

Èt qwand i fourit rintré, vola qu'i towe su vîle chèrvante a côps d' fièrmin èt vo-le-la èvôye amon onk du lès pus grands médes du Vèrvî po lî d'mander s'i voléve ètch'ter l' cadâve po fé sès expériyinces.

« Dju n' di né nèni, rèsponda l'hame âs drougues ; mais i m' fât d'abôrd dîre du d'wice quu v' l'avez.

— Âh ! po çoula ç' n'èst né mâlâhî, dèrit l' boubièt ; c'èst l' cwèr du m' vîle chèrvante quu dj'a touwé po m' fé dès çans.

— Bé, fât èsse maké d' fé one su-faîte, brèya l'aute ; sés-se bé qu' c'èst-on djeû po t' fé côper l' tièsse ! »

Èt vola qu'i s' mèt' a lî èspliquer lès *qwè* èt lès *qu'èst-ce* du l'afaire, si bé quu l' grand Djâque, tot foû d' lu, rugripa è s' docâr èt raboula came s'i-eûhe oyou co cint djâles a s' cou.

« Dju l'ârè, alez, lu p'tit Djâque, dju l'ârè, alez, l' calfurtî ! » groum'téve-t-i tot fant cavaner su dj'vô a grands côps d' corîte.

Et si vite qu'ourit d'tèlé, i pririt-st-on grand sètch èt i-ala trover s' toûrsiveûs wèzin.

« Hoûte, valet, lî d'ha-t-i, tu m'as couyoné deûs fêys ; mais tu nèl frès nin one treûzinme, sés-se, vèrité d' mon Dju ! »

Èt, tot d'hant çoula, i v' l'apiça èt i v's èl tchôka è sètch po l'aler nèyî.

Mins, came i-aveût-st-one bone trote dèl mâhon djusqu'â bwèrd du l'êwe, i firit 'ne tchapèle a mitan vôye après aveûr catchî l' sètch tot près dè haut-volé dè câbarèt, la qu'i n' passéve nolu.

« Iye, Sainte Brudjène ! pinséve lu p'tit Djâque tot s' kutrûlant al tère po sayî du s' duloyî ; ci côp ci, c' sèreût co bin al bone ! »

Mais l' bon Dju fit qu'one vatche s'assâva foû dèl wêde èt quu l' hèrdî, tot corant après, vèya r'mouwer l' sètch.

« A-t-i 'ne saquî la d'vins, d'manda-t-i ?

— Âyi, alez, i-a-st-on djône cwêr qui sèrè bé vite è paradis.

— Iye ! vo-te-la bé d'gosté, fat l'aute ; mi dj' so-st-on vî bouname èt dj'î vwèreû bin aler.

— Ah bé ! mèt'-t'è m' plèce don ; t'îrès so l' côp, rèsponda l' mâ-toûrné.

— Al vole èdon, dèrit l' hèrdî tot d'loyant l' sètch, mais tu wâd'rès mes bièsses, hê ?

— Âyi ! âyi ! » fat lu p'tit m'vé, tot tchôkant l' vî è s' plèce.

Adon-puis i r'noka l' sètch a fwèrts noks èt i s' flûtcha-st-èvôye tot tchèssant lès vatches duvant lu.

On pôc après, lu grand Djâque moussa foû dè cafè èt i r'tapa l' malkè a sès reins.

I lî sonla bé qu'i n'èsteût pus si pèsant, ca l' vî pâte èsteût po l' mons dè monde lu mitan pus maigue quu l'aute, mais i s'mâdjina quu l' pèkèt lî aveût d'né dès fwèces èt i r'pririt s' vôye, reûd came doguèt, tot huflant on vî crâmignon.

Arivé tot près d' l'êwe, i firit fé l' plonkê a l'agayon tot lî d'hant co fwèrt bin :

« Vas' â djâle qui t' vègne qwèri ! a c'ste-heûre, tu n' djowerès sûr pus nou toûr a nolu !

.... I sûhéve su vôye tot règuèdé po 'nnè raler, qwand tot d'on côp, came i-arivéve a one creûh'lêye vôye, i vèya v'ni lu p'tit Djâque qui tchèssîve one hiède du vatches duvant lu !

- « Kumint don ! fat-i, tot r'maké essonle, dju n't'a né nèyî ?

— Âh ! siya, dèrit l'aute, tu m'as tapé è l'êwe, i n'a nin one dumêye heûre du voci !

— Bé d'oû vint èst-ce quu vo-te-la avou one câkêye du si bèlès bièsses don ?

— Çoula, c'èst dès vatches du mér, veûs-se, valèt ! Mais hoûte bin, dju t' va raconter l'afaire, ca dju t' deû one bèle tchandèle po çou qu' tu m'as nèyî. Qwand tu m'as lêyî goter è l'êwe, hê, dj'èsteû-st-a mitan mwèrt du sègne, mais a pône èsteû-djdju toumé so lès grandès jèbes dè fond, qu'one bèle djône fêye moussêye came one rinne vûn' drovi l' sètch.

« Oh ! m' chér pitit Djâque, fat-èle, dju v' rawârdéve po v' duner 'ne saqwè qui v' va bé fé contint ! »

Èt vola qu'ile mu mosteure cès bèlès bièsses vola, qui magnît bé pâhûl'mint came s'ille avît stu so têre. Dju lî d'ha mèrci co cint fêys èt ile m'ac'sègna fwèrt amistâv'mint l' vôye po ramonter â djoû. Tu n' tu mâdjeunes né çou qu'a è l'êwe, valèt ! Çu n'èst qu' dès grandès hièdes du vatches ; dès aband'nêyes du pèhons qui nêvièt d'zeû vosse tièsse tot fî parêy quu lès oûhês volèt-st-è l'air ; i-a dès wêdes came i n'a nole parêye sol tère, avou dès jèbes quu lès bièsses ènn' ont djusqu'al panse. Âyi, c'èst grâce a twè qu' dj'a vèyou tot çoula èt qu'vo-me-rula, ritche po l' rèstant du m' vêye !

— Bé, t'as dèl chance, duha l' grand Djâque, èt pinses-tu quu s' dj'î aléve, i m'ariv'reût tot came ?

— Bé, c'èst sûr hê, m' vî solé; seûl'mint dju n' tu sâreû pwèrter djusquè la, sés-se. I fâreût qu' tu moussahe è sètch qwand n' serîs so l' bwèrd, mais adon dju t' tchôk'rè bé voltî !

— Hoûte, fré, t'ès-t-on bon plankèt, dèrit l' grand Djâque, mais hére-tu bé çoula èl tièsse, sés-se, c'èst quu s' dju n' ruvé nin avou l' minme afaire quu twè, t' ârès l' pus bèle pégnêye qu'on pâye foute a 'ne saquî.

— I n'a nou risse, » rèsponda l'aute, èt v'-lès-la so vôye po-z-aler sayî l' côp.

Qwand lès bièsses aporçûhit l'êwe, ile su mètît totes a cori al pus reûd po-z-aler beûre èt lu p'tit Djâque fit co creûre â bâbinème qu'ile avît hâsse d'ènnè raler è fond.

« Èvôye bé vite, dèrit l' grand soûkê tot moussant è sètch ; mèt' co 'ne grosse pîre duvins po-z-èsse sûr quu dj' vasse â fond.

— N'âye nole pône va, t'î avinrès, » rèsponda l' mamé pièle !

Portant i lî hèra on cayewê d' saqwants kulos è sètch èt après aveûr bé ranokî l' cwède, i hina l' bazâr è l'êwe d'on seûl côp.

« Dj'a bé sègne quu tu n' troûves né l' bèle djône fêye so tès vôyes, » dèrit-i came adiè a s' wèzin ; èt i-ènnè rala bé contint tot tchèssant sès vatches, sol grande lèvêye qui s'ènoûléve d'one tène poussî la quu l' hième aveût passé.

*
* *

Mais hoûtez ! Qwand l' mâma finiha cisse-lale, i-èsteût timps d'aler è s' bèdrêye, savez, ca 'lle aveût oyou si bon dèl raconter qu'ile nu sintéve né qu' lu stoûve èsteût freûde duspôy one hapêye; mais hoûtez, savez, nos autes, nos ârîs d'monou la tote lu nut' sins feû ni leû, tél'mint quu n's avîs bon.

# LETTRE DE J.-J. ROUSSEAU AU COMTE DE LASTIC

TRADUITE PAR

**Arthur XHIGNESSE.**

---

MENTION HONORABLE

---

Mâgré qu' dji n' vis k'nohe, Moncheû, i s' pout qui m' bokèt d lète, tot chal, ni v' frè nole ponne : n'èst-èle nin fwért honièsse èt n' keûve-t-èle nin dès qwârts por vos ?

Si dj'ô bin, li dam'sèle di Cléry a-st-èvoyi d' Blwès on banstê po 'ne brâve vèye feume, li feume Lèvasseûr, qu'èst si pauve, dê, qu'èle dimane adlé mi ; — avou tot plin dès autès afaires, i-n-aveût-st-è ç' banstê-la on p'tit pot d' boûre di vint lîves ; tot çoula, dji n' sé k'mint, vis a-st-atoumé è vosse couhène ; pôr qui l' bone vèye âme l'a sèpou, èt s'a-t-èle minme situ ènocinne assez di v's èvoyî s' bâcèle, avou l' papî co, po v' vini rid'mander s' boûre, ou l' cos' fâte dè gos' ; èt, po mète li fiyon, vos 'nn'avez ri, vosse dame èt vos, — come vos èstez afaitis dèl fé ; — minme qui v' l'avez fait rètchèssi d' vos sudjèts.

Dj'a sayî dè rapâv'ter l' pauve feume, qui ploréve, tot lî f'sant comprinde çou qu' c'èst lès régues èt lès ûsdances divins lès gros mènhèrs èt lès grossès tièsses ; et s' lî a-dju mostré qu'i vâreût bin lès ponnes d'avu dès vârlèts si ç' n'èsteût nin po k'tchèssi lès mâlhèreûs m'vé qwand v'nèt rid'mander leû bin ; èt, tot lî f'sant saisi qui l' mot djustice n'èst-ine divisse qu'ons acompte qui d'vins lès djins qu'ènn' ont mèsâhe, dji lî a hèré èl tièsse qui, tot compte fait, c'èsteût on clapant honeûr por lèye dè s' polu dîre qui s' boûre

a stu magnî d'on comte. Et s' vis fait-èle dîre di mi, binamé moncheû, qu'èle trèfèle di v' rinde grâce po ç' grand honeûr la; minme èle s'ènnè vout di v's avu fait piède vosse timps; et vos n' creûrîz d'dja come èle sohaite qui s' boûre vis sonle bon.

Qui si l' hasârd voléve qui v's ârîz d'vou payî 'ne saqwè â mèssèdjî po çou qu'on lî èvoyîve a lèye, èle donreût gros po v's èl rinde come di djusse èt d' raison : vos n'âriz qu'a mèl fé dîre, savez, po r'trover çou qui v' rivint; èt s' mi frîz-ve brâmint d' l'honeûr tot m' loukant come vosse fayé p'tit sèrviteûr.

# RECUEIL DE POÉSIES

## 20e CONCOURS DE 1903

## RAPPORT

Le meilleur des recueils présentés pour ce concours est certainement le n° 1 *Avâ lès vôyes.* (Devise : *S'on d'héve seûlemint li qwârt di çou qu'on veût... tot sèrant co lès oûys a mitan !)*

L'auteur montre qu'il observe bien la nature et qu'il apporte dans ses observations un sentiment poétique quelquefois délicat, par exemple dans la pièce en forme de sonnet : *Deûs vîs*, la meilleure du recueil. D'autres fois, son inspiration s'est trouvée à court et, après avoir bien commencé, il termine d'une façon vulgaire. Il a pourtant çà et là des tableaux vivement enlevés, dans lesquels, en peu de mots, il fait jaillir des images vivantes :

*I plout ! Lès gruzès pòr kitrawèt lès nûlêyes.*
*Li lavasse dilahi fait goter lès tchapês...*
*I ploût. L'êwe, come on flot, apihe sol neûre pavêye ;*
*Èt lès sonkis' crèhèt d'zos l' gotîre dès teûtês.*

Mais, à côté de ses qualités, il a le grave défaut d'écrire souvent comme si son unique préoccupation était d'aligner un certain nombre de pieds terminés par une rime, sans trop se soucier de la cadence ou de l'harmonie. On trouve, dans ses vers, des parenthèses gênantes et des enjambements désagréables :

*D'ja stu, — d'seûlé d'vins l'wêde, wice qui co mèye*
*Pititès fleûrs k'mincît a-z-aspiter*;

des élisions exagérées rendent la phrase dure :

*D' leû trop longue vicârèye qu'n'ârè qu'ine djâbe di strin*

. . . . . .

*Mahurés d'neûr brôli, d' djène ârzèye*

. . . . . .

*Èt, tot âtou dès cohes,*
*L'mohe*
*S' difène tote a zûner.*

Il ne craint pas les chevilles monstrueuses :

*Èt l' rowe...*
*Èst plinte d'on té sam'rou, d'ine tchoke, tot a n'on côp.*

Ces exemples montrent que l'auteur ne sait pas encore manier le vers avec assez d'aisance. Nous nous plaisons pourtant à reconnaître qu'il a souvent de bonnes idées, qui demanderaient une traduction plus adéquate.

A titre d'encouragement, nous lui décernons une mention honorable, avec insertion de trois sonnets.

Le n° 2, *Sèt' creûs* (Devise : « *Ons a turtos tchèrdjî s' creûs* », wallon de Verviers), c'est le recueil qui, au point de vue de l'unité, répond le mieux au programme du concours. *Lès sèt' creûs* sont les malheurs qui atteignent l'homme dans les différentes phases de son existence. L'auteur voit noir. Pour lui, tout le monde a des croix à porter.

La première, intitulée *Hanterèye*, est celle du fiancé à qui l'on dit *qu'èst trop djône po hanter.*

Dans le *Marièdje*, l'homme regrette ses folies de jeunesse :

*Oûy, cès bèles corâdes,*
*La qu'i s' plaîhîve si bin,*
*Èl rindèt tot chagrin...*

puis c'est : *Djaloserèye, Lès Èfants, Pauvrité, Ritchèsse* et *Vilèsse* ; mais l'auteur n'envisage que le côté mesquin et prosaïque de la vie, qu'il retrace dans un style très banal. Son envoi ne nous paraît pas mériter de distinction.

Nous en dirons autant des n^os^ 3 et 4, qui, d'ailleurs, ne sont guère à leur place dans ce concours : il manque une inspiration commune aux chansons, *pasquèyes*, complaintes et monologues qui les composent.

L'auteur du n° 3, *Pitite Ramèh'nâde* (Devise : *Sicriyans dèl morâle, èt qui l' live qui nos fans pôye dimorer droviért inte lès mains dès èfants*), a beaucoup de facilité.

La romance, genre « guitare », ne doit pas lui coûter grand'peine. Mais comme c'est ordinaire, banal et même plat !

*Ine maladèye, qui n' pardone nin,*
*(Et qu'èst pol méd'cène, on mistére)*
*A v'nou so 'ne ûtinne di djoûs d' timps*
*Mi haper mi binamêye mére.*

Les mêmes défauts se retrouvent dans le n° 4 : *Bokèts po turtos* (Devise : *Èvôye po 'ne dîhinne !*).

Nous conseillons vivement aux auteurs qui voudraient s'essayer à ce concours de lire, dans le tome 44, les recueils couronnés de Martin Lejeune, *Lès Mâlhûreûs*, et de Jean Lejeune, *È Manèdje*.

*Les membres du Jury :*
François-J. Renkin,
Jean Haust,
Félix Mélotte, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 14 mars 1904, prend acte des conclusions du Jury. L'ouverture du billet cacheté joint au n° 1, fait connaître que l'auteur est M. Arthur Xhignesse, de Huy. Les autres billets sont détruits séance tenante.

Dialecte du Condroz

# AVA LÈS VÔYES

TREÛS COÛRTS RÎMÉS

PAR

**Arthur XHIGNESSE**

---

MENTION HONORABLE

---

## DEÛS VÎS

Li vèye âgne, tot rôkiant, sètchîve li p'tite tchèrète.
L'home sûvéve, tot spiyî, s'aspoyant po tchoukî.
L'âgne s'arèsta, k'hagnant près d'ine hâye on frévî,
Èt l'home ralonguiha s' nâlî d'on bokèt d' cwède.

L'home èsteût tot tchènou ; l'âgne èsteût câsi mwète,
Èt s' vèyéve-t-on ses cwèsses dizos l' cûr abrotchî ;
L'home s'î r'purda deûs côps po tosser èt rètchî ;
Li tchèdje qui spiyîve l'âgne âreût t'nou d'vins 'ne bèrwète.

Èt dj' lès r'louka 'nn' aler : lu, foû sqwére èt hal'tant,
Lèye kihossant l' gorê quèl blessîve èt cakant
Dès gngnos come s'èle aléve difali so chaque pîre ;

Tos lès deûs, plins d' misére, d'rènît d'zos leûs mèhins.
— Èt leû longue vicârèye n'ârè qu'ine djâbe di strin
Ou bin l' cwène d'on pasê po lèyî la s' poussîre.

## L'Å-MATIN DÈ LONDI

I r'vint tot èbusti, li coûr gros, l' lâme a l'oûy,
Avou si p'tit pakèt d'zos s' brès' èt tot tûsant
Qui l' djoû d'hîr a passé bin pus reûd qui l' djoû d'oûy
— Èt qu'ons èst-awoureûs qwand on n'èst qu'in-èfant.

C'èst-on tot p'tit djônê qu'on rin fait rire ou l'bouye,
Qu'èst-a l'adje wice qu'on veût tot si bê, si ros'lant.
I sonle portant si trisse dizos l' fène plêve quèl mouye,
Mais qu'i n' sint gote toumer... C'èst qu' tot-rade, tot qwitant

S' mohone qu'i n' pout v'ni r'vèy qu'ine fèy li meûs a hipe,
L'ovrèdje, qu'il aime portant, lî sonla deûr, tèribe,
Pa-ce qui po gangni s' crosse, lî fât aler si lon.

Ènn' a po 'ne grande djournêye a djèmi è catchète,
Èt s' sinti tot d'louhi... Sès camèrâdes diront
Tot l' vèyant s' rapinser : « 'L a co stu prinde ine tète ! »

## TROVAYE

Mi djournêye èst bone oûy, ca dj'a trové l' prétimps,
— Èt c'èst mîs qu' dè trover deûs bouroutes èl corote ! —
Awè, d'vins lès brouhis' dj'a vèyou tot-è-rote
S'ènairî deûs mohètes qui volît hardimint.

Èle èstît bin d seûlêyes divins l'air todi plin
Dès vês d' mâs' èt dèl bîhe. Èt, — come deûs p'tîtès sotes
Qui n' kinohèt nin l' vèye, — dji lès pinséve so flote,
Mi mâdjènant dèdja por zèles creûs et mèhins.

Qwand tot d'on côp, tapant deûs' treûs zûlants côps d'éle
È solo qui r'lûhéve a hipe come ine vèye céle
Qu'a fwèce d'èsse rihurêye si mètreût a r'glati,

Lès frâhûlès mamêyes si pièrdît d'vins l' nûlêye...
Adon dj' tûsa : « Ç' côp chal li prétimps va flori ! »
Èt m' sonla, tot d'ine tchoke, qui dj' vikéve d'ine aute vèye.

# PIÈCES ENVOYÉES EN 1903

## HORS CONCOURS

## RAPPORT

Des trois manuscrits envoyés, les deux premiers émanent, sinon de la même main, tout au moins de la même cervelle. Comme le dit l'auteur en tête du n° 1, ce sont *dès bwègnes mèssèdjes, dès pinsêyes tapêyes foû so tchic èt so tchac*, mais parfois le concurrent a trop lâché la bride à son imagination et la folle du logis a souvent fait des siennes. *Çoula 'nnè vât-i lès pônes ?* demande-t-il dans son second recueil : *Pititès gotes*. Pourquoi pas ? Une réunion de sentences, de maximes, de *spots* réjouira toujours le wallon amoureux de sa langue. Il y a, dans l'ensemble, nombre de bonnes choses à noter; on y trouve des pensées originales, d'autres présentées de façon spirituelle qui nous plaisent ou nous divertissent; mais la clarté, l'exactitude et la correction font maintes fois défaut. Voici en quels termes il juge lui-même ce genre d'écrit : *C'èst-ine bone idêye di sayî dè d'ner l'foûme* (on devrait dire *li fôrme*) *d'on spot vigreûs èt coûrt a 'ne pinsêye qui passe èl tièsse; mais il arive sovint qu'i fât alôrs pus d' timps po l' comprinde qui si ons aveût mètou l' timps po l' dire tot å long.*

Une telle appréciation est la critique même de ces essais et irait à l'encontre du but de l'auteur. Ne nous montrons pas aussi sévères que lui et proposons une mention honorable à chacun des deux mémoires que l'auteur voudra bien revoir pour l'impression, en tenant compte des annotations du jury. Il prendra soin, notamment, d'élaguer tout ce qui sera ou trop obscur ou exagéré.

Le n° 3 : *Recueil de locutions populaires renfermant un nom de pays*, mérite de retenir notre attention. Comme le prouve sa devise, l'auteur s'est inspiré d'une phrase de notre Annuaire de 1892, page 71 : « Un lexique de telles expressions serait curieux ». Oh oui ! qu'il serait curieux, bien plus, réellement intéressant, mais combien l'exécution du projet diffère du vœu émis !

Passons en revue les différents termes et formulons les critiques que le mot et sa définition nous suggèrent.

D'abord l'auteur omet toute notice explicative, alors même qu'elle est indispensable ; il donne ensuite un grand nombre d'expressions françaises qu'il n'a pas même pris la précaution de walloniser : *dindon d' Nôrfolk*, *eau de vie* de Montpellier, *griotte* di Saint Nazaire, *nappe* russe, *raisin* d' Malaga, *chou* d' Bruxelles ! Et puis, que d'omissions ! L'auteur oublie les *aspéres di Vignis*, *dè Tiér a Lîdje*, *dèl Tchâssêye*, les *cascognes* (1. cerise; 2. châtaigne), les *ovrèdjes di Spâ*, les *Lombardisses*, *li mosse d'Axhe*. Quelle négligence impardonnable de ne pas fouiller dans cette riche mine de nos *Spots* : *Nos èstans français ! Toumer so s' prussien. I deût âs Walons èt âs Tihons. Quéle afaire a Lîdje !* De tous ces filons exploitables, l'auteur a négligé de tirer profit.

Montrons-lui *in extenso* les lacunes de son travail et prenons comme exemple la première ligne : « *Abêsse di Moulan*. Abesse de Mouland. » D'abord le mot abesse n'est pas français. Moulan n'a pas de *d* final, ainsi qu'en témoigne le nom de famille Moulan très répandu et qui s'écrivait sans *d* au XV^e siècle. Il faudrait ensuite expliquer l'expression, sinon le lecteur fera la supposition très légitime qu'il s'agit de la supérieure d'un monastère de filles ayant rang d'abbaye. Or, ce mot s'applique ici à une espèce de cerise : la guigne noire croquante, à peu près dans le genre du bigarreau, et l'expression entière :

*abêsse di Moulan* caractérise une variété de cette espèce qui provient de Mouland, village belge où la culture des cerisiers est en honneur, comme dans maintes communes mosanes avoisinantes.

*Africane*, mal copié de Forir qui écrit *africâne*, est traduit par : sorte de fleur jaune, rose d'Inde. En cherchant bien, l'auteur eût trouvé la véritable traduction : grand œillet d'Inde.

Pour *ainme* (et non *aime*) *di Hu* et *ainme di Lidje*, il traduit : « aime de Liège; l'autre, tonneau d'une contenance moindre que l'aime de Liège ». Quel précieux renseignement et comme cela nous avance !

*Alouwète russe.* Il faudrait le vrai mot wallon : *alòye* avec *a* bref qui vient d'*alauda* et *rûssiène* ou mieux *di Rûssèye.*

Qu'est-ce que *l'âwe di Romagne* a de particulier ?

*Banse di Hermalle.* Il faut traduire par panier et non par manne de Hermalle-sous-Argenteau.

*Vint d' Lovaye.* L'auteur traduit : vent de Louvain, *nord-est* !

*Èplâse di Bavîre*, il fallait traduire explicativement « emplâtre de l'hôpital de Bavière à Liège », et non « emplâtre de Bavière », comme on le dit couramment par abréviation.

*Andalouse.* La dénomination de *bèle andalouse* est ironiquement employée par le peuple pour désigner une jeune fille habillée de couleurs voyantes et marchant de façon provocante; voilà ce que le concurrent a négligé de nous dire.

L'auteur omet l'*ârdjint d' Prusse, li bîre di Dîs'* (Diest); il passe sous silence au mot *Bordeaux* la si fréquente corruption populaire : *dè Bourdeaux*; de même qu'au mot *Champagne*, il laisse de côté la plaisante déformation *dè célèri, dèl fleur di célèri* pour Sillery, fleur de Sillery.

Nous ne connaissons pas en horticulture wallonne de plante d'aconit portant le nom de *boton d'ârdjint d'Angleterre* : les *botons d'ârdjint* sont ou des achillées ou des renoncules.

Il passe les *botèyes a êwe di Spâ* et les *botèyes a Bourgogne*, si caractéristiques de l'ancienne fabrication liégeoise (voyez F. Pholien. *Histoire de la verrerie liégeoise*); il dénomme la boule de Nancy : « vulnéraire », c'est un tonique; le *cabitch* n'est pas défini; c'est le bois de lance de l'Amérique du Sud, employé comme scion par les pêcheurs à la ligne.

Au mot *canada*, l'auteur met ses deux définitions en désaccord; pommes de terre du Canada, *hélianthus tuberosus*: l'hélianthe est le topinambour. C'est improprement qu'on a donné ce nom aux pommes de terre. Le concurrent ignore qu'en wallon, le mot *crompîre* a le sens général de tubercule, ex : *dès crompîres di dâliâs*.

La *couque de Suisse* n'est pas une couque, c'est une pâte de farine puisée à même la cuiller et plongée dans l'eau bouillante, que l'on mange avec du sucre en poudre arrosée de sauce au beurre fondu. Couque n'est d'ailleurs qu'un euphémisme en place de *couye de Suisse*.

De même, pourquoi traduire *crotale* par noisette sans donner ni expliquer le mot wallon littéral : crottin de l'âne de Saint-Nicolas, qui laisse ainsi des traces de son passage.

« *Jambon d'Amérique* : Jambon d'York ». Encore une trahison. Autant l'York, originaire d'Angleterre est haut coté chez les gourmets, autant l'Américain est placé bas dans l'estimation des jambons.

Il ne dit mot des *dames di Brusselles*, ancienne espèce de pommes de terre très estimée; il ne mentionne pas non plus les *dintèles di Lîdje*, peu remarquables en vérité, mais d'une fabrication originale, les *cayetrèsses* travaillant à leur métier sur le seuil de leur porte en Pierreuse.

L'eau-de-vie d'Allemagne ou teinture de jalap composée

porte en wallon les noms curieux de *cognac alemand* ou *france d'Alemagne*. Li *fréve di Cascogne* n'est pas une fraise : c'est l'arbouse, vendue assez souvent dans nos criées. Dans sa notation des fromages, l'auteur oublie *li froumadje di dame*, fromage d'Edam (fromage de dame, disent les gens du peuple parce qu'il est plus doux que celui de Hollande) ; il ne différencie pas les diverses variétés du Herve ou fromage de Limbourg, comme on le dénomme partout à l'étranger : *li pikant* ou *fwért*, *li ci al crinme*, *li r'moudou*, etc. Il devrait traduire le français goudron par *daguèt*. Quant à la graine de lin de Bombay, c'est une espèce de lin très grosse appelée en pharmacie *grosse grinne di lin*, tandis que l'autre, celle du pays, employée pour la mouture ou l'usage vétérinaire, est de volume réduit et porte le nom de *grinnète*. Il néglige d'indiquer au mot Carlsbad les tortures infligées à ce nom : *sé d' Carpathe*, *d'écarlate*, *di scarbad*, *di qwate pates*. Enfin, et après celle-là nous cesserons nos critiques, il donne : *ôle di Terneûze*, alors qu'il s'agit de l'huile de foie de morue de Terre Neuve !

Tout cela montre avec quelle légèreté s'est effectué ce travail ; aussi nous ne pouvons que conseiller à l'auteur de se remettre sérieusement à la besogne, s'il veut arriver à produire une œuvre de mérite.

*Les membres du Jury* :
H. Simon,
I. Dory,
N. Lequarré,
Ch. Semertier, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 14 mars 1904, prend acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés, joints aux deux premiers envois, fait connaître que l'auteur est M. Arthur Xhignesse, de Huy. L'autre billet est détruit séance tenante.

Dialecte du Condroz

# Bwègnes mèssèdjes

PINSÊYES TAPÊYES FOÛ SO TCHIC ET SO TCHAC

PAR

**Arthur XHIGNESSE**

---

MENTION HONORABLE

---

*So lès feumes*

— Dji dôreû voltî ine çanse èt on mây â malin qui f'reût taire ine feume qwand èle ni s' vout nin mèler dès afaires dès autes.

— Lès homes dihèt dè mâ dès feumes : cissèles s'ènnè vindjèt tot lèzî f'sant dè mâ.

— Lès feumes riyèt todi èt d' tot, sâf qwand èle si f'sèt gâyes ou qu'èle ènnè djâsèt.

— L'home deût tot aprinde di lu minme pus vite qui d' creûre çou qu'on 'nnè raconte. Tant qu'â marièdje portant, i n' sèrè nin trompé a creûre li prumî v'nou.

— « N'èst-ce nin po rîre qu'on rèye ? » dist-èle, li bèle Zabê al minâbe Bâr, tot s' fisant rabressî dè grand ènocint galant d' cissèle.

— Po scrîre, i fât todi tûser pus qu' po djâser : c'èst po çoula qu' lès feumes n'aimèt gote dè scrîre.

— Lès feumes-djêrièt todi... èt lès homes ni sont mây contints.

— Vât mîs d'avu matche è s' djeû qui dèl miner a l'âté.

— Qwand 'ne feume rabrèsse si mây, c'èst qu'èle n'a pus dès dints po l' hagnî.

— I n'a qu'ine adje po 'n-home qu'i pout bâhî 'ne feume sins nou dandjî : c'èst qwand deût monter so on hame po l' fé.

— Mayon si côpereût è qwate po rinde Colin hureûs, mais èle si f'reût mâ dè vèyî sofri Colas èt s' ni pout-èle displaire Colèt. Li pus drole, c'èst qu' cès treûs mâ-toûrnés la n' sèpèt co lî keûre on pô d' rik'nohance.

— C'èst so lès feumes qui nos trovans l' pus a dîre ; mais 'le nos polèt rèsponde qui c'èst-a zèles ossu qui nos tûsans l' pus.

— A saze ans, on scrèy è catchète po 'ne feume qu'on n' veûrè mây. A vint ans, ons èst tot fîr dè polu scrîre a 'ne feume qu'on n'a qu' trèvèyou. A trinte ans, ons èst nâhî sovint dè scrîre so lès feumes qu'on n' veût qu' trop'.

— C'èst-ine saqwè d' drole qui l' feume d'on camèrâde èst todi pus amistâve qu'ine aute.

— Li ci qui n'a nole feume n'âreût nou mâ d' tièsse, s'i n' divéve nin tûser a 'nnè trover eune.

— Qwand on r'vint di s' voyèdje di nôce, on sét sovint bin pô tot wice qu'ons a passé ; on sét co mons, portant, wice qu'i fârè qu'on passe co.

*Sol vèye*

— C'èst-ine misére dè div'ni vî, tot èstant qu'on trèfèle po l' èsse.

— On n' batih pus dès mohones po-z-î passer s' vèye, èt s' sont-i fwért râres, lès cis qu'ont wârdé l' sov'nance di l' êsse qui lès a vèyou aponde èt crèhe.

— Li gros pèhon magn'rè todi li p'tit, mais si stronlereût-i d'dja s'i d'véve ènn' ahorer èssonle ine dimèye dozinne.

— Ons aprint todi tot trop târd po l' fé, èt s' sét-on todi tot trop timpe po l' polu fé.

— Chasconk mine si vôye li pus lon possibe dèl vôye dès autes ; portant i n' vôreût nin po gros n' nin ariver â minme pont qui zèls.

— Èl vèye, c'èst tot-a-fait l' contraire di çou qu'on veût tot costé : l' ci qui sût lès grandès vôyes î pout flèmeter tant qu' lî

plait ; l' ci qui trote è pasê n'èst mây foû dèl vôye po lès tchèrètes.

— Lèyans nos todi viker po l' mîs ; lès autes sont la po veûyî qui n' n'âyanse nin trop bon, èt s' si mâgriyèt-i po nos tinre bin a l' oûy.

— Ine grande bone aweûre ni done mây tant d' djôye qu'on deûr hikêt fait d' ponne.

— Li vèye, c'èst-ine wadjeûre qu'on n'âreût rin d' pus a wangnî.

— On pout dîre qu'ons a passé 'ne bone djournêye li djoû di d'vant, qwand on n' si sovint pus kimint ni a quéne heûre qu'on s'a-st-èdwèrmou.

*So l' bin èt so l' mâ*

— Avou totes lès bèlès d'vises di morâle qu'ons a dit ou scrit dispôy Matîsalé, on lî f'reût d'dja 'ne bèle bonète.

— On prétche qu'i fât fé l' bin ; mâlèreûsemint, qwand c'èst l' moumint qu'on prétche, lès homes sôrtèt foû d' l'èglîse po-z-aler beûre leûs gotes, èt lès feumes si mètèt a leûs âhe po mîs r'louki li cote da Dj'hène èt l' tchapê da Bêtris.

— Li mâle aweûre ni fait div'ni mètchants qui lès djins qui l' bone aweûre n'âreût nin rindou bons.

— Çou qui fait qui l' monde ni candje wére, c'èst qu' tot plein dès djins crèyèt qui tûser, çoula vout dîre rûser.

— On d'vreût todi bin fé èt lèyî dîre ; èl plèce di çoula on lêt fé èt on djâse bê.

— Avou on pô d'astème, on veût qui l' vèye si passe a mâ fé l' bin èt a bin fé l' mâ.

— Fé l' bin, çoula s'aprint mâ, èt fé l' mâ n' s'aprint qu' trop bin.

*Sol misére èt sol ritchèsse*

— Dè timps dè vî bon Diu, on d'héve sovint qu'ine crosse di pan qu'on lêt tchamossî sol tâve, c'èst-on pauve qui moûrt di faim a l'ouf. — Po l' djoû d'oûy, n'a nou risse : li pauve vinreût bin spiyî l' ouf.

— On r'pahreût co pus vite ine vatche avou 'ne pougnêye di magriyètes qu'on gros hére avou l' saminne d'ine dozinne d'ovrîs.

— Vive co todi on hûfion di clére frisse êwe... qwand ons a l' vinte bin plein !

— N'a nole si fwète misére qu'on n' pout racrèhe.

— Si dj' aveû cint mèyes francs, dji... n' sé çou qui dj' f'reû.

— Li ci qui n'a nin dèl misére, s'aqwîrt dès miséres.

*Sol cogne dès djins*

— Lès p'tits homes, c'èst come lès honteûs mèssèdjes : i s' ralonguihèt ot'tant qu'èl polèt fé.

— Laide narène ni k'noh nin mâle odeûr.

— On n' veût nin qu'in-home èst foû sqwére qwand i n' si catche nin d' l' èsse.

— On n' rèyreût nin mâ d'onk qu'åreût dès bonès djambes divins on payis d' halés.

*So l' coûr*

— Li ci qui n' pardone mây, c'èst l' ci qu'a sovint l' pus mèsâhe d'ine grâce.

— Li coûr ni s' kimande nin : c'èst po çoula qu'on l' lêt todi la po dè peûve èt dè sé.

— Li ci qu'a bon coûr a dî fèys li djoû l'ocâsion... dèl rigrèter.

— « On coûr d'ôr. » N'åreût-i nin moyin d'acopler deûs d'vises qu'îrît on pô mîs èssonle ?

— Li ci qui n'aime qui sès èfants ravise tot-plin cila qui n' sét sofri nol èfant.

— On pout avu bêcôp d' coûr sins l' sèpi, mais l' sét-on todi qwand on n' nn'a nin ?

*So lès èfants*

— Nos avans si sovint a rodji tot hoûtant tarlater lès èfants qui nos n' trovans rin d' mîs qui d' lès fé taire.

— Lès èfants dimeûrerît pus longtimps mamés, s'i n' nos vèyît nin a l' oûve.

— Poqwè don todi fôrci lès èfants a n' dîre qui çou qu' nos pinsans... ou qu' nos n' pinsans nin ?

— Lès èfants s' dispièrtèt d' leû prumî sondje qwand i mètèt l' pîd è scole. Si leû maîsse s'î sèpéve todi prinde portant, çou qu'i lèzî dit lès hossereût co mîs qui l' tchanson d' leû mame.

– Ons ac'lîv'reût mîs sès èfants s'on n' pinséve nin, come on l' fait, qu' c'èst-ine saqwè qui n' vât wère lès ponnes d'i tûser.

*Sol sot'rèye dès djins*

— I n'a nin tant seûlemint qu' lès bièsses qui magnèhe dè foûr, mais i n'a qu' zèles qui nèl kitapèhe nin.

— Ni d'hans mây dè mâ d' nolu, s' nos n' volans nin qu'on 'nnè pinse dè bin.

— L'home dimèsfiyant ni creût mây qui l' mitan d' çou qu'on lî dit, èt s' brâkèle-t-i todi l' dobe di çou qu'ènn' èst.

— Va co bin qn'on n' tûse nin tot haut : on n' wès'reût djourmây pus pinser.

— On coûrt, tot riyant, si fé touwer po 'ne îdêye ; mais on n' si sètch'reût d'dja on hèton foû dè deût, sins fé l' mowe di Saint Djîle l'èwaré.

— On sût lès môdes come li tchin sâye d'atraper s' cowe : qwand on î pinse èsse po d' bon, on veût qu'èle a tot a n'on côp fait 'ne hope èn-èrî.

— Lès djins n' sèrît nin dès sots s'i n' sayît nin dè fé l' malin.

— Li pus sot dèl banne, ci n'èst nin todi l' ci qui s' l'ôt dîre sins s' mâveler.

*Sol linwe*

— On côp d' linwe est vite diné ; mais c'èst-on prusté qui nè dimane wére.

— On n'âreût nin d'vou mète li linwe èl boke : on pièd' trop di timps po magnî.

— Dèl blague èt rin qu' çoula po 'n-home, c'èst come dès molèts d' coq a 'ne djonne fèye : on n' sâye nin d'aler pus lon qwand on fait handèl avou.

— Li ci qu'a 'ne bone linwe s'ènnè chèv sovint mâ.

— I-n-a co pus d'avocâts sins cote qui d' pârlîs sins câse.

— On r'çût pus vite on côp d' linwe qu'on côp di spale.

*So l' walon*

— Li mâle aweûre po l' walon, c'èst qui, po l' djoû d'oûy, on 'nnè djâse bêcôp pus qu'on nèl djâse.

— Li Lîdjwès djâs'rè pus vite walon qu' francès qwand i vout dîre sès vrêyes a 'ne saquî sins l' fé mâveler.

— Li walon, c'èst d' dja on halcrosse bouname, mais i f'rè sûr rîre li laid Wâtî qwand 'l îrè lî d' mander 'ne gote.

— Ci n'èst nin qui l' walon seûye crâs, mais l' finne ni lî va nin mâ.

*So lès scriyèdjes*

— Dji plin lès cis qui n'ont mây trové nou plaisir a rassîr so 'ne foye di papî lès îdêyes qui lèzî passèt pol tièsse... qwand ci n'sèreût minme qui totes clapantès biest'rèyes.

— C'èst d'dja 'ne mâlâhêye keûre qui dè scrîre on lîve di pinsêyes : i fât, po çoula, n' nin tûser come lès autes èt s' fé comprinde di turtos.

— C'èst 'ne bone îdêye dè sayî dè d'ner l' fôrme d'on spot vigreûs èt coûrt a 'ne pinsêye qui passe pol tièsse; mais 'l arive sovint qu'i fât adon pus d' timps po l' comprinde qui si on l' aveût mètou so s' pus long.

*So tote sôr*

— Ci n'èst nol honeûr po lès bièsses si nos v' nans d' zèles; mais c'èst 'ne honte po nos autes di n' nin mostrer qui nos èstans v'nous après zèles.

— A vèy ovrer dès frumihes, on s' dimand'reût bin çou qu' nos l'zî pôrîs bin aprinde.

— Divins leû linguèdje lès bièsses si d'vèt dîre : *home !* come nos d'hans : *bièsse !* â mèyeû d' nos camèrâdes.

— On rik'noh qu'ine plêve ènnè vât lès ponnes a çou qu'èle fait lèver lès peûs d' souke èt r'trossî lès longowès cotes.

— On s' lêt co loumer panê-cou po-z-avu on novê cou-d' tchâsses.

— I-n-a bin dès djins po l' djoû d' oûy qui pinsèt qui, d' leû main, n'a qui l' tansê qui deût chèrvi.

— On grand-route sins âbes, c'èst come on cwèr sins âme.

— I-n-a co dès djins qui pinsèt pa-ce qu'ènn' ont lès proûves qui vôter, c'èst-aler magnî 'ne clapante vôte.

---

Dialecte du Condroz

# Pititès Gotes

RECUEIL DE PENSÉES

PAR

**Arthur XHIGNESSE**

---

MENTION HONORABLE

---

— On pout radjôni lès vîs spots, mais n' sont nin mèyeûs po çoula. Dji sohaite qui cès *p'titès gotes* chal ènnè sèyèsse nin 'ne clapante proûve !

— Si dj' n'esteû nin feû d' rimès, dji m' f'reû martchand d' djèle po-z-èsse sûr di polu magni todi ossi bon.

— Tûser lon, ci n'èst nin todi tûser *bon*.

— C'èst trop' d'in-home po 'ne feume... qwand c'èst po lî aponti s' sope.

— Dj'a co p'tchî d'ôre ine saquî dîre dè mâ d'in-aute qui d' lu minme, pa-ce qui dj'aime âd'dizeûr di tot d'ètinde chasconk èl taper la come èl pinse.

— L'èfant s'èware di tot çou qu'i veût fé âtoû d' lu ; èt l'home qu'ènnè d'vreût rodji, fait tot çou qu'i pout po fé lès qwanses d'ènnè rîre.

— L' mèyeûse dès cinses, c'èst l' cisse qu'a l' pus bê ancèni.

— Tûser è walon ni s' pout wêre aprinde. Sicrîre è walon si d'saprint tos lès djoûs.

— Li monde, c'èst 'ne djowe wice qu'on tape a l'âwe : li tot, c'èst di n' nin èsse l'âwe.

— Qu'on sèreût hureûs tote si vèye s'on n' sondjîve nin a l'èsse po on djoû !

— Poqwè fât-i qu' braire : « Vive Djihan ! » vôye todi dîre : « A bas Djâque ! »

— Nonante noûf ritches so cint' dihèt qu' lès pauves sont brâmint pus hureûs qu' zèls; mais cint' so cint' aimèt co mîs dè sofri, ritches, qui d'avu tchatch, pauves.

— On n' kinoh mây djusse assez 'ne feume; on nèl kinoh qui trop pô ou qu' trop'.

— Li môde, c'èst l'îdêye qu'ons a tot a n'on côp di s' mète â cou çou qu'ons èst nâhî d'avu sol tièsse.

— I parèt' qu'i-n-a, dispôy saqwantès annêyes, on « bon » djudje èl France : todi èst-i qu'on n' sét trop' ènnè dire dè bin tot d'fâmant l's autes. Mâgré tot, li deuzême èst todi a v'ni.

— Karageorgewitch âreût fait on bon pèheû : i n' louke nin a k'tèyî on kilo d' tchâr po-z-abwèssener s' plèce.

— L'home passe si vêye a s' dimander s'i ravik'rè. I n'âreût don nole avance dè riv'ni.

— Li r'mimbrance, c'èst come ine tchambe qu'a stu longtimps rèssèrêye, main qu'on 'nnè sint nin l' mâle odeûr tél'mint qu'èle èstourdih.

— On n' sét nin todi çou qu'on dit; d'ôre ine divise, on 'nnè tape tén'fèy ine aute qu'on djeûr'reût n'avu nin ponou ine dimèye heûre après.

— Lès parints trovèt qu' lès èfants n' roûvièt rin; mais, por mi, lès èfants d'vèt pinser qu' lès parints roûvièt tot.

— Dj'aime mîs Saint Toumas qu' Saint Pîre.

— On n' mint' nin todi pa-ce qu'ons î gâgne, mais sovint pa-ce qui l'îdêye ènnè passe pol tièsse tot d'ine tchoke. Todi èst-i qu' cès boûdes chal lèyèt pus di r'mwérd qui lès autes.

— N-a tot plin dès djins qui n' sèpèt hoûter; portant 'nn'a co pus' qui n' sèpèt k'mander.

— L'home hureûs, c'èst mitwè l' ci qui n' sét nin qu'i va-t-èsse l'heûre qui l' facteûr passe.

— Vive todi l'êwe, savez la !... po lès cis qu' n'ont nin aute tchwè a beûre.

— In-an, c'èst come vos dîrîz saqwantès dozênes di deurs hikèts qu'on n' gâgne rin a n' nin prinde come ine manêye di complumints.

— Nos n'èstans co nole pâ, pusqu'on bastâ rodjih co tot s' l'oyant dire.

— Viker, c'èst s' forpougni èt volu comprinde boûf qwand lès autes brèyèt vatche.

— Qwand l' feume pwète li cou d' tchâsse, èle îreût bin dwèrmi avou.

— Dimèsfiyîz-ve dès djins qui tchoûlèt tot haut èt dès djins qui riyèt tot bas : â réze c'ènn'èst qu'onk.

— I fât todi volu fé mîs qui l's autes, mais s' dîre todi, après, qu'on n'î a polou av'ni.

— Loukî bin 'n-èfant èt l' vèyî come i candje tos lès djoûs, c'èst todi l' pus malâhèye èt l' pus bèle di totes lès siyinces.

— C'èst l' linwe qu'èst câse di totes lès biest'rèyes qu'on fait sol tére. On monde di mouwês ni pôreût adièrci grand-tchwè, mais i f'reût todi sûr mons d' mâcûles qui l' nosse.

— On pardone co a 'ne feume qui n' tûse qu'a èsse gâye èt a fé dès an'tchous : c'èst l' mèstî qui vout çoula. Mais on bouh'reût bin djus l' home qui fait l' fricasseû d' féves et qui r'monte si col di treûs deûts po fé l'yan'.

— S'i vint 'ne fèy li djoû qu'on vik'rè come divins lès lîves qu'on scrèy po l' djoû d'oûy, lès lîves qu'on f'rè adon djâs'ront po l' pus sûr, come dèl pus bèle, d'ine vêye come li cisse qui nos î lanwihans a c'ste heûre.

— Li guére ni vât rin. Èle a portant çoula d' bon qu'èle fait tén'fèy plorer come tos frés dès djins qu'èstît hîr a s' magnî l'on l'aute.

— Lès bons consêys ni chèrvèt qu'a 'ne saqwè.... a mostrer

qu' tot f'sant l' contraire, — çou qu'on n'a wâde dè roûvî d' fé, — ons a stu treûs fèys bièsse.

— Adièrci 'ne oûve so on sudjèt qu'on v' done, poyèdjes èt tot, c'èst sayî dè fé t'ni dès bèriques sol narène d'a Tchantchèt.

— On rêy dè vèyi on galant ratinde si mon-cœûr qui tâdje dè v'ni ; mais on nèl sét fé d'ine bâcèle qui s' môrfont après s' galant.

— Nos avans apris lès nêgues a beûre ; i nos aprindèt a danser : qwand deûs pauves s'aidèt, li bon Diu rêy...

— On pére aime qui s' fi l' ravise li pus èt s' fèye li mons possibe... po qu' lèye, dè mons, seûye çou qu' lu d'vreût èsse.

— On dit todi qu'on n' pout r'bouter 'ne feume ; on d'vreût dîre qu'ine feume ni s' riboute mây.

— Qu'i fait seur viker !... come dihéve li sôlêye qui rwèrmîve si vintême gote.

— Ine feume èst 'ne bèle pèce di manèdje ; mais c'èst damadjè qui l' grand Lombârd n'a nou clâ po l' pinde.

— I fât bin, tén'fèy, tini sès èfants a gogne, mais qui dj' plain lès parints qui s'ènnè f'sèt 'ne glwére !

— Mâgré tot çou qu'on dit, nos polans avu d' l'èspwèr so l' djoû di d'main, qwand nos vèyans, sol pwète di l'ouhène, li djône ovrî spèli on bokèt d' gazète èl plèce dè ronfler tot f'sant s' prandjîre.

— Qwand èst-ce don qui l' maîsse di scole pièdrè li laide manîre qu'il a co a tchoke, dè dîre a l'èfant : « Aprindez todi ; vos comprindrez pus târd. »

— Qui dîrîs-ne d'on tchin qui s' crèvint'reût tote si vèye po-z-avu l' dreût dè pwèrter on p'tit rodje flokèt sol bètchète di s' cawe ?

— Ine feume a todi pus d' fiyat' a s' fi qu'a si-home.

— Po rûssi, ci n'èst nin 'ne saqwè d' novê qu'i fât trover, mais l' fât dire novèl'mint. L' fond d' totès lès histwéres qu'on lét, on l' kinoh co pus qu' l'home âs neûrès gates.

— L'home qui n'a jamây ploré èst todi a v'ni.

— On n' rèssére nin tos lès sots ; ca on veût dès djins tos lès djoûs qui passèt leû vêye a sayî dè fé 'ne saqwè avou rin.

— N'a mèsâhe qui d' taper d' timps-in timps on côp d'oûy so lès gazètes po vèyi qu'on gâgne pus et qu'ons a mons a 'nnè rodji dè haper frank'mint qui dè briber pèneûs'mint.

— Lès rimês, c'èst dès bèlès feumes pus hayâves qui dès laides.

— A tos lès adjes, i nos mine wice qu'i lî plait, li ci qu'a l' toûr di nos promète... dès botes a rôlètes.

— Li glwére est ine bèguène... disqu'â gngnos po lès cis qu'ont l' has' di coûr.

— Ci n'èst nin l' vinte qu'èst tot ; mais c'èst lu qu'èst l' maisse. Ons ârè bèle a tchanter l' contraire so tos les airs : li vinte qui groûle dit 'ne paskèye qu'ons ôt âd'dizeûr di tos lès rèspleûs.

— C'èst-ine misére dè vèyi co dès brâvès djins rèfuser al feume li dreût dè viker, s'èle troûve qui l' marièdje èst-ine tchinne èt l' mâle vêye on hèrna.

— Mi p'tit valèt m' dimandéve l'aute djoû : « Poqwè lès pauves sont-i si pauves èt lès ritches si riches ? » Come dji nèl rèspondéve nin, i r'prinda : « C'èst po qu' lès ritches polèsse diner deûs çanses a chaque pauve, sûr'mint ? »

— Hèy ! qui lès scriyeûs sont loûrds ! Vo-me-la a m' dièrinne pâdje èt dj' m'aparçû apreume qui dj'a dit on pô tot costé li contraire di çou qui dj' pinséve.

Ci n'èst nin po rin qu'vos d'hîz tot-rade qui dj' pièrdéve li sintumint.

Vos n' mi vôrîz nin vèyi rataquer, èdon, portant ?....

II

# PHILOLOGIE

# VOCABULAIRES TECHNOLOGIQUES

(2e CONCOURS DE 1903)

## RAPPORT

Quoique la Société ait publié dans son *Bulletin* une cinquantaine de vocabulaires technologiques, il s'en faut que la mine soit épuisée. Au surplus les concurrents de 1903 ont tenu à nous le prouver, puisqu'ils nous ont adressé ni plus ni moins que huit mémoires en réponse au 2e concours.

En voici les titres et devises :

N° 1. Vocabulaire du Puddleur. (Devise : *Li rafineû èst-in-ovrî qu'on n' sâreût mây trop bin payi.*)

N° 2. Vocabulaire du *Pinsonî*. (Devise : *Pign' pign' !*)

N° 3. Vocabulaire de l'Ardoisier à Vielsalm. (Devise : Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.)

N° 4. Vocabulaire du Fruitier (Devise : *On veût bin à l'âbe li frut qu'i pwète.*)

N° 5. Vocabulaire du métier des Bûcherons. (Devise : Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée....)

N° 6. Vocabulaire de la Sage-Femme. (Devise : *I fât qu' tot bwès s' tchèrèye.*)

N° 7. Vocabulaire du Tailleur d'habits à Verviers. (Devise : *Lès talyeûrs c'èst dês voleûrs.*)

N° 8. Vocabulaire du Batelier liégeois. (Devise : *Moûse !*)

Nous allons rapidement les passer en revue.

*
* *

N° 1. Le vocabulaire du Puddleur est le quatrième, peut-être le cinquième glossaire que nous vaut l'industrie sidérurgique. A cela il n'y aurait aucun mal, si l'auteur, —

ainsi que le recommandent impérieusement nos rapports sur le 2e concours, — avait soigneusement consulté dans nos collections les travaux analogues au sien. Celui-ci renferme de 120 à 130 articles, dont un dixième au plus sont spéciaux au travail du Puddleur, qui, par parenthèse, et cela n'est pas surprenant, n'a pas même de dénomination wallonne. Le reste comprend ou des mots purement empruntés au français, ou des termes généraux, comme *ahote*, *blanki*, *bouhî*, *cindris'*, *cope*, *covièke*, *crotchèt*, *difoncer*, *dihièrdjî*, *dissèrer*, *dissôder*, *djambe*, *èknèye*, *èfoumèye*, *fièr*, *galiot*, *glissîre*, etc., etc., qui appartiennent également à d'autres métiers et qui, à ce titre, ont trouvé place dans les glossaires que notre Société a publiés. L'ouvrage n'a donc qu'une valeur très accessoire.

*
* *

N° 2. Le glossaire du *Pinsonî* est incontestablement bien fait ; les définitions et les explications en sont claires et précises. Il est regrettable que l'auteur de ce bon travail n'ait pas non plus daigné consulter la collection de notre *Bulletin*. Il eût ainsi évité à la meilleure part des termes de son recueil de faire double emploi avec les ouvrages couronnés et publiés de l'oiseleur ou *tindeû ds p'tits oûhês*.

*
* *

N° 3. Le vocabulaire de l'Ardoisier à Vielsalm est également un bon travail, quoique le nombre des mots nouveaux y soit comparativement restreint. Nous ne devons pas oublier que le concours des glossaires technologiques a particulièrement pour objet de fournir à notre Société les éléments du *Dictionnaire général de la Langue wallonne* : à ce point de vue le recueil qui nous occupe procure de précieux renseignements sur le dialecte wallon de la vallée de la Salm.

Ainsi que l'auteur l'indique dans sa préface, un *hèyeteur*, au pays de Vielsalm, est non seulement un couvreur en ardoise comme à Liège, mais aussi et surtout un ouvrier occupé, à n'importe quel titre, dans l'exploitation des ardoisières. C'est le vocabulaire de ces *hèyeteurs* qui nous est présenté. Or, dans la Wallonie *proprement dite*, il n'y a de carrières d'ardoises et par conséquent d'ouvriers ardoisiers que dans la région de la Salm. Le travail que nous avons examiné ne fait pas double emploi avec le *Vocabulaire des couvreurs en ardoise* d'Albin Body et nous estimons qu'il y a lieu de le publier. Néanmoins il faudra en élaguer les termes communs à d'autres métiers, comme *apurdis'*, *astipe*, *astipèdje* et *astipî*, *ataquî*, *atèlî*, *bèrwète*, *bidon*, *bloc*, *bore*, *borî*, *boru* ou *boureû*, *bwèsèdje*, *bwèsî*, *capiston*, *cougn* ou *cougnèt*, *crassèt*, *cwârèdje*, *cwâri*, *dipècelèdje*, *dipècelî*, *ditèlî*, *djour*, *djournî*, etc., etc., comme aussi quelques mots français dans le genre de *détonateur*, *dynamite*, *machine*, *rouge*, etc. et des lieux-dits étrangers au sujet, tels que *li fosse do Côrû*, *des Contonards*, *do R'nâ*, *do Cwèrbâ*, *des Dj'han Matî*, *des Djanèsse*, *des Roquèyes*; *li gros Tièr* ou *Tièr dès Hèyîres*, *li Tièr do Bonâfa*, etc. Tous ces termes sont du domaine de la toponymie.

*
* *

N° 4. Le vocabulaire du Fruitier a eu tort de ne pas se présenter sous l'habit wallon de *Frûtî*. Un fruitier en français est celui qui vend du fruit; c'est aussi le jardin rempli d'arbres à fruits, l'endroit où l'on garde les fruits et un traité sur les fruits. Tel est le sentiment de Littré. En wallon, *on frûtî*, c'est un marchand de fruits, principalement de fruits à pépins : il achète, il cueille, il transporte, il trie et il vend pommes et poires. Naturellement il y a dans son commerce un déchet énorme, ce qui explique que le *frûtî* est en même temps fabricant de sirop et de vinaigre : c'est dans cette industrie qu'il écoule les fruits

mal venus, qui, il ne faut pas l'oublier, constituent la grosse moitié des fruits de vergers. L'auteur semble ignorer cette situation, du moins néglige-t-il les termes techniques de la fabrication du sirop et du vinaigre.

Nous avons dit ce qu'est le *frûti* en wallon; il convient d'ajouter ce qu'il n'est pas. Le *frûti* ne fait pas le commerce des fraises, des framboises, des airelles, du raisin, etc. Tout cela rentre plutôt dans les attributions du *cotî* ou maraîcher. Quant aux fruits à noyau, tels que cerises, abricots, pêches, beloces ou *bilokes*, reines-claudes, prunes, etc., ils appartiennent à l'un et à l'autre, mais plutôt au *cotî* qu'au *frûtî*.

Le vocabulaire du *Frûti* est donc incomplet d'une part, trop complet de l'autre. Le prenant tel qu'il est, nous avons d'autres reproches à lui adresser. Ses définitions ne sont ni assez scientifiques, ni suffisamment wallonnes. Il semble que l'auteur se soit inspiré d'un catalogue de fruits de date récente; il ne cite aucune source wallonne; il ne connaît aucun marché, pas même celui d'Argenteau pour les cerises ; il ne parle pas des procédés d'achat : *a martchî*, *tih èt tah*, *al tone*, etc.; il wallonise quantité de termes français appliqués à la dénomination des variétés de fruits; il massacre le nom du pépiniériste renommé de Chênée, M. Descardre; dans le domaine des cerises, il ignore *li pètchale* et *l' pètchalî*, etc., etc.

Conclusion : le travail exige un remaniement complet avec classification des variétés aux articles *peûre*, *pome*, etc. A cet effet, l'auteur consultera avec *fruit* la *Belgique horticole* de Morren, les *Bulletins* des Cercles d'horticulture et d'arboriculture de la région wallonne, mais surtout les cultivateurs et les *frûtîs* des alentours de Liège, sans négliger les pépiniéristes wallons instruits.

N. B. Il est absolument inutile que l'auteur aille puiser des mots dans le dictionnaire rouchi de Hécart.

*
* *

N° 5. Vocabulaire wallon-français du métier des Bûcherons dans les provinces de Liège, Luxembourg, Namur et dans le Hainaut : voilà certes un titre ronflant et tout gonflé de belles promesses. Mais c'est la montagne qui accouche d'une souris.

Il n'est pas difficile de s'apercevoir que le travail est fait à coup de dictionnaires : *in-aveûle èl sintreût avou s'bordon !* Dictionnaires est au pluriel, car l'inévitable rouchi de Hécart a été mis à contribution sans rime ni raison. Par contre, il semble douteux que l'auteur ait soupçonné l'existence au tome VIII de notre *Bulletin*, pp. 51 à 135, du *Vocabulaire des Charrons, Charpentiers et Menuisiers*, et au tome X, pp. 207 à 312, du *Vocabulaire* des autres *Ovrîs d'bwès*, c'est-à-dire des Tonneliers, Tanneurs, Ébénistes, Carrossiers, Constructeurs de barques, Vanniers, Bimbelotiers, Bûcherons et Boisseliers, tous deux par Albin Body. Il eût été bien plus utile de dépouiller ces deux glossaires pour y faire, le cas échéant, certaines additions, que d'emprunter au *Dictionnaire des Spots* de Dejardin, Chaumont, etc., toute une série de dictons qui allongent le mémoire sans utilité aucune.

Il ne paraît pas non plus que l'auteur, contrairement à l'affirmation de son titre, ait enquêté auprès des spécialistes des quatre provinces dont il parle.

Certes il a quelques termes nouveaux, pas assez nombreux pour valoir une récompense à son travail, d'autant qu'il lui en manque d'autres comme *awatron*, *cokê*, *pèlwê*, *paucî*, *rècinèye*, etc.

*
* *

N° 6. Le Vocabulaire de la Sage-Femme vaut mieux : il renferme un grand nombre de mots qui sont à noter. Mais pourquoi cette surabondance de détails folkloriques?

Assurément ils présentent beaucoup d'intérêt pour le rayon jusqu'ici peu étudié de Bois-de-Breux, Jupille, Bellaire, Saive et Barchon. Mais leur place n'est pas dans un glossaire. Il y aurait peut-être lieu, si la Société le trouve à sa convenance, de les publier, en guise de supplément, à la suite du glossaire : ils seraient ainsi sauvés de l'oubli et la plupart en valent la peine.

*
* *

N° 8. Le huitième et dernier vocabulaire, celui du Batelier liégeois explorait un terrain vierge ou peu s'en faut. Aussi avait-il éveillé chez nous et vive curiosité et grand espoir de succès. Il a fallu en rabattre et beaucoup. L'auteur a travaillé sans ordre et sans critique, sur une base toute française : le *Manuel du petit Marin*, suivi d'un Dictionnaire des termes usuels de la Marine, par Auguste Cœuret, officier d'Académie, professeur de sciences militaires. Rien d'étonnant qu'il nous serve une série de termes comme les suivants : *afrèteû*, *aquiduc*, *astacâde*, *atèri*, *bassin*, *bout-ârmé*, *bracon*, *calfater*, *chantier*, *chef-éclusier*, *cantonnier*, *conducteûr*, *divèrswèr*, *dos*, *facteûr*, etc., etc. Mais ce ne seraient là que des taches à effacer aisément. Ce qui est plus grave, c'est que les définitions ne sont pas toujours très explicites. L'auteur se contente le plus souvent d'un équivalent français dont l'exactitude est douteuse. En voici quelques exemples : « *Hâvèrnak*, habitacle, magasin à cordages ». Cherchez *habitacle* et vous trouverez que c'est l'armoire où l'on place en suspension la boussole, et souvent aussi le chronomètre, à portée du timonier. — « *Lâker*, dévier, mollir une corde. Ralentir ». *Lâker*, c'est simplement *lâcher*. On ne mollit pas une corde, on la rend molle; mollir est un verbe neutre qui signifie *devenir mou*. Exemple : le vent mollit. Il s'agit ici de rendre mou un cordage que le cabestan a raidi; à cet effet on *détourne* le cabestan pour lâcher un peu de câble. —

« *Manike,* manille, boucle en fer [il faudrait ajouter : en forme d'U] dont les deux extrémités forment douille et dans laquelle entre une vis ; elle sert de la sorte d'anneau et permet d'attacher ensemble deux chaînes ou une chaîne à une ancre ». Cette description très claire est appuyée d'un dessin qui la rend limpide. Le tort de l'auteur est de traduire par *manille*, qui signifie : 1° le bracelet ou l'anneau en fer ou en cuivre que les nègres portent au poignet ou à la cheville ; 2° l'anneau en fer qui liait le forçat-rameur à une chaîne fixée à la banquette ; 3° chacun des anneaux d'un câble-chaîne, c'est-à-dire d'une chaîne servant de câble. Mais rien de la boucle dessinée par notre auteur. Et il y a comme cela une quarantaine d'articles à remanier en les complétant.

A signaler encore les articles *lûter* et *Out'leû*. « *Lûter* = charger un bateau ». Grandgagnage donne tout juste l'opposé : « *Luter*, vider, extraire entièrement un contenu solide. Ne se dit à ma connaissance qu'en parlant : 1° de mines : *li fosse èst lutêye*, la houillère est épuisée ; 2° surtout de bateaux : *luter on batê*, *décharger* un bateau ». Et il cite l'exemple suivant : « aucuns marchands de Haynault ayans fait luyter en cette dite cité d'un battea a autre certaine quantité de grains ». — « *Oûtleû* = Ourthier (?), batelier qui ne navigue que sur l'Ourte. » Selon Grandgagnage, « les bateaux dits *Oûteleux* ou *batês d'Oûte*, non seulement sont ceux dont on se sert le plus sur la Meuse pour le transport des marchandises, mais, ce qui est encore plus singulier, ils ne naviguent pas du tout et ne pourraient même naviguer sur la rivière d'Ourte. » Voilà certes un point qu'il appartenait à notre auteur d'élucider à fond.

Nous estimons que ce qu'il aurait de mieux à faire, serait de recommencer son travail, en consultant pour les anciens termes wallons qui tendent à disparaître, là plus qu'ailleurs, les quelques vieux représentants de la profession de bate-

lier qui nous restent encore. C'est ainsi que nous avons procédé. Il trouvera auprès d'eux le mot *ḡire*, par exemple, qui lui est inconnu et qui est employé dans l'expression *avu l'ḡîre di l'ème*, qui signifie descendre plus vite que le courant afin de permettre au gouvernail d'exercer son action.

*
* *

En conclusion, le jury propose, à l'unanimité, d'accorder un second prix ou médaille d'argent aux deux mémoires : n° 3, Vocabulaire de l'Ardoisier à Vielsalm et n° 6, Vocabulaire de la Sage-Femme. Il décerne une mention honorable ou médaille de bronze, avec impression partielle, au n° 2, Vocabulaire du *Pinsoni* et au n° 7, Vocabulaire du Tailleur d'habits à Verviers.

Liège, le 27 juin 1904.

*Le Jury*,

Ch. Semertier,
H. Simon
et N. Lequarré, *rapporteur*.

L'ouverture des billets cachetés reproduisant les devises des mémoires récompensés a fait connaître que ces mémoires ont pour auteurs : le n° 3 : M. Joseph Hens, de Vielsalm; le n° 6 et le n° 2 : MM. Edmond Jacquemotte et Jean Lejeune, de Jupille; enfin le n° 7 : M. Camille Feller, de Verviers.

Les quatre autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

EXTRAITS DU VOCABULAIRE

# du tailleur d'habits à Verviers

PAR

**Camille FELLER**

MENTION HONORABLE

**Abatèdje**. Abattage, couture simple de deux étoffes dont les bords sont posés à plat, l'un sur l'autre.

**Âbu**, s. m. Embu, opération qui consiste à donner plus d'étoffe que de doublure dans une couture pour avoir du renflement, surtout au dessus de la manche.

**Acro** ou **mureû.** Partie du revers entre les coutures.

**Aglaci** ou **brotchî**. Glacer.

**Arètemint** ou **bride.** Arrêtement : points finals, redoublés, d'une couture. Petite couture pour consolider les côtés des poches.

**Bofèt.** Pelote pour aiguilles et épingles. || *Fé l'gueûye du bofèt,* se gonfler les joues comme une pelote, se donner de l'importance.

**Bouhète.** Frappeuse : petite pièce de bois dont le tailleur frappe le vêtement lorsqu'il le presse pour en faire sortir la vapeur provenant du contact du fer chaud sur le chiffon humide appliqué sur l'étoffe pour cette opération.

**Bwèrder.** Border. *Bwèrder a ʒ'vô,* border à cheval : appliquer un lacet à cheval sur le bord d'un vêtement.

**Cahote, canète** ou **spoûle**. Époule qu'on place dans la navette de la machine à coudre.

**Châle,** s. m. Revers du gilet.

**Chute,** s. f. Jute, toile grossière pour garnitures.

**Cohe,** s. f. Encoche, trait de craie fait par le coupeur sur l'étoffe pour renseigner l'ouvrier.

**Crôyeter.** Faire de nombreuses marques sur un vêtement qu'un client veut faire changer, pour lui persuader que la réparation sera considérable.

**Gwèssèt,** s. m. Gousset : poche du gilet et du pantalon, quand elle est fendue horizontalement.

**Lèpes du suçon.** Voir *suçon.*

**Lam'kène** (liég.), **lam'kète** (verv.), s. f. Basque.

**Marièdje (ponts d').** Genre de points.

**Mârtê,** s. m. Marteau : partie de l'habit formée par le *d'vant* et la *jupe,* ainsi nommée à cause de sa forme.

**Mète a sâye.** Mettre à l'essai : assembler provisoirement les parties d'une pièce pour l'essayage.

**Montâre** (villages du S. de Verviers), s. f. Costume, proprement « monture ».

**Mougo,** s. m. Tampon d'étoffe ou de linge, imbibé d'eau pour humecter les pièces lors du pressage.

**Pascaron,** s. m. Morceau de bois à dessus arrondi, d'environ $0^{m}50$ sur $0^{m}10$, pour presser certaines parties du vêtement.

**Patemouye,** s. f. Linge mouillé étendu sur le vêtement lors du pressage.

**Pompier.** Retoucheur.

**Prèt-a-tchîr** ou **tchêye-tot-dreût** (Herve, vers 1870). Veston.

**Pwègnârd.** Retouche. **Pwègnârder.** Retoucher.

**Sîfran,** s. m. Pièce en bois que l'on introduit, pour presser, dans les manches et dans les jambes du pantalon.

**Spouleû,** s. m. Épouloir qui se fixe à la machine à coudre.

**Suçon**. Suçon : incision faite dans un tissu, dont on rapproche les bords (*lèpes*) par une couture, ce qui donne une courbe au vêtement.

**Tchabot.** Défectuosité dans la confection.

**Tchantâ.** Chanteau : morceau de tissu ajouté pour élargir une basque.

**Tchêye-ovrèdje**. Ouvrage ennuyeux, de peu d'importance.

**Tchuvô.** Cheval : instrument rembourré sur lequel on presse.

**Twèlète**. Toilette : serviette en tissu noir dont on couvre les vêtements que l'on reporte chez le client.

**Visèdje.** Visage : la poche est faite de deux morceaux de croisé cousus ensemble ; chacun d'eux s'appelle *visèdje*.

**Wafî.** Surjeter : coudre en surjet.

---

# EXTRAITS DU VOCABULAIRE
# du Pinsonî

PAR

**Edm. JACQUEMOTTE et Jean LEJEUNE**

---

MENTION HONORABLE

---

**Bate di pinsons.** Tournoi, concours de chant entre pinsons. *Fè 'ne bate so plat* : faire un concours « sur plat », les cages étant adossées à la lice par le côté de l'ouverture qui est opposé à l'abreuvoir.

**Brogneû.** Boudeur, se dit de l'oiseau qui, dans un concours, écoute chanter les autres sans donner un seul coup de chant.

**Brolète.** Petite *bate* de pinsons, essai, joûte préparatoire que les amateurs organisent entre eux, avant de prendre part au concours. *Mi nivayt a stu li rwè al brolète* : mon pinson pris dans la neige, a été le roi, le meilleur à l'essai.

**Coucou-mahêye** Tohu-bohu ; se dit quand plusieurs pinsons chantent à la fois. *Qué coucou mahêye !* Quel tohu-bohu !

**Dissèrer.** Clôturer le concours de chant de pinsons. *L'heûre èst-arivêye, on d'ssére* : l'heure est venue de clôturer.

**Êrî.** Voir faiblement. *Vosse pinson êrêye, i n'èst nin bin broûlé,* votre pinson voit un peu, il n'est pas bien aveuglé.

**Gatiant.** Pinson qui rapporte souvent des prix.

**Mète a posse.** Placer un oiseau dans une maison voisine où l'on fait le concours, avant de le mettre en lice. *Dj'a stu mète mi-ouhê a posse.*

**Miner l' tchant.** « Mener le chant », se dit de l'oiseau qui prononce très bien son chant, dont il est facile de saisir l'onomatopée, soit le *vtdjû*, le *friskabiaw*, le *graw-tchiripe*, etc., etc.

**Potèt.** Petit pot. Mettre deux cages *so potèt*, c'est les placer de manière que les abreuvoirs se touchent. L'oiseau dans sa cage, bien qu'aveugle, a toujours l'instinct de tourner la tête vers l'abreuvoir ; de cette façon, les chanteurs sont tellement proches que seuls, de très bons pinsons peuvent résister à l'assaut.

**Prinde.** *Mi-oûhê k'mince a prinde.* Mon oiseau commence à prendre, c'est-à-dire qu'il commence à chanter. — *Prinde conte* se dit du pinson qui ne chante que lorsqu'il entend un autre.

---

# Vocabulaire de l'Ardoisier

## à Vielsalm

PAR

**Joseph HENS**

---

MÉDAILLE D'ARGENT

---

Au pays de Vielsalm, la dénomination d'ardoisier, *hèyeteûr* on *hyèyeteûr*, s'applique, non seulement aux couvreurs, mais principalement et indistinctement à tous les ouvriers qui sont occupés dans l'industrie de l'ardoise.

Ce sont les ouvriers extracteurs de la pierre, *ovrîs d' fosse*, et les fendeurs, *findeûrs*, qui fendent ou découpent la pierre et en font des ardoises.

C'est *le vocabulaire des ouvriers de fosse et des fendeurs* que nous avons essayé de noter.

Ont bien voulu nous renseigner pour ce travail :

MM. Joseph Archambeaux-Lenoir, à Vielsalm.
Henri Cahay, à Burtonville.
Nicolas Hens, à Neuville.
Alph. Paquay-Remacle, à Ville-du-Bois.
Constant et Clément Siquet, à Salmchâteau.

Nous remercions ici tout cordialement ces obligeants collaborateurs.

N. B. Les termes communs à d'autres métiers sont supprimés.

## A

**Ablokenî,** v. tr. Préparer, nettoyer le bloc.

**Angers,** s. f. Espèce d'ardoise ; voy. *hèye*.

**Assâhenî** ou -i, v. tr. Préparer : *Assâheni on bloc,* le préparer ; *assâhenî in-ovrèdje,* le commencer.

# B

**Bâdet**, s. m. Étapliau, petit banc établi de deux pieds de haut sur trois de long, sur lequel le fendeur s'assied *po finde* (pour fendre) et se met à cheval *po roy* (pour rogner).

**Bâre a mine**, s. m. Voy. *fièr a mine*.

**Bènê**, s. m. Wagonnet.

**Beure**, s. m. Bure; seulement dans *beure d'airèdje*, bure d'aérage. Le *i travaye è beûre* liégeois, a son pendant à Vielsalm : *i travaye ozès trôs* — il est ardoisier, ouvrier de fosse.

**Bihou**, s. m. Se trouve comme *longuinne* en quantité variable dans les diverses sortes de pierres.

**Bîlèdje**, s. m. Clivage.

**Bîlî**. Cliver, couper. *Bilî* une ardoise ou un fendis = tirer une ligne avec le *royant* (rognoir); cette ligne coupe assez profondément la pierre; on frappe sur une bille de bois ou sur le bord de l'étapliau et l'ardoise se coupe en deux.

**Blo** ou **Bloc**, s. m. Bloc. Les ardoisiers emploient souvent pour désigner un bloc le mot *lozê*. *C'èst-on gros lozê, on pèsant lozê*. — Au fendage, quand un bloc *kimince a s' lèy alî*, c'est-à-dire quand la fente commencée avec la *malisse* descend en suivant *le long* de la pierre, les ouvriers disent : *i dit, li bloc dit*, parce qu'en frappant sur la *malisse*, le son des coups du marteau change.

**Bon-vèrt**, s. m. Bon-vert : pierre pour ardoises très communes, grossières; voy. *vèrt* et *vonne*.

**Bore**, s. f. Bourre (pour la mine).

**Bôrî**, v. Bourrer. *Bôrî ine mine*, charger une mine.

**Bôrû** ou **boureû**. Bourroir; barre de fer ou de cuivre rond, de $0^{m}02$ de diamètre, pour bourrer la mine.

# C

**Capiston,** s. m. Cabestan et treuil, pour tirer les wagonnets.

**Câve,** s. f. Cave, partie du *hayon,* où l'on met, quand il y a encombremeut, les blocs de bonne pierre prêts à être fendus. *O hayon, qwand l'câve èst humide, c'èst signe di bon timps,* et vice-versa.

**Cèle,** s. f., ou **djonde,** s. f., ou **hiwâ,** s. m. Joint, espèce de fente qui se trouve dans la veine.

**Chis',** s. m. Schiste. *C'èst-on chis',* c'est de la pierre ardoiseuse.

**Cizê,** s. m. Ciseau. *Lès cizês,* lames d'acier avec manches en bois qui servent uniquement à fendre les blocs de bonne pierre. Il y en a dè plusieurs sortes : *li r'findant,* le plus fort, court et épais; — *li cizê d' pèces di saze, di ût', di qwate, di deûs,* selon le nombre et l'épaisseur des ardoises à fendre; — *li cizê d' deûs'* ou *li porpondant* est le plus petit; on s'en sert pour marquer le dépècement du bloc et pour fendre le quartier (*spârton*) de bonne pierre (*ptre di hèye*) qui n'a plus que l'épaisseur de deux *hèrbins* ou deux *hèyes;* — *li grand cizê* et *l' gros cizê* qui aident *li r'findant* dans le dépècement des gros *spârtons.*

**Clabotèdje,** s. m. Galerie partant du *horèdje* (galerie principale) pour arriver à la pierre d'ardoise. Toutes les galeries ont au moins 3 ou 4 mètres de large et autant de haut.

**Claboteûr,** s. m. Voy. *ovrî.*

**Clabotî,** v. Creuser, faire *clabotèdje* (galerie).

**Comune,** s. f. Voy. *hèye.*

**Côpant,** s. m. Coupant : veine très fine de grès qui casse net la pierre d'ardoise où elle se rencontre.

**Coquète,** s. f. Voy. *hèye.*

**Crènèdje,** s. m. Action de fendre, fente. Les *fièrs a crènèdje,* voy. ce mot.

**Crèni**, v. Fendre. *Crèni on bloc, ine pèce,* fendre en deux un bloc.

**Cwârèdje**, s. m. Action de carrer, de rogner (l'ardoise) et, par extension, de retenir une partie de la paie. *Vos èstoz â cwârèdje*, vous êtes à la retenue.

**Cwârî**. Carrer, rogner (l'ardoise). *Cwârî in-home* ou *li djoûrnie*, retenir une partie du salaire.

## D

**Dili-vonne**, s. f. La dili-veine, pierre d'ardoise très bonne et très fine (cf. Grandgagnage, *Dict.* II, 519). Voy. *vonne*.

**Dipècelèdje**. Dépècement. **Dipècelî**. Dépecer, découper le bloc.

**Ditèlî**. Dételer : arrêter, quitter le travail.

**Djonde**, s. f. Voy. *cèle*.

## F

**Fâve**, s. f. Fauve. Pierre ardoiseuse bonne pour pavements, dalles d'aqueducs, etc. Voyez *vonne*.

**Fièr a crènèdje**, s. m. Barre d'acier tranchante à une extrémité, d'une longueur de $0^{m}90$ à $1^{m}50$ et d'un diamètre de $0^{m}010$, 11 et 12; on s'en sert pour commencer à creuser le trou de la mine. — *Fièrs a mine*, l'ensemble des *ringuês* et des *fièrs a crènèdje*.

**Filèt**, s. m. Filet (de la pierre).

**Finde**. Fendre. *Qui fait-i, voste home ? I fint* (il est fendeur).

**Findèdje**, s. m. Fendage, action de fendre.

**Findeûr**, s. m. Fendeur : ouvrier qui fend la pierre, l'amène à l'épaisseur d'un fendis ou d'une ardoise et lui donne les formes connues de l'ardoise. Il faut plus de dix ans d'apprentissage pour faire un bon fendeur.

**Flaminde**, s. f. Flamande, espèce d'ardoises; voy. *hèye*.

**Fleûr di grosse vonne**. Fleur de grosse veine, bonne pierre pour ardoises; voy. *vonne*.

**Fond**, s. m. Fond : la fosse même, d'où l'on extrait la pierre. *Li fond dèl plantche* ou *ptd dèl plantche*, partie inférieure d'un bloc de bonne pierre non détaché.

**Fosse**, s. f. Fosse, ardoisière ; s'entend pour tout l'ensemble du siège. La fosse même, où l'on extrait la pierre d'ardoise, se nomme *li fond*. — *Fosse a djoûr*. Fosse à ciel ouvert. — *Fosse a horèdje*. Fosse à galerie, fosse souterraine, où l'on arrive par une galerie.

**Foye di tchêne**, s. f. Feuille de chêne : grès à taches rouges et noires en forme de feuille de chêne, facile à fendre.

## G

**Grès** ou **kèyâ**, s. m. Grès, qui passe dans la bonne pierre en filets très fins. Il y en a de plusieurs espèces : *li neûr grès*, le grès noir ; *li vèrt*, le grès vert; *li côpant*, le coupant; *li nièr*, le nerf; *li rodje*, le rouge; *li rouf*, les grenats; *l'û do grand Turc*, l'œil du grand Turc et l'*foye di tchêne*, la feuille de chêne; voy. ces mots. On donne spécialement le nom de *kèyâ* à un fin filon de grès très dur, d'une couleur gris blanc, impossible à fendre et qui traverse la bonne pierre. On dit alors : *c'est l' kèyâ*. —Les *noûs grès*, les grès nouveaux : pierre bonne pour ardoises.

**Grosse pîre**, s. f. La grosse pierre : pierre d'ardoise assez dure. *Grosse ptre dizos l' blanke pê*, la grosse pierre sous la peau blanche, ainsi dénommée parce qu'elle se trouve sous la feuille de pierre à rasoir; bonne pour ardoise, mais très difficile à travailler. Voy. *vonne*.

**Griwe** ou **growe**, s. f. Grue pour soulever les blocs.

## H

**Hamêrdî**. Travailler avec le levier.

**Hayon**, s. m. Atelier des fendeurs.

**Hèye,** s. f. (litt. écaille). Ardoise. *Li hèye* (ardoise) se distingue du *hèrbin* (fendis), par son épaisseur qui est moindre et par les différentes formes qu'on lui donne.

Voici la nomenclature des ardoises fabriquées à Vielsalm : *les flamindes,* largeur et hauteur, $0^m16$ et $0^m24$ ou $0^m17$ et $0^m27$, commandées pour le pays flamand; *li grande comune* ou *coquète,* de 19-27; *li 19-30* ou *St-Louis; li 20-30; li 22-30, li 20-36* et *li 20-40,* ces trois espèces *Angers* ou *hexagones; li 20-36* ou *8-14* (pouces anglais); *li 20-40* ou *8-16; li 26-36* ou *10-14*; *li 23-40* ou *9-16; li 26-40* ou *10-16; li 23-46* ou *10-18; li 26-51* ou *10-20; li 30-60* ou *12-24.* Toutes les ardoises marquées *au pouce anglais* sont rectangulaires. — *Hèye di pauves.* Ardoise ou fendis, ne valant rien pour le commerce et se vendant à très bon compte, ordinairement au bénéfice des fendeurs.

**Hèrbin,** s. m. Fendis, plus épais que l'ardoise et informe; sert à couvrir les toits plus grossiers.

**Hèyîre,** s. f. Carrière, ardoisière.

**Hèyis',** s. m. Rognure. *Lès hèyis',* les rognures d'ardoises, servent pour les allées des jardins.

**Hiwâ,** s. m. Voir *céle.*

**Horèdje,** s. m. Galerie principale d'une fosse.

**Horeûr,** s. m. Voir *ovrî.*

**Horî.** Ouvrir.

## K

**Kèrwîe,** s. f. Corvée, file de charrettes chargées d'ardoises. *C'èst-ine kèrwîe qui passe.* — Travail gratuit. *I travayèt al kèrwîe* (sans payement).

**Kèyâ.** Voir *grès.*

## L

**Lîtî,** s. m., ne s'emploie qu'au pluriel : *lès lîtîs,* pierre ardoiseuse, impossible à travailler; voy. *vonne.*

**Long,** s. m. *Li long* : direction du filet de la pierre. On doit toujours fendre ou scier en suivant le long de la pierre.

**Longuinne** (*dèl*) s. f. Pierre d'ardoise dont le filet est très gros et qu'on trouve en quantité variable dans les diverses sortes de pierres. Elle se fend très mal. Voy. *bihou*.

**Lozê,** s. m. Voir *bloc*.

## M

**Massète,** s. f. Marteau carré : masse d'acier à une main, pour frapper sur le fer à mine.

**Maîste-ovrî,** s. m. Contre-maître. — *Matsse findeûr* ou *matsse di hayon,* contre-maître fendeur. — *Matsse o fond,* contre-maître à la planche. — *Matsse horeûr, matsse claboteûr, matsse rèfonceûr,* contre-maître mineur ou entrepreneur de ces galeries. — *Matsse di fosse,* propriétaire.

**Malète.** *Fé malète,* arrêter le travail. Crier « *malète* », demander qu'on arrête le travail, soit pour se reposer, soit pour faire grève.

**Malisse,** s. f. Coin spécial pour partager les blocs de bonne pierre. Elles sont de deux sortes : la *grosse malisse* et la *petite malisse*. La grosse s'utilise directement, la petite se place dans un cran.

**Malissî.** Fendre. Après avoir, dans le bloc, pratiqué à la scie un cran *è gueûye di rinne* (en forme de V), on y place la petite *malisse,* on frappe dessus avec un marteau pour le fendre : c'est *malissî*.

**Marihâ,** s. m. Maréchal-ferrant, qui forge, répare et trempe les outils d'une ardoisière.

**Mârtê d' front,** s. m. Marteau tranchant d'un côté. Les ouvriers s'en servent pour nettoyer le bloc ou la place pour une mine.

**Minant**, s. m. Gangue. Il y a deux espèces de *minants* : 1° Grès ou *kèyâ* d'une épaisseur de $0^m02$ ou $0^m03$ ; 2° matière terreuse et grasse. Ils enveloppent la veine de tous les côtés; chaque veine a son *minant*.

## N

**Nièr**, s. m. Nerf. Grès qui se trouve dans la bonne pierre et qui se fend quelquefois.

## O

**Ovrî d' fosse**, s. m. Ouvrier mineur ardoisier. On désigne sous ce nom, tous les ouvriers qui travaillent dans *le fond*. Ce sont : 1° les *ovrîs claboteûrs*, qui creusent la galerie pour découvrir et exploiter la bonne pierre; 2° les *ovrîs horeûrs*, qui creusent la galerie principale, la galerie d'ouverture d'une fosse; 3° les *ovrîs al ptre* ou *al vonne* qui extraient la pierre d'ardoise; 4° les *ovrîs maneûves*, qui transportent les déchets, aident à soulever les blocs, etc.; ces derniers s'appellent aussi *vûdeûrs*.

## P

**Pèce di hèyes**, s. f. Bloc de pierre pour faire des ardoises.

**Pètyon**, s. m. Enclumette plantée dans l'étapliau, sur laquelle les fendeurs rognent l'ardoise.

**Pi**, s. m. Pic pour couper et détacher la pierre. *Gros pi*, pioche.

**Pîre di rèzû**, s. f. Pierre à rasoir; s'extrait des *trôs d' ptre di rèzû* de Salmchâteau, Sart, Joubièval, Bihain, etc. — On en trouve dans la veine ardoisière, mais le filon étant trop pauvre, on ne l'y exploite pas. Voy. *vonne*.

**Plantche**, s. f. *Li plantche, al plantche*. Le banc de bonne pierre en exploitation. A Vielsalm, la planche fait toujours face au sud. On dit *li fond* (ou *li ptd*) *dèl plantche*.

**Porpondant**. Voir *cizê*.

**Pouri,** s. m. Le pourri. Pierre réellement pourrie et absolu ment impropre au fendage, qui se trouve en *poches* d'une épaisseur de $0^m15$ à $0^m25$ dans la bonne pierre.

**Pwèzîe,** s. f. Pesée. *Fé 'ne pwèzîe,* peser, pousser sur le levier ou le ciseau pour soulever ou fendre.

## R

**Rape** ou **Rasse**, s. f. Râpe, outil du fendeur.

**Rèfoncèdje,** s. m. Renfoncement : galerie qui part d'un *clabotèdje* et qui est creusée à un niveau plus bas.

**Ribatè, r'batè,** s. m. Rognoir, serpette à deux tranchants pour rogner (*roy*) les ardoises; outil du fendeur. Voy. *royant*.

**Rifindant, r'findant**. Voir *cizê*.

**Ringuê**, s. m. Les *grands fièrs* ou *ringuês*, d'une longueur de $2^m$ à $2^m50$ et d'un diamètre de $0^m018$. *Fièrs a mine*.

**Rimontèdje**, s. m., *à r'montèdje* : côté de la galerie qui fait face à la planche.

**Rodje**, s. m. Grès rouge, qui se laisse quelquefois fendre.

**Rouf** (*li*), s. m. Les grenats : ensemble de petites taches, de petits grains de grès; les grenats (sans valeur) rendent la pierre très difficile à travailler; voy. *grès*.

**Royant,** s. m. Assette : marteau d'ardoises du couvreur, sans pointe, pour *roy* (rogner) les ardoises. Naguère, on employait *li r'batè*. *Li r'batè* et *l' royant* sont remplacés aujourd'hui par les *machines a cwârî*.

**Roy** ou **royî**. Rogner.

## S

**Scrotî**. Rogner, tirer une ardoise d'une mauvaise coupe, d'un mauvais morceau.

**Sôlyète,** s. f. Scie. Les *sôlyètes,* scies ordinaires.

**Spârton** ou **qwârtî,** s. m. Quartier de bonne pierre.

## T

**Tchambe,** s. f. Chambre : côté d'une galerie où le rocher est enlevé, vidé, et qui forme une espèce de chambre.

**Tchîwe,** s. f. Pierre suspendue ou qui surplombe; espèce de stalactite.

**Tièr,** s. m. *Li tièr mîytèye, i va d'lignî,* le « tier » fait des miettes, s'émiette, signe de dégel. Se dit au printemps dans les fosses à ciel ouvert, quand de petites pierres ou de petits amas de terre glissent du rocher. Dans les fosses souterraines, la même chose annonce un mouvement dans le rocher, un bloc qui va tomber.

**Trô,** s. m. Trou, fosse. *I travaye o trô,* dans la fosse, — *ozès trôs,* dans les carrières. *Vî trô,* fosse abandonnée.

**Trigûs,** s. m. pl. Détritus, déchets.

## U

**Û do grand Turc.** Œil du grand Turc, grès, tache rouge, noire, jaune et verte, ayant véritablement la forme d'un œil et qui se laisse fendre avec la bonne pierre; voy. *grès.*

## V

**Valîe,** s. f. Vallée : *i travaye so valîe,* s'emploie quelquefois pour dire : il travaille à la planche.

**Vêrdô,** s. m. Décharge, où l'on verse les déchets.

**Vèrt,** s. m. Le vert. *Les vèrts* : *li bon vèrt* et *li mâva vèrt,* le bon et le mauvais vert : pierres bonnes pour grosses ardoises. Le bon vert est d'une qualité légèrement supérieure au mauvais vert; voy. *vonne.*

**Vèrt grès,** s. m. Le grès vert. Ligne plutôt jaune qui passe dans l'ardoise et parfois la casse; voy. *grès*.

**Vonne,** s. f. Veine. La veine est une couche de pierre schisteuse (ardoiseuse) qui va de l'Est dans la direction de l'Ouest-Sud. Elle se compose de dix sortes de pierres qu'on y trouve dans l'ordre suivant : 1° *lès ltts*; 2° *li dili-vonne,* la dili-veine; 3° *li fâve,* la fauve; 4° *li bon vèrt,* le bon vert; 5° *li mâva vert,* le mauvais vert; 6° *lès noûs grès,* les nouveaux grès; 7° *li fleûr di grosse vonne,* la fleur de grosse veine; 8° *li grosse ptre,* la grosse pierre; 9° *li grosse ptre dizos l' blanke pê,* la grosse pierre sous la peau blanche et 10° *li ptre di rèzû,* la pierre à rasoir.

## W

**Waguète,** s. f. *Les waguètes di gngnos,* genouillères en cuir; *les waguètes di ptds,* petites guêtres en cuir, pour protéger les genoux et les pieds des fendeurs pendant le travail.

**Wigne,** s. f. Cric.

# EXTRAITS DU VOCABULAIRE

DE LA

# Sage-Femme (1)

PAR

**Edmond JACQUEMOTTE** et **Jean LEJEUNE**

MÉDAILLE D'ARGENT

**Abondance**. Fécondité. *Vosse feume èst d' vins sès annêyes d'abondance.*

**Adje.** Âge. *Cisse feume la èst foû d'adje : èle n'ârè pus d'èfant.* — *Èle èst so s' mâle adje* ou *so li r'toûne di l'adje,* à l'âge critique ; syn. *mâlès annêyes.*

**Acrèhe,** v. intr. Accroître ; accoucher. *Èle acrèh tos lès ans d'on r'djèton.*

**Ârîre-fas.** Arrière-faix. *L' — a v'nou a bokèts.* Synonyme : les *rèsses* (restes), *wâde.*

**Aroguer** ou plutôt **aroker.** *Avu l' lessê arogué,* avoir un engorgement laiteux du sein.

**Atèti** (Vielsalm). Allaiter.

**Bagnwêre** ou **bêgnwêre.** Baignoire.

**Bokèt d' botroûle.** Morceau de nombril, bout du cordon ombilical, d'abord attaché à l'enfant, puis tombé par dessiccation. *Aler magni on —,* aller au repas du baptême. *On p'tit —, s'i*

(1) On a omis beaucoup de termes qui figurent dans les dictionnaires, notamment dans celui de FORIR.

*v' platt !* cri des enfants qui suivent un baptême pour que parrain et marraine soient généreux.

**Botroûle**. Nombril. *Avu l'— inflêye* ou *gonflêye*, par ironie = être enceinte. *Aler magnt l'—*, voy. *bokèt.*

**Bout**. Bout (du sein). *Fé les bouts*, faire saillir par la succion les bouts du sein. *Casser les bouts*, établir par la succion les conduits galactophores du sein.

**Bwète cwahêye**. Ventouse scarifiée. *Bwète a sètch*. Ventouse sèche.

**Côp d' hawê**. Coup de hoyau : cicatrice bleue que laisse le forceps sur le nouveau-né (Herve).

**Cwèrdê**. Cordon ombilical. *L'èfant a v'nou mwèrt à monde, il aveût l'—* : il avait le cordon (autour du cou ou du corps). *Nouk è —*, nœud dans le cordon : peut causer l'asphyxie de l'enfant pendant l'accouchement.

**Dègoût**. Produit amer que l'on frotte sur le bout du sein pour dégoûter l'enfant de teter : aloès, gentiane, etc.

**Deûreté è sin**. Dureté dans le sein.

**Dièrin**. Dernier. *Esse so s'—*, être au terme de la gestation. Synonymes : *ni pus compter, èsse sol fin.*

**Dihinte di matrice**. Descente de matrice.

**Dihireûre**. Déchirure : — *di l'inte-deûs, dèl fotche* ou *dè passèdje.*

**Dimèye**. Demi, un des deux jumeaux. *Dès d'mèyes, onk dès d'mèyes.*

**Djènê**. Linge qui reçoit les excréments de l'enfant au maillot.

**Djèrme** ou **djèrmon**. Germe. *Fâs djème, fâs djèrmon*, fausse couche ; syn. *fâs-paytlé, fâsse couche* ; voy. *fâs.*

**Fâs** ou **fâssé**, s. m. Fausse couche (Verviers ; voy. *djèrme*.

**Florète**. Petite ulcération étoilée au bout du sein de la nourrice.

**Forcèpes** ou **forcètes**. Forceps. Synonymes : *fièrs, picètes, ustèyes*.

**Frût d' song'**. Hémorrhagie. *Èlle a-st-oyou on frût d' song'*, elle a eu une perte sanguine (après une fausse-couche). Altération de *flux* ?

**Frujon** ou **fruzion è sin**. Inflammation du sein, avec tendance à l'abcession.

**Gâliète**. Sage-femme (anciennement à Rabosée-Wandre) ; proprement celle qui fait la parure du nouveau-né ?

**Gâmète**. Voir *hamelète*.

**Gârsiresse**. Ventouseuse, ancienne appellation de la sage-femme dans le pays de Herve (Charneux, Battice).

**Gougnot**. Caillot. *Gougnot d' song'*. Synonymes : *cwayot, groumê*.

**Groheûr**. Grosseur ; par plaisanterie, grossesse. *Cisse groheûr la ni fondrè nin à solo, ni fondrè nin come dè boûre*.

**Groumê d' song'**. Caillot de sang.

**Hamelète**. Coiffe, membrane du placenta qui recouvre parfois la tête du nouveau-né. Synonymes : *gâmète* ou *pê* (Herve) ; *housse* (Marchin) ; *hovurète, houvirète, huvurète* (Verviers) ; *twèlète* (Charleroi, rouchi) ; *vwèle* (Vielsalm) ; *voile de la Vierge* (Hainaut et Luxembourg).

**Hoyis'**. Tan, employé en injection contre les pertes blanches.

**Ièbe di matrice**. Matricaire, *matricaria chamomilla*, employée contre les affections de matrice.

**Inte-deûs**. Périnée.

**Lèssê**. Lait. *Lèssê radjôni*, lait rajeuni : les feumes du peuple disent que le lait de nourrice se rajeunit à chaque lune, c'est-à-dire aux époques menstruelles. *Lèssê rèpandu* (Forir), *lèssê dispàrdou* (Herve), lait répandu, maladie des femmes qui n'allaitent pas on cessent d'allaiter.

**Lét d' misére** ou **d' travêyemint**. Lit de travail, préparé pour l'accouchement ; voy. *trava*.

**Leune**. Lune. *Èsse a s' leune* ou *a s' meûs*, avoir ses menstrues ; syn. *avu s' màle passe* ou *s' màle saminne, sès màvas djoûs* ou *sès màvas moumints, èsse so s' moumint*.

**Matrice**. *Avu l'— bodjêye, dihindowe, ritoumêye* ou *qui tome*, avoir une descente de matrice. *Avu l'— qui r'monte* ou simplement *avu l'—*, présenter le phénomène de la boule hystérique.

**Mà**, s. m. Mal. *Lès p'tits màs* : douleurs du début de l'enfantement qui arrivent à des intervalles assez éloignés et sont appelés aussi mouches. Ensuite viennent *lès grands* ou *gros màs*, ou *lès grands ovrèdjes*, grandes douleurs ou douleurs concassantes. — *Esse a sès màs* (Vielsalm), *èsse divins lès panes* (Villers-l'Evêque), être dans les douleurs de l'enfantement. Syn. *èsse divins lès màs d'èfant*.

**Mète** (*l'èfant*) *à sin, al tète*. Mettre (l'enfant) au sein, l'allaiter. *Mète al nourice*, mettre en nourrice. *Mète lès pokes*, vacciner.

**Où**. Œuf. *Feume sins où*, femme stérile ; syn. *trawêye*. *Èle n'àrè pus dès èfants, on lì a côpé lès oûs* lès (ovaires). *Èle a ponou tos sès oûs*, elle est arrivée à l'âge critique.

**Passèdje**. Passage. *On lì a d'vou touwer si-èfant, èle n'aveût nin l' passèdje. — Li passèdje èsteût trop streût, il a falou lès forcètes*.

**Peûs d' lèssê**. Pois de lait. Les *peûs d' lèssê*, petits pois lactés, apparaissent sur le nez et les joues des nouveaux-nés, le second ou le troisième jour après la naissance et disparaissent au bout de quelques jours.

**Pihî**. Pisser. *Fé piht li p'tit,* payer à boire, se dit du parrain et de la marraine le jour du baptême; syn. *ramouyt l' botroûle. C'èst-ine bèle bâcèle, c'èst damadje qu'èle a piht l'ohê,* c'est dommage qu'elle ait eu un enfant.

**Radjouwète** (Villers-l'Evêque). Le dernier-né; à Liège *coulot, houlot, rawète.*

**Rapougneû.** Enfant mâle posthume (*qui n'a nin k'nohou s' pére*). Celui qui est né dans ces conditions a le pouvoir de *rapougnt* (guérir les luxations et les entorses).

**Rassîr.** Rasseoir. *Fé rassir in-èfant,* faire la déclaration de naissance au bureau de la population.

**Ritoûne d'adje**. Retour d'âge; voy. *adje.*

**Rahes** (les). La croûte de lait; syn. les *seûyes.* Croyances populaires pour en préserver l'enfant : 1° Avant de le mettre au sein, on « signe » l'enfant avec le lait de la mère, en disant : *Dji frote a l'honeûr di Sainte Rahe, qu'èle voye bien préserver cist èfant dès rahes. On dit a l'honeûr di Sainte Rahe ine noûvinme è rèscoulant èt qu'i n'âye nin deûs vinr'dis d'vins lès noûf djoûs.* [*Sainte Rahe* est, comme *Sainte Gode* ou *Gote* (Godelieve) une sainte fabriquée pour les besoins de la cause.] 2. On exprime le lait que renferme le sein du nouveau-né (*lèssê d'èfant*); sans cela l'enfant aurait les *rahes.*

**Rivèyi**. Revoir. *Ni pus s' rivèyt,* cesser d'être réglée.

**Sac**. Crasse qui forme enduit sur la tête de certains nouveaux-nés. Synonyme : *mène.*

**Sin.** Sein. *Avu on mâva sin,* avoir un cancer au sein; se dit aussi d'un sein stérile.

**Tètêye.** Tétée, quantité de lait teté. *Li p'tit print st bonès tètêyes li djoû.*

**Trava.** Lit de camp sur lequel se couche la femme pendant le travail de l'accouchement; voy. *lét d' misére.*

**Troke.** « Grappe », fausse grossesse, qui consiste le plus souvent en une masse d'hydatides de différentes grosseurs, adhérentes entre elles sous la forme de grappes de raisin.

**Tûtelète.** Tèterelle, biberon.

**Wâde.** « Garde », placenta, arrière-faix ; voy. *ârtre-fas*.

---

# MOTS WALLONS DIVERS

(4e CONCOURS DE 1903)

## RAPPORT

Nous avons reçu un seul mémoire, comprenant environ cent quarante articles de valeur très inégale. Nous y trouvons des mots connus que l'auteur croit inédits, comme *dôpiner*, battre, dauber (GGGG. *daubiner, taupiner* ; FORIR *tôpiné*) ; des acceptions métaphoriques de termes déjà notés, par exemple *baleter* dans le sens de taquiner, tourmenter ; des articles peu intéressants (« *côp d' fizik*, distance d'une portée de fusil ») ; des déformations dues à la prononciation locale (*pwèrter a cron-bizou*, à Jupille, porter à dos ; cf. *pwèrter a crâs-vê*, à Liège, *a crâs-bo*, à Verviers) ; des mots français (*cornète*, couteau de sellier ; *lambiner*, *gafe*, etc) ; des vocables insolites dont l'existence nous paraît sujette à caution (*fidaki*, lilas, à Jupille) ; de nombreux termes de jeux que l'auteur n'explique pas toujours suffisamment (*mâye di gate*, bille blanche en porcelaine avec lignes colorées ; c'est évidemment une altération de *mâye d'agate*) ; enfin une trentaine de mots dont nous proposons l'impression, dans l'espoir que des chercheurs voudront bien en contrôler l'existence dans d'autres localités.

A ce propos, nous conseillons à l'auteur et à tous les concurrents qui voudraient augmenter les trésors du *Dictionnaire*, de travailler sur *fiches*, en notant chaque mot sur un feuillet de la grandeur d'une demi-page ou d'une carte postale. Nous leur recommandons également de toujours indiquer l'endroit où ils recueillent le renseignement, afin de nous permettre de vérifier et de compléter à l'occasion.

Les définitions du mémoire sont en général bien données, d'expression élégante même, encore que trop souvent prolixe. Quant aux conjectures étymologiques que l'auteur risque çà et là, elles sont toutes des moins heureuses: *branskèter (lès oûhès)*, faire partir, chasser (les oiseaux), est expliqué par : faire aller de branche en branche, chasser dans les branches! Il suffisait d'ouvrir FORIR v° *branskaté* et GRANGAGNAGE v° *branscater*, *branzecoter* pour savoir que ce mot signifie proprement rançonner, en flamand *brandschatten*. — Dans *pènoke*, coup de pouce sur la tête, l'auteur voit une certaine analogie avec le latin *pensum*! — Enfin, pour comble de malchance, *bouci-boula* (le numéro 69 au jeu de loto) lui paraît signifier « bosse-ci, bosse-là », quand il était si simple de comprendre et d'écrire *bout-ci*, *bout-la*.

Nous accordons une mention honorable à ce recueil qui est, en somme, le fruit d'un travail sérieux et méritoire.

*Les membres du Jury* :

J. DELAITE,
A. DOUTREPONT,
J. FELLER,
J. HAUST, *rapporteur*.

La Société dans la séance du 27 juin 1904, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture du billet cacheté, joint au mémoire, a fait connaître que MM. Edmond JACQUEMOTTE et Jean LEJEUNE, de Jupille, en sont les auteurs.

# MOTS WALLONS DIVERS

RECUEILLIS PAR

**Edm. JACQUEMOTTE** et **Jean LEJEUNE**

---

MENTION HONORABLE

**Balbouyî**. Bégayer, bredouiller, balbutier. FORIR *babouyt*.

**Bate li djâse**. Parler de choses inutiles, pour passer le temps.

**Biviêr**. Bifurcation d'une route.

**Brodîre** ou **cwède a céle**. Bitord, corde à tirer l'oie. *Brôdeure*, dans le canton de Fléron.

**Cagne,** s. f. Grosse tartine (Remicourt). Syn. : *loht*. Cf. le fr. quignon.

**Caraye** s. m. Blagueur, menteur.

**Clawîre,** s. f. Piquet de chêne servant à indiquer le niveau normal des eaux.

**Contripan** (*prinde li*). Soutenir la partie adverse; cf GGGG. II 569.

**Crale,** s. f. Quille; syn. *bèye*, en fr. du Nord : bille.

**Diclabodêyemint,** adv. Follement. *Il inme — s' crapaude*.

**Diète** ou **djète,** s. f. Dartre (proprement = jet ?).

**Dimazindjî**. Démantibuler; cf. GGGG. II 520.

**Djasse,** s. f. Bille en verre, propr^t jaspe (Queue-du-Bois).

**Djower à fèrté** (ou plutôt *fèrter*, fréquentatif de *fèri*, battre). Jouer à briser à l'aide d'une bille, une autre bille à moitié enfoncée en terre (Montegnée). A Liège et Jupille, *fé bate lès mâyes* : billes).

**Èpètroter** (*s'*). Se fâcher pour un rien (cf. à Stavelot *s'èpètrogni*).

**Fé s' vièr**. Être à bout de force, ne plus pouvoir continuer sa course ou son travail.

**Gadrou,** s. m. Amoureux. (A Stavelot = luron.)

**Héburgnèsse** (*loukî è* –). Regarder de côté. Cf. Gggg. II xxxii, *è hîbwègne, è hinfèsse, è hîpanse.*

**Hinîre,** s. f. Attelle, pièce de bois qui soutient le collier du cheval.

**Hotcheû,** s. m. Gaffe à deux pointes pour arrêter le bateau qui vient à bord.

**Kiwèrcî** ou **wèrcî** (*dè pan*). Rompre en tordant (du pain). Altération de *kihwèrcî, hwèrcî* (écorcher).

**Lofoye,** s. f. Part : *c'est lu qu'a-st-oyou l' bèle lofoye* (la bonne part).

**Mandaye,** dans *ovrer al* —, *èsse ovrî al* —, travailler à n'importe quoi, savoir mettre la main à tout ouvrage qui se présente.

**Margaye,** s. f. Tempête, boucan, tapage. *Fé* ou *miner margaye.*

**Matener** (*sî*) = *tourner a maton,* se cailleboter.

**Noper,** v. tr. Rosser (Chênée). *Noper 'ne gote* (Jupille), avaler d'un trait une goutte (de genièvre).

**Pènoke,** s. m. Coup de pouce (sur la tête).

**Rantchârner**. Faire des *rantchârs,* discours longs et ennuyeux.

**Sêyète,** s. f. Petit ver, oxyure; petit ver que la mouche dépose sur la viande (Beyne-Heusay).

**Tahou** (Visé), *tchapê* (Herve, Grâce-Berleur). Nuage sombre, isolé, qui tombe brusquement à larges gouttes.

**Vèrwîre,** s. f. Culbute en tournant; syn. *pirtêne.*

---

# PROSODIE WALLONNE

(6e CONCOURS DE 1903)

## RAPPORT

Nous n'avons reçu qu'une seule « étude critique des Règles de versification wallonnes ». Elle est de trop, car elle est aussi incomplète et insuffisante que celle dont nous avons fait justice en 1901 ; nous pourrions même nous borner à reproduire ici, sans presque rien y changer, les critiques et observations du rapport si judicieux de M. Feller. Nous constatons, en effet, chez les deux aspirants-législateurs du Parnasse wallon, la même absence de précision dans les idées et, dans leur exposé, la même incorrection et gaucherie de forme, compliquée ici d'une grandiloquence entièrement déplacée en l'espèce : « La question n'est point de savoir si la lumière vient du passé ou de l'avenir ; il suffit de savoir que le présent est plongé dans l'obscurité, pour vouloir dissiper les ténèbres ».« Dans la marée montante de la littérature wallonne, combien sont venus sur la mer des médiocrités, parés du nom de poètes parce qu'ils faisaient des vers (! ?) réguliers ? Combien en viendra-t-il encore si les récifs qui encombraient la côte sont détruits en partie ? »

La modeste Muse wallonne sera tout ahurie d'avoir provoqué ces accents tragiques. Notre auteur semble posséder ses figures de rhétorique beaucoup mieux que la terminologie grammaticale. Sinon, il saurait qu'une consonne prononcée ne se dit pas aspirée ; que *eù*, *où* forment des sons simples et non un groupe de deux voyelles, pas plus que *ʤ* et *tch* ne sont, comme il le croit, des groupes de consonnes ; qu'une voyelle peut être nasalisée, mais non toute une syllabe.

Sa préoccupation principale est la classification des rimes. Après avoir posé, dans son galimatias prétentieux, l'excellent principe que « l'orthographe ni le genre ne font la rime » et qu' « il n'y a de rime vraie que la rime pour l'oreille », il substitue à l'ancienne division en masculines et féminines une distinction nouvelle en brèves ou dures et longues ou douces, termes qu'il déclare « plus logiques, plus picturals ! » *Peindre un son* bref ou long serait évidemment le comble de la peinture ! En quoi notre réformateur déclare s'inspirer du mouvement verslibriste français, qui, sans égard pour l'*e* muet final et se basant uniquement sur la durée des sons, produisit des poèmes sur des rimes en apparence d'un seul sexe (*sœur : heures ; joie : voix*). Partant de là, il expose en dépit de la phonétique un système où sont classés, par exemple, parmi les rimes brèves *dj'vâ*, *tchapê*, *ovrî*, *trô*, c'est-à-dire tous les mots terminés par une voyelle autre que l'*e* muet. C'est le renversement de la logique... et de la peinture, puisque peinture il y a : comment une voyelle longue peut-elle servir de base à une rime brève? L'auteur paraît cependant avoir entrevu ou pressenti, en la formulant très gauchement, une distinction nouvelle des rimes que la perte absolue de l'*e* final, dit muet en français, à la fin comme dans le corps du vers, justifierait pour le wallon : serait rime masculine toute syllabe fermée, c'est-à-dire terminée par une voyelle masculine (*aimé*) ou par une consonne non-prononcée (*aimer*, *hureûs*) ; serait rime féminine toute syllabe terminée par une voyelle féminine (*aimêye*) ou par une consonne prononcée (*amér*, *fwèrt*). Par ce système un grand nombre de mots masculins passeraient dans la catégorie des rimes féminines, et je ne verrais qu'avantage, avec l'auteur, à faire rimer *sètch* (sac ou sec) avec *atètche*, *mây* (mâle) avec *sâye*, *aveûr* avec *heûre*, etc.

Reste à savoir si Messieurs les musiciens, qui ont des

tendresses pour l'*e* muet et le font souvent parler très haut, pourraient s'accommoder de la réforme.

Où nous marcherons encore, avec notre auteur, sur une règle traditionnelle, mais injustifiée, c'est dans la suppression de toute distinction à la rime entre consonnes douces et consonnes fortes : en réalité toutes les douces finales sont devenues fortes en wallon, et l'oreille la plus exigeante peut admettre une rime comme *rodje* = rouge et *rotche* = roche, *djambe* et *crampe*, *curèdje* et *atètche*, *bwète* et *cwède*, etc.

Les « Règles de prosodie wallonne » qui constituent le reste du traité, lequel ne comporte d'ailleurs qu'une quinzaine de pages, sont d'un laconisme déconcertant. En deux pages et demie, il y est parlé de la division des vers (d'après le nombre des syllabes), de l'élision, de la césure, de l'hiatus, de l'enjambement, de la rime (au point de vue du genre et du nombre des substantifs, etc.) et de la rime riche. Notre législateur effleure à peine la question capitale des règles de l'élision, si souvent violées pour les besoins de la mesure ; il aurait dû formuler et appuyer de nombreux exemples la règle fondamendale de l'*inclinaison* : tout monosyllabe ou préfixe (*di*, *dji*, *li*, *qui*, *si*, *ni*, *di*, *ri*, *ki*), à l'intérieur du vers ou d'un groupe de mots, perd sa voyelle quand il peut *incliner*, appuyer sa consonne sur un son vocalique terminant le mot précédent.

« La césure se placera dans les vers wallons comme dans les vers français correspondants ». « L'hiatus ne peut être toléré ». « L'enjambement doit être évité le plus possible et absolument condamné dans la poésie relevée ». « Autant que possible la rime riche sera recherchée ». Et puis c'est tout ! Pas un exemple, pas un vers cité ! Pas une discussion, pas une démonstration ! Rien que des aphorismes !

C'est vraiment abuser de la permission de ne pas être prolixe ! Non, certes ! que l'auteur se rassure : nous ne lui

décernerons pas le titre de « salisseur de papier ». Il n'a pas sali trop de papier, et le peu qu'il en a sali ne l'a pas bien été. Mais quel titre pourrions-nous bien lui décerner ? Il déclare son essai « sans prétention »; nous le prendrons au mot.

*Les membres du Jury :*

O. Colson,
L. Parmentier,
A. Doutrepont, *rapporteur.*

La Société, dans la séance du 27 juin 1904, a pris acte des conclusions du jury. En conséquence le billet cacheté, joint au mémoire, a été détruit séance tenante.

---

# TOPONYMIE WALLONNE

(8e CONCOURS DE 1903)

## RAPPORT

Le glossaire toponymique de Francorchamps, qui nous avait été envoyé en 1902, nous est revenu en 1903 en compagnie d'un travail du même genre sur la commune voisine de Spa.

Mais voici d'abord les titres et devises des deux mémoires :

N° 1. *Toponymie de la commune de Spa* (devise : *Hoc opus, hic labor est.* Virg., *Enéide*, VI).

N° 2. *Glossaire toponymique de Francorchamps* (devise : *...ovile, ov' io dormii agnello.* Dante, *Parad.*, XXV, 5).

***

La *Toponymie de Spa* représente une grande somme de travail : c'est incontestable ; les matériaux en sont abondants ; ils sont même un peu touffus, de sorte que l'auteur nous présente une ébauche plutôt qu'une œuvre achevée. La partie étymologique en est faible et insuffisante, souvent même contestable ; l'auteur se contente trop souvent de compiler les étymologies ridicules de ses devanciers. Les rapprochements avec des mêmes lieux-dits d'autres régions sont trop rares. La notation des dénominations actuelles n'est pas assez précise, sans compter que l'œuvre manque d'une simple esquisse géographique évidemment indispensable à toute étude toponymique.

Le manque de rigueur philologique et de critique comparative dans la *Toponymie de Spa* ne nous permet pas, à notre grand regret, de récompenser pleinement une œuvre qui a coûté de nombreuses recherches à son auteur.

***

Tout autre est le *Glossaire toponymique de Francorchamps* : l'auteur nous en paraît armé de pied en cap tant

au point de vue philologique et historique qu'à celui de la méthode scientifique. Le mémoire est pourvu d'une carte et précédé d'une introduction fort bien faite.

Est-ce à dire que l'œuvre de 1902 nous revienne sans tache ? Ce serait trop exiger, mais le jury, à l'unanimité, estime que sa publication enrichira notre *Bulletin* et qu'il servira de guide ou de type aux auteurs qui voudront entreprendre un travail analogue pour d'autres communes de la Wallonie. Il y a cependant une restriction à faire : l'auteur va chercher ses termes comparatifs très loin, jusqu'au fond de la France, et il néglige la toponymie de notre pays. Il en résulte que ses articles ne sont pas toujours probants.

Voici quelques observations que l'examen du travail sur Francorchamps nous a suggérées. Nous les relevons suivant la pagination du manuscrit afin que l'auteur puisse, s'il y a lieu, en tenir compte au moment de l'impression.

Page 3 (introduction). — L'auteur parlant des lieux dits met entre parenthèses « *écarts*, comme on dit en France ». L'écart n'est pas tout-à-fait le lieu dit ; il s'applique plutôt aux maisons isolées, témoin cet exemple de Larousse : « Le service des écarts est onéreux pour la poste ».

Page 6. Au début, et avant d'aborder le chapitre des ruisseaux, qui forme la première division du mémoire, il y aurait utilité, ce nous semble, d'exposer la délimitation de la commune de Francorchamps et de la faire suivre d'une vue générale du relief du sol.

Même page. Le nom de *ru de Cris'nire* suggère à l'auteur des rapprochements avec les mots français de *Crisenet*, *Crisenon*, etc. Pourquoi négliger le nom hesbignon de *Crisnée* avec les vieilles formes de *Crestengneies*, *Crescengneez*, *Cristengnees* ?

Page 8. « Les noms des petits fleuves de la Grèce antique ont *tous* disparu. » Ainsi formulée, l'observation

dépasse quelque peu la réalité. La prudence exigerait devant ce *tous* un modeste *presque*, suffisamment justifié par le *Céphise* d'Athènes, né au bourg de Kephisia, près de la station du chemin de fer d'Athènes au Laurion, par le *Kykloboros* qui a conservé le caractère de torrent bruyant que lui donne Aristophane, et par l'*Ilissos*, sans compter le *Céphise* de Lefsina ou d'Eleusis, pour ne citer que ceux-là aux environs de la capitale de la Grèce.

Page 13. « Rue Potiérue, rue Féronstrée, etc. » : c'est du langage administratif moderne ; le peuple, avec beaucoup de raison, persiste à dire : *è Potîrowe, è Fèronstrèye, èl Basse Strèye*, etc.

Page 23. A propos de *Cronchamps*, pourquoi citer la forme incontestablement altérée de *Coronmeuse* au lieu de *Cronmeuse* et mieux encore *Cronmouse*, qui est restée la dénomination populaire en dépit des plaques indicatrices de l'administration ?

Page 24. « La dénomination de *Hockai* = *colline, coteau* correspond *parfaitement* à la situation de la localité. » — Ce n'est pas aussi *parfait* que l'auteur veut bien le dire : le *Hockai* est dans une dépression que les ingénieurs ont choisie pour faire passer la voie ferrée du bassin de la Vesdre dans celui de l'Amblève. Si vous consultez la carte du Dépôt de la Guerre, vous verrez que cette dépression est entre deux mamelons, un à l'Ouest, à l'altitude de 559 mètres, l'autre à l'Est, à un peu plus de 600 mètres, soit 50 mètres au dessus du Hockai. Au surplus, sur ce plateau des Hautes Fagnes, les collines sont moins apparentes que dans les plaines de la Hesbaie, de la Campine et de la Hollande. A moins que l'altitude d'un point ne soit sensiblement marquée par rapport au voisinage, le peuple, pas plus aujourd'hui qu'à l'époque de la naissance des noms, ne la remarque : les vallées et ravins le frappent bien davantage.

Ici encore l'auteur va chercher des noms similaires dans les départements de l'Aisne et de la Seine-inférieure. Fort bien : mais pourquoi n'interroge-t-il pas aussi le *Hockelbach* de Henri-Chapelle et *Le Hocquet* de Saint-Vaast, au Nord de Binche ?

Page 25. A propos de *Hocurlin*, je lui recommande les gentilés germaniques de *Hèvurlin* et *Xhèndulin* appliqués aux habitants de *Herve* et de *Xhendelesse* (autrefois Xhenderlach), à côté du *Sterlin* de sa page 29 ; comme aussi *Hofurlin*, habitant de *Xhoffraix* (Wallonie prussienne).

Page 49. « Les deux Coquaimont, mentionnés ci-dessus, n'ayant jamais été habités. » Comment l'auteur le sait-il ? Pendant quinze siècles, les habitations de ce pays étaient faites en torchis sans fondations : quelles traces ont-elles pu laisser à leur disparition ?

*
* *

Le jury, à l'unanimité, décerne la médaille d'or à la *Toponymie de Francorchamps* et une médaille de bronze ou mention honorable sans impression à la *Toponymie de Spa*.

Liège, le 27 juin 1904.

*Le Jury*,
A. Doutrepont,
J. Feller,
N. Lequarré, *rapporteur*.

La Société, prenant acte des conclusions du jury, ouvre les billets cachetés annexés aux mémoires et en reproduisant la devise. M. Albert Counson, de Francorchamps, docteur en philosophie et lettres, est l'auteur du n° 2 : *Glossaire toponymique de Francorchamps* ; et M. Albin Body, archiviste de la ville de Spa, celui du n° 1 : *Toponymie de la commune de Spa*.

# Glossaire toponymique

DE

# FRANCORCHAMPS

PAR

**Albert COUNSON**

MÉDAILLE D'OR

## INTRODUCTION

Il n'est plus nécessaire de définir la toponymie : depuis longtemps, depuis les travaux de Blackie et surtout d'Isaac Taylor, en Angleterre, où elle est devenue une science populaire, de Quicherat et de M. Longnon, en France — où des savants comme MM. Cam. Jullian et Ant. Thomas ont récemment encore insisté sur son utilité, — de Förstemann en Allemagne [1], d'Egli en Suisse, de Grandgagnage et surtout de M. Kurth en Belgique, — pour ne citer que quelques noms, — elle est parmi les études qui ont un

[1] Le présent *Glossaire* a été écrit il y a trois ou quatre ans, d'où certaines lacunes qu'il serait difficile de combler en corrigeant les épreuves. Depuis, la toponymie a fait des progrès considérables que nous ne pouvons récapituler ici. M. Gröber dans son *Grundriss der rom. Phil.*, I (2e éd.), p. 544 et sv., et M. Meyer-Lübke (*Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, § 196 et sv.) ont insisté sur l'importance de ces études, et le savant professeur de Vienne a suscité divers travaux toponomastiques ; en ce moment paraissent notamment, en supplément à la *Z R Ph.* (1906) *Die mit den Suffixen -acum, -anum... gebildeten südfrz. Ortsnamen* de P. Skok, et *Les noms de lieu de la vallée Moutier-Grandval* de Ch. de Roche.

J'adresse ici mes remerciments à M. Kurth, l'initiateur de nos études de toponymie, et à mon excellent maître M. Hermann Suchier.

passé et qui savent à quoi elles tendent. Elle n'a plus à être défendue que contre ses adeptes trop empressés et novices. En effet, elle est encore exposée, comme toutes les branches d'études voisines, et même plus, aux incursions des amateurs. Elle se présente au milieu des sciences historiques et philologiques un peu comme la botanique parmi les sciences naturelles : quiconque a des loisirs est tenté de cueillir, de cataloguer et d'expliquer ; et les hypothèses aventureuses ne font pas toujours avancer les recherches. Pour obvier à cet inconvénient, on a conseillé aux toponymistes de s'abstenir d'hypothèses et de se contenter de grouper les matériaux. Mais cette besogne, qui est indispensable et essentielle, n'est pourtant pas tout, et il ne faut s'en contenter que quand on n'a ni analogie à faire valoir en faveur d'une hypothèse, ni étymologie plausible et confirmée par les lois phonétiques. Car, on ne saurait trop le répéter, la toponymie n'est qu'un compartiment de l'étymologie : une étude de toponymie wallonne est une contribution à l'étude de la philologie wallonne. Un glossaire d'une commune isolée ne peut, bien entendu, prétendre résoudre toutes les questions qu'il soulève et tous les problèmes étymologiques auxquels il touche ; outre les explications effectives qu'il apporte, il fournit simplement des mots qui deviendront plus clairs quand ils auront été rapprochés de mots analogues rencontrés ailleurs, et relevés dans d'autres glossaires qu'on doit souhaiter abondants et prochains. Il faut se contenter de citer le nom (et éventuellement ses diverses formes) quand il est assez connu dans le pays, et, dans le cas opposé, quand on ne peut en fournir une étymologie sûre et étayée par des faits. Jamais il ne faut se départir des méthodes philologiques ; la phonétique peut sembler parfois une maussade hôtesse : c'est une hôtesse sans laquelle il ne faut jamais compter. L'étude des noms de lieux rend bien, d'ailleurs, à l'étymologie en général les services qu'elle doit lui demander : et, s'il peut être suggestif pour un philosophe de faire un voyage autour de sa chambre, il est fort instructif pour un apprenti phonéticien de refaire le voyage autour de son village en tenant

compte de tout ce que les documents conservés et l'usage local actuel, et la phonétique, apprennent sur le nom des ruisseaux et des collines qu'on rencontre.

Les documents concernant spécialement Francorchamps ne sont pas très anciens : huit registres déposés aux archives de l'Etat à Liège, et dont le plus ancien ne commence que tout à la fin du XVI^e siècle ; des registres paroissiaux du XVII^e et du XVIII^e siècle déposés à Francorchamps, et surtout un record de 1543 de la Cour de Ster et Francorchamps, dont une copie de 1585, conservée à Francorchamps, a été publiée par M. Ch.-J. Comhaire (*Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XXIII), et dont l'intérêt est de présenter beaucoup de noms de lieux; enfin le relevé cadastral très détaillé des propriétés de la commune, fait en 1793, et le cadastre actuel : voilà qui ne donnerait pas d'indication fort ancienne sur les noms de Francorchamps et de l'Eau rouge, si les documents de l'ancienne principauté de Stavelot-Malmedy, dont notre commune faisait partie, ne mentionnaient de loin en loin tel village ou tel ruisseau. L'histoire de cette principauté abbatiale a été faite par M. Arsène de Noue; M. Jos. Halkin a publié un *Inventaire* des documents qui la concernent, et MM. Jos. Halkin et Roland vont en faire paraître le *Cartulaire*.

J'ai groupé les noms d'après la classification traditionnelle, en commençant par les cours d'eau, puis en énumérant les villages, et enfin les routes, lieux dits et bois; dans chaque groupe, j'ai naturellement suivi l'ordre alphabétique. Les lieux dits ne sont pas extrêmement nombreux dans notre commune, eu égard à son étendue de 26 kilomètres carrés [1] : cela tient à ce que la plus grande partie n'est pas cultivée, et se compose de fanges et de bois. On n'éprouve pas le besoin de dénommer des coins stériles qu'on ne fréquente presque pas, et ainsi de grandes étendues de terrains sont comprises sous un seul nom (*Fagne de...*),

[1] Avec une population de 1050 habitants, ce qui ne fait guère que 40 habitants par km².

alors que dans une région labourée, dans les alentours d'un village, elles présenteraient une foule de noms.

Enfin je joins à ce glossaire une carte de la commune.

Peut-être y aurait-il lieu, si un certain nombre de glossaires étaient imprimés ([1]), de dresser un Index alphabétique des matières et des noms : car, pour se promener autour de son village, on n'a pas le droit d'y entraîner les curieux qui veulent une vue d'ensemble du pays, ou simplement un renseignement de plus sur un point spécial.

Ce n'est que quand on aura fait la toponymie de beaucoup de communes wallonnes, et qu'un homme de bonne volonté et d'esprit juste aura groupé les petites monographies, qu'on pourra écrire le livre de la *Toponymie wallonne*, qui redira comment nos aïeux ont dénommé pour la première fois les vallons et les montagnes que nous habitons, et combien de générations et de changements ont passé sur les premiers baptêmes.

Ce livre, il appartient à la Société liégeoise de littérature wallonne d'en hâter l'apparition, ou du moins la possibilité, par l'initiative intelligente qu'elle a prise de proposer les monographies par communes. Puisse ce petit travail fournir quelques notes pour l'ouvrage qui réalisera l'entreprise essayée autrefois par Grandgagnage !

([1]) J'ai mentionné la forme française de l'*Eau rouge*, du *Roannai*, etc., comme aussi et surtout la forme wallonne. Je sais fort bien l'importance de la forme indigène ; mais je ne pense pas que cela me dispense d'indiquer la forme du cadastre et des cartes géographiques, car, en attendant (et on attendra encore quelque temps) qu'on ait dressé un atlas complet de tous les lieux dits d'après leur forme wallonne, comment les profanes devineraient-ils les formes locales, et comment pourraient-ils utiliser un lexique ou glossaire autrement qu'en cherchant aux mots qu'ils ont lus dans les Dictionnaires géographiques et sur les cartes ? Que des mots officiels on les renvoie à la bonne enseigne, mais qu'au moins ils puissent chercher leur chemin, qu'ils sachent où le demander !

# I. — RUISSEAUX

## Cris'nîre (*Ru d'*)

Appelé « ruisseau de Chrisner » en 1793, dans un relevé où les noms sont d'ailleurs généralement estropiés. Ce mot présente le suffixe connu *-ire* (-ariam), et un radical qui n'est pas rare en toponymie : un ruisseau du département de l'Yonne s'appelle *Crisenet*, et c'est sans doute à la même origine qu'il faut rattacher le nom du moulin et du château de *Crisenon* (même département), encore appelé *Grisenno* (1) en 1115, et peut-être le *Craisseron*, ruisseau du département de la Drôme, autrefois « riou de *Creyssalo* (2) (XIIIe siècle), *Creyssello* (1383), *Creyssel* (1521).

Nous avons ici le radical germanique GRIUT, a. h. all. *grioz*, n. h. all. *gries*, qui le plus souvent, dans la toponymie allemande, se présente déjà avec le suffixe germanique : *Griuzin*, *Griuzen*, *Greussen*, *Griuzinebah*. *Griut* signifie *gravier*, et des noms comme *Crisnīr* sont donc le correspondant de *sāvnīr*, Sauvenière, terme aussi très répandu. Le traitement de la consonne initiale de ce radical germanique *griut*, *gries*, est conforme à l'usage connu, et il ne serait pas difficile d'allonger la liste des noms de lieux et des noms de familles dérivés qui contiennent le même radical. — Les bords de notre ruisseau présentent en abondance du gravier, ce qui a apparemment donné lieu au nom de *Crisnīr*.

## Eau rouge (Rodje êwe)

Ce ruisseau, qui doit sa couleur et son nom à la terre d'ocre

(1) *Dict. top. du dép. de l'Yonne*, par Max. Quantin.

(2) *Dict. top. du dép. de la Drôme*, par Brun-Durand (le Craisseron est un affluent de la Lauzière).—Je ne sais trop à quel titre M. Holder a placé dans son *Alteeltischen Sprachschatz* le nom « *Crisonariae* in pago Tellao, j. la Cressonnière, dép. Calvados (Pertz, dipl. p. 109, 14 (c. a. 751) : *Crisonarias*) » ; car si « la Cressonnière » a là le même sens que le nom commun, c'est un mot d'origine latine ; sinon ce serait plus probablement encore le radical germanique. Je ne connais que par le poète des *Chansons des rues et des bois* « Ghelles et ses cressonnières » (*Ch. des r. et des b.* livre premier, IV, V), et je ne sais si le cresson a souvent été éponyme.

qui se trouve sur ses bords, s'appelait autrefois *Calla* : « *Calla rivulum qui parochiarum conterminus est* », dit encore Notger (1). Il était dans ses destins de servir de frontière, car il sépare aujourd'hui notre commune et notre pays de la Prusse. Son ancien nom *Calla* (qui est resté dans le nom du village de Challes, où l'Eau rouge se jette dans l'Amblève) est un mot celtique qui a servi à désigner des cours d'eau, puis des villages et des villes bâtis sur leurs bords : c'est encore le nom latin de Chelles (France) (2), et c'est le radical d'une quantité d'autres noms de lieux (3). Sur un nom de cette espèce dans notre commune, voyez, plus loin, l'article *Chalète*.

Pourquoi ce nom d'*Eau rouge* (et, ailleurs d'*Eau blanche*, d'*Eau noire*, etc.) substitué à l'ancien nom ? D'ordinaire, dit-on, les ruisseaux et les fleuves sont les plus fidèles à leurs anciennes dénominations, et pour le toponymiste, comme pour le poète,

Ce qui est ferme est par le temps détruit,
Et ce qui fuit au temps fait résistance (4).

Mais cette règle généralement admise paraît, à première vue, comporter bien des exceptions : les noms des petits fleuves de la Grèce antique ont presque tous disparu, et les noms de nos petits ruisseaux se perdent dans la mémoire des hommes comme leur filet d'eau dans les cailloux. C'est que tout cours d'eau est dénommé d'après l'aspect qu'il a à l'endroit où on le rencontre, et qu'il peut avoir plusieurs noms quand divers groupes d'habitants le rencontrent et le dénomment indépendamment les uns des autres. Si les populations riveraines restent sans rapports fréquents entre elles, un fleuve peut garder autant de noms qu'il traverse de peuplades : c'est ce qui se présente pour certains fleuves d'Afrique. Mais un petit ruisseau ne garde pas longtemps deux noms nés à une lieue d'intervalle : et le plus simple (ou le

(1) A. de Noue. *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. VIII (1863), p. 393.
(2) Graesse. *Orbis romanus*.
(3) Roland. *Toponymie namuroise*, p. 475.
(4) Joachim Du Bellay. *Antiquités de Rome*, sonnet III (à propos du Tibre).

plus pittoresque), ou celui qui désigne le ruisseau à son endroit le plus fréquenté, relègue l'autre dans les vieilles chartes ou dans le nom des anciens villages désignés d'après le ruisseau. C'est ainsi que l'Eau rouge, rencontrée d'abord par la population qui habitait la vallée de l'Amblève, fut appelée d'abord *Calla*, et prit un nom plus coloré, et non plus celtique, mais roman, quand des habitants se furent établis en amont de son cours, auprès des terres ocreuses.

Depuis, l'*Eau rouge* (*lu Rodje êwe*) a désigné à son tour un groupe de maisons établi auprès du pont jeté sur le ruisseau, à l'endroit où la vieille route de Malmedy entre en Prusse. Ce groupe de maisons s'appelait encore *Dranpont* ou *Dronpont* en 1585 (1), et ce nom de *Dronpont* n'a pas encore tout à fait disparu dans les villages de la Prusse wallonne. Comment s'explique-t-il ? Il ne paraît pas douteux que la seconde partie du mot désigne le *pont* de l'Eau rouge. Quant à la première, aucune indication ne permet de l'identifier sûrement; pour y voir le radical celtique *drum*, *drom* (2), il faudrait au moins trouver un exemple de ce radical en pays wallon, et pour y voir le nom de ruisseau germanique *Druna* ou celui de *Drona* (3) (nom de la Drone, affluent de la Moselle, en 752 et en 895, anc. *Drabonus*), il faudrait admettre que le ruisseau a eu un troisième nom, germanique celui-là, et dont l'existence n'est nulle part attestée.

Dans un mot formé de façon inverse, *Pontdron* (commune de Fresnoy-la-Rivière, dép. de l'Oise), le type ancien est *Rodomum*, ce qui ne peut être le cas ici ; le mot *Pondrom(me)* existe aussi en Belgique, mais je ne sais s'il a le moindre rapport avec les mots ci-dessus.

(1) *Record de la Cour de Ster et Francorchamps* de 1543, copie de 1585, § 37.

(2) TAYLOR. *Words and places*, p. 327 (3e éd.) « *Drum*, Ireland ; Erse *druim*, a back or ridge. E.g. *Dromore, Dundrom* » ; C. Blackie, *Dictionary of Place-Names*, Joyce, *Irish Names of Places*, reproduits par Chambers : « *Drum* and *Drom* (celt.) « a backbone, » « a ridge » ; as *Dromore, Drummond*...

(3) V. FŒRSTEMANN, *Ortsnamen* (2e éd.), col. 477. — D'après M. Brun-Durand, la Drôme (France) se serait aussi appelée au IVe siècle (dans Ausone) *Druna* : mais il est peu probable que ce soit le même mot que le mot germanique relevé par Fœrstemann : le nom de la Drôme est vraisemblablement celtique.

M. Suchier me signale le radical germanique *drum* (bout); et d'après l'histoire de notre Ardenne, il est plus plausible de chercher ici un radical germanique qu'un radical celtique.

**Hêsse** (*ru dul* —)

Ce ruisselet est un affluent du Roannai ; la plus grande partie de son cours est sur la commune de la Gleize, ce qui lui a sans doute fait donner le nom de « ruisseau de la Gleize » par un auteur du plan cadastral : car ce nom de ruisseau de la Gleize (1) est absolument inusité et ignoré des habitants de la commune. Son nom de *Hêsse* est apparemment le mot germanique *hes* (anglo-saxon *hêse, hyse*) désignant un terrain couvert d'arbrisseaux ou de broussailles (bas-latin *hesia, heisa, aisia*) (2); c'est bien l'aspect qu'ont présenté jusqu'ici les bords de ce petit ruisseau. Fœrstemann a groupé un grand nombre de noms de lieux germaniques contenant ce radical, qui est aussi répandu, remarque-t-il, à l'Ouest du Rhin et dans la toponymie néerlandaise. Depuis, l'histoire de la sylviculture a été reprise par Joh. Hoops, *Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum* (Strasbourg, Trübner, 1905, 689 p.); et l'origine du nom de *Hesbaye* (dont la première partie se rattache peut-être à ce sujet) a été examinée dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1905.

**Hockai** (*ru de* —)

Voyez *Hockai* (village), dont le nom a passé au ruisseau.

**Hodyâl** (*ru* —)

Je n'ai pas trouvé de forme plus ancienne de ce nom, dont j'ignore l'étymologie.

**Hoegne** (*kwăŋ*)

Voyez *Pôleûr* (le nom de Hoegne n'étant pas employé dans notre commune, ce n'est pas ici le lieu de l'étudier).

(1) Quant à La Gleize (*lu Glĕh, al Glĕh*), ce mot, — que d'ailleurs nous n'avons pas à expliquer ici, — représente *ecclesia*, comme plusieurs autres noms de lieux.

(2) Fœrstemann. *Ortsnamen* (2e éd.), col. 797.

**Pôleûr** (*ru d'*— et *fagne a* —)

Ce ruisseau (pron. *pôlœr*) qui a pris le nom de Hoegne dans les communes de Sart et de Poleur, a gardé son ancien nom dans la partie de son cours qui traverse le coin Nord-Est de la commune de Francorchamps; ce nom, qui a été donné au village de Poleur, a été aussi appliqué à la fange qui touche à ce ruisseau (*Fagne a Poleur*) dans le territoire de Francorchamps. Ici, *o* de la première syllabe se prononce long et fermé, tandis qu'il est, je crois, bref et ouvert dans le nom du village. Le ruisseau en question est appelé, comme on sait, *Poleda* dans un diplôme de 898 (1); *Pol-ed-a* contient un radical celtique bien connu (2); il est devenu *Poleur* par un changement de suffixe plus vraisemblablement que par le changement de *d* en *r*, quoique ce dernier changement ne soit pas sans exemple (Egidium > Gire, à côté de Gille).

**Renardfontaine** (*ruisseau de*)

Affluent du ruisseau de Poleur.

**Roannai**

Voyez *Rwènè*.

**Rodje êwe**

Voyez *Eau rouge*.

**Rohon** (*ru d'*—)

Nous n'avons pas de forme plus ancienne de ce nom de ruisseau. On serait tenté d'y voir un * *ruscionem* se rattachant au même radical *ru*, si fréquent en hydronymie, et dont dérivent l'ancien français *ru*, *ruicel*, le français *ruisseau* et l'italien *ruscello*. La dénomination de *ru d' Rohon* (ajoutons d'ailleurs qu'on dit

(1) Bormans et Schoolmeesters. *Cartulaire de Saint-Lambert*, t. I, p. 9. Cf. Roland, *Toponymie namuroise*. On retrouvera le nom de *Poleda* dans le *Cartulaire de Stavelot-Malmedy*, qui paraîtra prochainement. — *Poleda* a été déjà relevé par Grandgagnage, *Vocabulaire*, p. 56.

(2) V. Roland, *ibid.*, p. 130.

aussi *à Rohon* sans article pour dénommer la *Fagne* traversée par le ruisseau) serait donc une réduplication dont l'exemple n'est pas rare (*gerfaut* = geier + falco, *loup garou* = loup wer + wolf), surtout dans les noms de lieux : le *Mont Gibel*, *l'île d'Eu*, le *village de Le Torp*, et, plus près de nous, *rue Potiérue*, *rue Féronstrée*, *rue Bastrée*. Seulement, la difficulté est d'expliquer le premier *o* ouvert.

M. Gröber a bien proposé, pour le groupe de noms communs cité plus haut, un type * *rogium*, * *rogiscellum* au lieu du * *rivicellus* de Diez. Mais il s'agit ici du wallon, et le wallon a gardé le mot *rühè* : il est donc difficile d'expliquer l'existence simultanée de deux formes qui remonteraient au même type. Faut-il plutôt supposer que le *h* est adventice, et ne s'est développé que quand la voyelle du radical et celle du suffixe *-on* (car nous avons ici le même suffixe que dans *Aveyron*, *Ermeson*, *Floyon*, *Lignon*, etc., v. Roland, *Top. nam.*, pp. 116, 122, 123, 143, 144) se sont trouvées en présence (1) ? Et *Rohon* rentrerait-il ici dans le groupe dont nous allons parler à propos de *Roannai* ? Il faudrait d'autres exemples dans la région wallonne pour pouvoir résoudre cette question.

**Rwènê** (*lu*—).

Le nom de *Roannai* est évidemment un diminutif, et le mot simple, *Roanne* (wallon *Rwèn*), est resté dans le nom d'un village de la commune de la Gleize où passe ce ruisseau. Notre *Roanne* apparaît sous la forme *Rona*, forme rare, mais au moins attestée une fois — v. Grandgagnage, *Vocabulaire des anciens noms de lieux* (2), — et le même nom se rencontre plusieurs fois en France, où le type ancien est conservé de façon plus complète : *Rodanna*,

(1) Remarquons que pour *Roannes* (dans le département du Cantal) on trouve des graphies en *h* et même en *ch*, du XIVe au XVIIe siècle (v. *Dict. top. du dép. du Cantal*, par Em. Amé). Il ne serait pas impossible que *h* qui a disparu là se fût maintenu en Wallonie s'il y était né dans les mêmes conditions. -- *H* a disparu, dans un cas semblable, dans la région wallonne : « *Rohum* pour *Rohon*, *Ronvaux* » (Roland, *Toponymie namuroise*, p. 18) ; je suppose que *-um* au lieu de *-on* n'est qu'une faute de graphie ; reste à savoir quelle est l'étymologie du mot mentionné par M. Roland.

(2) Et antérieurement son *Mémoire*, 47 sup.

chef-lieu d'un pagus éphémère, est maintenant aussi *Roanne* (département de la Loire) (voy. Longnon, *Atlas historique de la Gaule*), le *Rodanensis pagus* (en Bourgogne) est le *Roannez* (Longnon, *ibid.*, p. 94), tandis que *Rodanum*, chef-lieu d'un autre *Rodanensis pagus*, est devenu *Rodenburg*, et aujourd'hui *Ardenbourg* (1). Quant à la forme diminutive prise par notre ruisseau, il est curieux de voir que la rivière du département du Cantal qui porte encore aujourd'hui le nom de *Roannes*, et qui a donné ce nom au village de *Roannes-Saint-Mary*, a eu autrefois aussi la forme diminutive : elle s'appelle *Aqua de Rohanet* en 1522 (2). Sur le radical *Rod-* qui est contenu dans *Rod-anus*, et qui est, comme on sait, un radical celtique, on trouvera les explications de M. d'Arbois de Jubainville et de M. Holder dans l'article consacré par ce dernier, dans son *Altceltischer Sprachschatz*, au *Rhodanus*, le plus notoire des cours d'eau appelés de ce nom, c'est-à-dire le Rhône. En 1543, ou plus précisément dans la copie de 1585 du *record* dont nous avons parlé, notre ruisseau est appelé *Roannea*, *ea* étant dans ce document la graphie ordinaire du suffixe wallon bien connu.

On a généralement admis jusqu'ici que c'était notre *Roannai* qui était désigné sous le nom de *Dulnosus rivus* dans un document du VIIe siècle : *per ipsam Amblavam, ubi Dulnosus in ipsam ingreditur; inde per Dulnosum usque in Fanias* (3). Je m'étais même demandé si le lieu dit *Rydeloneux* ou *Rideloneux* ne gardait pas le souvenir de ce nom de *Dulnosus* (forme qui ne pourrait évidemment pas, *au VIIe siècle*, être une latinisation naïve de *de l'oneux*). Mais d'après M. Jos. Halkin, il faudrait voir dans *Dulnosus* non pas le Roannai, mais le Nabonru (commune de La Gleize). Je ne puis me prononcer sur ce point; mais comme

(1) Piot, *Les pagi de la Belgique*, p. 31, cit. Longnon, *Atlas hist.*, p. 125. *Rônai*, commune du département de l'Orne, représente peut-être aussi le même radical.

(2) *Dict. top. du dép. du Cantal*, par Em. Amé.

(3) Pertz, *dipl. n° 29 (a. 667), p. 29, 9 sq.* (A. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, I, col. 1367.) – Roland, *Top. nam.*, p. 263, cite le nom comme devant figurer dans Jos. Halkin et Roland, *Recueil des chartes de Stavelot-Malmedy*, t. I, p. 22.

il y a d'autres *Rydeloneux* en pays wallon, il est bien probable que *Rydeloneux* n'a rien à voir avec *Dulnosus*, et que ce nom *Ry de l'oneux* qui, à mon avis, a désigné le ruisseau avant de désigner les terrains qu'il arrose, est un nom à ajouter à celui ou à ceux qu'a portés le Roannai. Au surplus, voyez *Rideloneux* (lieu dit).

**« Sart a pierres** (*ruy de —*) **»**

(*rü d'sār ā pīr*)

C'est le nom que porte, dans le *Record* de 1543, un petit ruisseau qui traverse le Gros Bois, et se jette dans le Roannai; ce nom n'existe plus aujourd'hui, et le ruisselet n'a plus de nom spécial; ses bords n'étant plus essartés, on ne fréquente guère le coteau dont il descend. Il y a ainsi une foule de minuscules cours d'eau qu'on éprouve rarement le besoin de nommer.

« Et non loin de leur source ils se perdraient sans nom », si on ne venait parfois défricher leurs bords, et si on ne les rencontrait en construisant une route ou par suite d'autres circonstances. Le nom ci-dessus signifie, évidemment, « le sart aux pierres ».

**Targnon** (*ru d' —*)

Petit ruisseau qui se jette dans l'Eau rouge, à la frontière prussienne, et, ensuite, nom des fanges traversées par ce ruisseau. C'est aussi le nom d'un village de la vallée de l'Amblève, et ce village aura peut-être pris son nom d'un ancien nom de ruisseau. Nous n'avons pas de renseignement ancien sur ce nom; c'est vraisemblablement un dérivé (avec suffixe *-yon*) du radical *tarn* qui est le nom du Tarn (France) et qui se rattacherait, s'il faut en croire Obermüller [1], à un mot celtique signifiant « petit fleuve, cours d'eau ». M. Holder [2], plus réservé, et sans doute plus prudent, ne donne pas d'explication de *Tarn*.

[1] *Keltisch-deutsches Wörterbuch.*
[2] *Altceltischer Sprachschatz*

## II. — VILLAGES ET MAISONS

### Baronheid (*bärõhé*)

Ce hameau porte un nom dont la composition et les termes sont assez clairs, sans qu'il soit possible de déterminer de quel *baron* relevait la *heid* qui a laissé son nom au village. Je ne sais vraiment où Del Vaux (*Dict. des comm. de la prov. de Liège*, 2e éd. 1841, art. Francorchamps) a puisé ce qu'il raconte d'une ancienne demeure seigneuriale, d'une allée de hêtres qui se voit encore... toutes merveilles qui n'ont jamais été soupçonnées dans notre commune.

*Baronheid* existait au XIXe siècle en notre commune comme nom de famille.

Le *bois du baron* (commune de la Gleize, à l'Ouest de notre Gros Bois) doit son nom à son propriétaire, le baron de Grady, établi dans la commune de La Gleize au XIXe siècle, c'est-à-dire longtemps après la fondation de Baronheid, mot qui n'a aucun rapport avec le « bois du baron».

### Cinse è Hâsse (*sẽs ẽ hās*)

Voyez *Hâsse* (lieu dit).

### Crontchamps

Voyez *Francorchamps* (village). Le terme de Cronchamps n'apparaît pas avant le XVIe siècle.

### Dranpont, Dronpont

Voyez : *Eau rouge* (ruisseau).

### Eau rouge

Voyez : même nom (ruisseau).

### Fagnoû

Voyez : *Fagnoû*, aux lieux dits.

## Francorchamps (*frăcŏrteă*)

Si Francorchamps n'a pas d'histoire, ce n'est pas la faute des étymologistes : car, après qu'on eut décidé que *Francorchamps* était *Francorum campus*, on trouva vite un évènement capable d'expliquer ce nom, et Francorchamps rappela les Francs de Charles Martel, les vainqueurs de la bataille d'Amblève (1). Le malheur est qu'aucun texte, aucune trouvaille archéologique ne vienne appuyer une pareille interprétation. Au contraire, l'analogie des autres noms de lieux commençant par *Franc* indique que ce mot est simplement l'adjectif roman, et qu'il faut décomposer le nom en *Franc* + *corchamps*. Comment expliquer la seconde partie ? Il existe, dans la même commune, un hameau du nom de *Cronchamps*. Si un autre Cronchamps avait reçu le titre de *franc* — comme, par exemple, *Francheville*, localité située aussi dans l'ancienne principauté de Stavelot-Malmedy, dont notre commune faisait partie — il est certain que * *Franc-cronchamps*, par la dissimilation des trois nasales et des deux groupes de consonnes en *r*, aurait pu donner *Francorchamps* ; pour ne citer qu'un des nombreux cas analogues, cf. *Cronone* (2) devenu *Cournon* (Puy-de-Dôme), où la métathèse de *r* était moins favorisée que par le groupe *Fran-cron*. Quant à Cronchamps lui-même, son explication est assez claire : l'adjectif *cron* (courbe, cf. l'allemand *krumm*) existe encore en wallon (*cronz os*), et il est fréquent en toponymie, non seulement dans la région wallonne (*Cron moûse* = Meuse courbe), mais aussi en terre allemande, où des dénominations comme *Krumbach*(*er*), etc., foisonnent. Il faut donc renoncer à chercher les Francs dans notre village, et

(1) A. de Noue. *Histoire de la principauté de Stavelot-Malmedy* et *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. VIII. Cf. aussi Bovy, de Ryckel et d'autres. M. Kurth (*Frontière linguistique*) a le premier contesté le traditionnel *Francorum campus*, mais sans expliquer Francorchamps par Cronchamps. Si l'on voulait admettre un souvenir des Francs dans *Francorchamps*, il faudrait plutôt songer à opposer *Remouchamps* (des Romains) à *Fr.* (des Francs), comme Heure-le-Romain à Heure-le-Tixhe, Meix, etc. Mais cette hypothèse-là n'est peut-être pas plus justifiée que l'autre.

(2) Longnon. *Atlas historique de la France*, p. 176 ; de même *dru* > *dur* dans *Durbuy*.

l'on n'est pas plus fondé à dire que son nom vient d'une bataille de Charles Martel qu'à prétendre, par exemple, qu'il provient de ce que le village a été brûlé par les Français en 1651. D'ailleurs, s'il y avait des Francs dans cette affaire, il faudrait remarquer qu'on avait déjà perdu le sens de la composition au commencement du XII^e siècle : car, quand Wibald fit, en 1135, graver sur une plaque de vermeil les noms (conservés par Miraeus, *Notitia ecclesiarum Belgii*, cap. LXXV, éd. 1723, t. II, p. 686) des propriétés de l'abbaye de Stavelot, notre village est mentionné sous la forme *Francorcamp*. C'est la forme qu'il a encore dans deux actes des années suivantes, où apparaît comme témoin un *Francon de Francorcamp* (Martène et Durand, *Amplissima collectio*, II, col. 102, déjà cité par Kurth, *Frontière linguistique*). A côté de cette forme (qui apparaît en 1135, 1138, 1167 et 1172) on trouve *Francorchan* en 1167 et *Francorchamp* en 1183 [1], ce qui montre que le *c* n'est qu'une notation gauche de la chuintante, notation fréquente, comme on sait, dans les documents de divers dialectes de l'ancien français.

Quant aux habitants de Francorchamps, ils n'ont pas de gentilé dans le patois des environs; je n'ai jamais vu le terme de *Francorchampois* que dans les journaux de Stavelot.

### **Harze, Hâsse** (ferme)

Voyez Hâsse (lieu dit).

### **Hennet** (*Trou* —)

Voyez Hennet (lieu dit).

### **Hockai** (*hŏkè*)

Ce diminutif en -(*ē -ellum*) présente le radical germanique HAUG, ancien nordique *haugr*, moyen haut allemand *houc*, signifiant : colline, coteau ; cette dénomination correspond à la situation

[1] D'après une note que m'a communiquée M. Jos. Halkin ; on retrouvera d'ailleurs aisément toutes ces formes dans le *Cartulaire* de MM. J. Halkin et Roland, qui sera imprimé avant les présentes pages.

de Hockai, qui est le village de Belgique situé à la plus haute altitude, et qui est proche de la Baraque Michel. Au XVIII^e siècle, on trouve encore le nom de *Hocquai* et *Hockai* employé avec l'article : « la chapelle du Hockay » dans un *Registre aux ordonnances, mandements,* etc. de l'abbaye de Stavelot (1761-1772) mentionné par J. Halkin, *Inventaire des archives de l'abbaye de Stavelot-Malmedy,* p. 49.

Le même nom, présentant seulement un autre suffixe diminutif, est encore porté par deux villages français, où il est encore précédé de l'article : le *Hocquet,* département de l'Aisne, commune de Vigneux, et le *Hocquet,* Seine-Inférieure, comm. des Grandes-Ventes. Ces deux villages ont à peu près la même importance que notre *Hockai* au point de vue de la population (environ 200 habitants); je ne sais s'ils sont situés, comme celui-ci, « dans une solitude qu'on s'étonne de voir habitée », comme dit Eug. Van Bemmel (*Guide de l'excursionniste*) en parlant de notre *Hockai.* — *Hocquet* existe aussi en Belgique comme nom de famille (à Tournai); et on me signale *Le Hocquet* de Saint Vaast, au N. de Binche.

L'ancien français (spécialement l'a. -norm.) présente le nom *hoge, hogue, augue* = colline, hauteur (v. Godefroy), et le diminutif est fort répandu dans la toponymie normande (*la Hoguette, le Houguet,* etc., v. God.).

Le gentilé de notre *Hockai* est *Hocurlin* (cf. *Hofurlin,* gentilé de *Xhoffrai*).

Grandgagnage (*Dict. étym.*) donne *hokè* comme existant encore à l'état de nom commun dans une région du Condroz : dans le sens qu'il indique, on emploie, dans notre commune, le mot *hopê.*

## **Ster** (*stèr*)

Le nom de ce village est l'un des plus répandus et des plus intéressants de la région wallonne. Il a été étudié spécialement

par M. Feller, dont le travail [1] me dispensera de m'étendre très longuement ici. Au surplus, il ne faut pas songer, dans un glossaire toponymique, à traiter de façon complète tous les sujets auxquels touchent les divers noms qu'on rencontre. Notre *Ster* n'apparaissant pas avant le XIVe siècle [2], et ne présentant pas d'autre forme que la forme actuelle, ce n'est pas son cas qui tranchera la question de l'origine de tous ses congénères. Ce mot de Ster est répandu en pays wallon et en pays flamand, ce qui donne déjà une probabilité en faveur d'une origine germanique : il y en a un dans les communes de : Ans, Anseghem, Chaudfontaine, Francorchamps, Saint-Nicolas-Waes, Serville, Stavelot, Vaux-sous-Chèvremont. On trouve en outre, dans la région flamande, quatre *Sterre* : dans les communes d'Aeltre, de Pollinchove, de Santvliet, de Waesmunster; des diminutifs comme *Sterreken* (dépendance de Oostacker, et dép. de Saint-Nicolas-Waes), forme à laquelle correspond le diminutif wallon *Sterelet* [3]; des composés comme *Sterrebeek* (une comm. du Brabant, et une dép. de Tubize), *Steerehoek* (dép. d'Aelbeke, et dép. de Tieghem), *Sterrestraadje* (dép. d'Eecloo), *Sterrekenshoek* (dép. de Lendelede). — *Ster* entre comme élément principal dans la composition d'un grand nombre de noms de lieux wallons : *Agister* (mentionné déjà dans un obituaire de Stavelot, reproduit dans J. Halkin, *Inventaire*, p. 33), *Avister* (dép. d'Esneux), *Biester* (?) (dép. de Stavelot), *Bernister* (village de la Prusse wallonne), *Colonstère* (près de Tilff), *Commanster* (prov. de Luxembourg), *Ghaster* (cité dans J. Halkin, *ibid.*, p. 31), *Géronstère* (près de Spa), *Grimonstère* (Ferrières), *Herbiester* (?) (Jalhay), *Jehanster* (dép. de Polleur), *Jehoster* (dép. de La Reid), peut-être le lieu dit *Lafreuster* et, moins sûrement, *la Mastère* [4] (côte entre Francor-

[1] J. Feller. *Les noms de lieux en-ster* dans le Bull. de la Soc. verviétoise d'Archéologie et d'Histoire, t. V (1904).

[2] On trouve un record de Ster et Francorchamps en 1367 (Jos. Halkin, *Inventaire des arch. de l'abb. de Stavelot-Malmedy*, p. 29).

[3] Cortil *Sterelet* (Bormans et Schoolmeesters, *Cartulaire de Saint-Lambert*, Commission royale d'histoire, t. IV, p. 475 ; 28 février 1370, acte concernant Trognée).

[4] Il n'est pas vraisemblable, du moins, qu'on ait ici une forme de *monasterium*.

champs et Malmedy), *Pepinster, Polister, Solwaster* (Sart-lez-Spa), *Sunister* (près de Jalhay), *Thimister* (près de Herve; autrefois *Tynwister*, v. Grandgagnage, *Vocabulaire*), *Trasenster, Hodister, Rogister* (ce dernier, du moins, existe encore comme nom de famille); enfin on le retrouve dans des noms de familles comme *Dester, Da(u)vister*, etc. On ne pourrait guère comparer la diffusion de *Ster* dans notre région qu'à celle des *Fays* et des *Sart*. La valeur de nom commun de *stèr* a été sentie assez longtemps : en 1334, ce mot prend encore *s* (1), il est encore précédé de l'article (2) en wallon (du moins pour le Ster de Francorchamps : *lu Ster, o Ster*) comme il l'est dans les formations Dèster, Dauvister, etc. C'est ce qui explique des notations comme *Colin d'osther* (acte de Francorchamps du 25 juin 1708) et Henri Pirotte Istas *d'osther* (31 décembre 1709) : *ŏ ster* ou *ĕ ster* représente *en le ster*, et les actes de Francorchamps, du XVI^e^ au commencement du XIX^e^ siècle, présentent très souvent *ster* avec l'article. Même, quand le plan cadastral de la commune fut dressé en 1828, Ster y figura sous la forme *Ester*, le géomètre ayant pris pour le nom du village l'expression composée de la préposition, de l'article et du nom — par une confusion qui fournirait la matière d'un gros chapitre si on en relevait tous les cas en toponymie (3).

Faut-il ajouter, à la série des noms ci-dessus, les *Stier* de

(1) Bormans et Schoolmeesters, *o. c.*, t. III, p. 439 (acte du Val-Saint-Lambert, 30 avril 1334).

(2) « Le Ster » Record de 1543, § 6, à côté de « Ster ».

(3) On cite généralement les exemples classiques de Stamboul (Εἰς τὴν πόλιν) et de Stanco (Εἰς τὴν Κῶ). — M. Lequarré a relevé *Nessonvaux* et *Noblehaye*. — C'est par une confusion analogue que Spa est devenu *Aspa* (les bains d'Aspa) dans Montaigne, *Essais*, liv. II, chap. XV, et *Journal du voyage de Montagne en Italie*, éd. d'Ancona, p. 9. — On sait aussi qu'en provençal Aix s'appelle *Azais* (Adaquas), et l'on a remarqué depuis longtemps les perturbations de l'initiale dans les noms propres (cf. déjà R. Mowat, *De la déformation dans les noms propres*, *Mémoires de la Société de linguistique*, t. I, p. 171). L'étude des noms de lieux à cet égard permettrait de compléter utilement le travail de M. Georg Nehb, *Die Formen des Artikels in den französischen Mundarten* (Verbindungen der Präposition *in* mit dem Artikel *Zeitschrift für frz. Spr. u. Lit.*, XXIV. 241). — Cf. encore le cas de *Emblon* > *Neblon* (Roland, *Top. nam.*, p. 144).

Hesbaye (*Steria-monticula*, v. Grandgagnage, *Vocabulaire*), wall. *Stī* (*à Stī*), qu'on trouve dans *Stier* (commune de Donceel) et dans *Bovenistier*? Je remarque (dans le *Vocab.* de Grandgagnage) que l'on a pour *Bovenistier* une ancienne forme, isolée il est vrai, en *-ster*. Cette forme peut n'être qu'une faute. Je laisse à celui qui va traiter définitivement le sujet le soin de trancher toutes ces questions.

Qu'est-ce, maintenant, que *ster*? Ce n'est pas *stare* latin comme l'a cru M. Lequarré (1) et comme le pense aussi M. de Noue, car le mot serait aujourd'hui, en wallon, *stè*. Est-ce *stede*, comme l'explique M. Kurth, qui applique au nom wallon l'interprétation que Taylor donne de ces noms si nombreux en Grande-Bretagne? Mais *stede* aurait donné *stoy* comme * *redain*) germanique, goth. *rêd*, a donné *-roy* (cf. Mackel, *Die germanischen Elemente in der französischen und provenzalischen Sprache*, 1887, lequel, sans tenir assez compte des dialectes et surtout du wallon, a pourtant étudié avec beaucoup de soin le traitement phonétique des mots d'origine germanique). Je pense que le type du mot *ster* est une autre forme, se rattachant d'ailleurs au même radical germanique que *stede*, à savoir *stell(e)* (2), *stel·l*) (= place). Cette forme explique à la fois la conservation de *è* entravé, et, de la façon la plus plausible, la naissance de *r* (rien n'étant plus fréquent que le changement *l* > *r*). Remarquons en outre que *stel* est masculin dans la région flamande (du moins d'après le dictionnaire de Callewaert), et que le *ster* wallon est toujours masculin, tandis que *stede* est féminin. Remarquons surtout que la forme en *d* qui a pénétré en Wallonie avait comme voyelle *a*, et qu'il serait extrêmement étonnant que deux formes du même mot représentant des dialectes germaniques divers et tout au moins des âges divers, eussent pénétré côte à côte dans notre pays (la

(1) M. Lequarré a prouvé, par des exemples explicites (*Bull. Soc. liég. de litt. wall.* t. XLIII, p. 182) que *stare* a été employé substantivement (= domus), mais *dans le Sud de la France*.

(2) Peut-être est-ce le même mot qui est conservé dans le nom de la montagne dite *Stele*, près de Montjoie, mentionné par A. de Noue, *Bull. Inst. arch. liég.*, VIII, 395.

forme en *a* est conservée, comme on sait, dans *Statte*, et dans les noms des villages en *-stă* de la commune de Stavelot).

Je ne sais s'il y a des mentions d'un *ster* wallon avant le XIII^e siècle : on voit apparaître le mot en 1242, dans un document où il a déjà la forme actuelle, ce qui n'est pas le cas pour le nom qui se trouve à côté, et qui désigne Corioule : *Arch. inter Korioles et Ster*, 1242 (*Cartulaire de Grandpré*, t. I, p. 26, cit. Roland, *Toponymie namuroise*, p. 231).

Le gentilé de Ster est *Sterlin* (*stĕrlĕ*), et cette forme en *rl* n'est peut-être pas sans importance pour la détermination du type primitif.

**à Thisimani** (*tĭzĭmănĭ*)

Ce nom se décompose en *Thisi* (forme que je n'ai pas rencontrée ailleurs), et *mani*, dénomination très connue en Wallonie et en Loraine : *Many*, près de Metz, *Grand Mesnil* au Sud de la prov. de Liège. Ce terme représente, comme on sait, * *mansionile* : « *Mansionile, Ann. Nam.* V, 472 « Petite maison » (Grandgagnage, *Vocabulaire*, p. 45) ; « *Masnil*, dép. de Hollogne s/Geer ; Maesnil ou Masnil, dép. de la comm. de Gelinden, non loin de Saint-Trond ; Maesnil près de Ruremonde, etc. » (Grandgagnage, *Vocab.*, p. 225-226). Dans la région wallonne, ce mot est resté dans des noms propres comme *Demany*, de même que le *mas* provençal (mansus) est resté dans des noms comme *Dumas*, et les innombrables *Mesnil*, *Ménil* français dans *Dumesnil*, etc.

Notre *Thisimani* correspond bien au sens primitif de « maison bâtie aux champs », car il désigne une habitation isolée, entre Ster et Baronheid.

## III. — LIEUX-DITS, BOIS, CHEMINS

**« Améchamp »**

Voyez *Laméchamp*.

**« Atpré »**

Voyez *Lacpré*.

**Baileû**

Voyez *Bêleû*.

**Baltuzòr** (*al* —)

Ce lieu dit, qui dans l'usage actuel est au féminin singulier (*lu Baltuzòr, al* —) comme s'il présentait le suffixe *-òr,* est mentionné en 1793 « pré dit Baltozor »; il porte donc le nom d'un ancien propriétaire, où l'on a cessé de reconnaître un nom d'homme.

**Ban**

L'ancienne dénomination territoriale de *ban* est aujourd'hui inusitée dans la commune; on ne l'emploie plus qu'en parlant du *ban du Rwène* (ban de Roanne) et du *ban dè Sârt* (ban de Sart).

**Basse Hâsse**

Voyez *Hâsse*.

**Batch a l'êwe** (*vôye do* —)

Chemin du bac à l'eau.

**Batchelî** (*Trt l'*—)

Voyez *Trt*.

**Bêleû** (*bwès do* —)

Ce bois, souvent mentionné (*Baileu*) dans le relevé des propriétés des habitants de la commune de Francorchamps (1793), est sur le territoire actuel de La Gleize, et touche seulement, à l'Ouest de notre commune, à notre Gros Bois. Ce nom est aussi celui d'un autre bois près de la Baraque Michel (territoire de

Bévercé, près de Malmedy). Le mot *Baileû* a été étudié par M. Roland (*Toponymie namuroise*, I, 232 et 473-474), qui cite plusieurs cas où ce mot désigne des bois, et qui y reconnaît le suffixe celtique *-aus*. Avons-nous peut-être dans ce mot un radical celtique (¹) signifiant : bois ? L'ancien irlandais *bile* (grand arbre sacré, v. Joyce, *Irish Names of Places*, p. 481; Windisch, *Irische Texte mit Wörterbuch*, p. 879), ou le gaélique *baile* (village ou hameau, v. Macleod et Dewar, *A dictionary of the gaelic language*; irlandais *bally*) fréquent dans la toponymie anglaise, ou encore l'ancien irlandais *baile* resté inexpliqué jusqu'ici (Windisch l'interprète par un point interrogatif) sont, je crois, les seuls mots celtiques auxquels on pourrait songer, et aucune de ces explications ne s'impose. — M. Cocheris, qui du reste n'est nullement philologue, croit savoir que « dans l'idiome » celtique, *Bali* signifie une allée d'arbres de haut jet conduisant » à une habitation, à peu de chose près le synonyme d'avenue » (*Origine et form. des n. de lieux*, nouvelle éd., p. 33); et il ne manque pas de citer bon nombre de noms de lieux contenant *bali*... M. Cocheris ne doute de rien...

**Bêlôneû**

Lieu dit au Nord de la commune; adj. *bel* et *ôneû*, terme bien connu en Wallonie.

**Biseû** (*bĭzœ*) : *Grand Biseû*

Fange à litière au Nord-Est de Francorchamps; pas de forme ancienne.

**Bêrsoû** (*ŏ bèrsoû* = en le —)

Terrains situés à l'Ouest de Francorchamps, et descendant de la route de Neuville à la « fagne è Boille ». La partie du milieu

(¹) L'objection faite à M. Roland, que « ce mot ne paraît pas appartenir au vocabulaire celtique, parce qu'aucun mot des langues néo-celtiques ne peut en être rapproché » (V. Tourneur, dans le *Musée belge*, 15 oct. 1903, p. 480 : *Recherches sur la Belgique celtique*) ne signifie pas grand'chose, car à ce compte-là il resterait fort peu d'éléments celtiques dans les ouvrages de toponymie.

s'appelle aussi le *fonsouchamp*, et l'on pourrait songer à voir dans *Bêrsoû* une forme wallonne correspondant exactement à l'ancien français *berceuil* (berceau), désignation pittoresque d'une colline évasée (1). Seulement, le mot *bêrsoû* est inconnu dans le patois de notre commune, et d'autre part le relevé de 1793 présente, à plusieurs reprises, pour notre lieu dit, les deux subdivisions : *Grand Bel-sou*, et *Petit Bel-sou*. Pour voir là « berceau », il faudrait donc supposer que le mot *bersoû*, ignoré aujourd'hui, aurait existé chez nous, y aurait pris *l* au lieu de *r* (2), puis serait revenu à son ancienne forme, alors qu'on avait perdu le sens de cette forme. Au lieu de toutes ces invraisemblances, il me paraît simple de voir ici un *-soû* qui se retrouve, je pense, dans d'autres noms (voyez *-soû*) et l'adjectif *be(l)*.

### âs Blankès-pîres

Ce lieu dit ( = aux Blanches Pierres) s'explique d'autant plus aisément que les « pierres blanches » existent toujours dans les terrains auxquels elles ont donné leur nom.

### Bodzeû (*ŏl bŏdzœ* = en la —)

Fanges au Sud de Hockai. Pas de forme ancienne. Il est plus que probable que nous avons ici l'expression correspondant au *bozolus* = *dumetum* (lieu couvert de buissons) de Ducange, chez lequel, comme dit M. Kurth (*Gloss. top. de Saint-Léger*) les érudits modernes trouvent si souvent les matériaux de leurs études.

### Boy (*Bŏy*)

1) *Bwès d' Bŏy* ; 2) *Fagne ĕ Bŏy*

Ce nom désigne une « fagne » située à un kilomètre environ à l'Ouest du village de Francorchamps, et le bois attenant à cette

(1) Ces désignations pittoresques se rencontrent dans toutes les toponymies, depuis Ἀσπίς (bouclier) de l'Argolide jusqu'à la route de *la Corniche*.

(2) Il existe effectivement une forme wallonne *bîlsoû* (pas à Francorchamps) ; mais M. Feller, qui me le fait remarquer, considère lui-même cette étymologie comme improbable dans le cas qui nous occupe.

fagne. Écrit *Boille* au cadastre, il figure dans le relevé de 1793 sous la forme *Et Boelle*, qui correspond à la prononciation actuelle *è boy*.

Cette forme n'est pas isolée dans notre pays : Grandgagnage cite les formes « *Builes* (1) en Rochelenges » (1067), villicus de *Builles* (1176), villas *Boiles* (Rokelenge) (bulle d'Innocent II), *Boelhe*, *Bolhe*, et, à propos de *Gere*, mentionne la forme *Boilh* : inter Boilh et Gere (2). Des noms de familles comme celui de *Bouille* et des seigneurs du *Bueil* (3) représentent le même mot. Celui-ci est aussi très répandu en Normandie, et d'anciens textes qu'on trouvera dans le *Dict.* de Godefroy, s. v. *Boel*, *Boele*, nous le montrent comme nom commun, puis comme nom de lieu, désignant de même que notre *Bŏy*, des terres et des bois. Aujourd'hui encore, dans le Cantal et le Calvados, des écarts, des fermes et des hameaux portent le nom de *La Boal* et *La Boual* (4). Le mot *boel* (masc.) ou *boelle* (fém.) désignait au moyen âge des lots de terrains : « On assignait aux colons, dit M. Léop. Delisle (*Classes agric. en Normandie*, p. 397), des *boels*, ordinairement plus longs que larges : d'où le nom si répandu de *Longs boels*. A l'une des extrémités du *boel*, chacun élevait sa chaumière. Toutes les portes s'ouvraient du même côté sur le chemin, qui devenait la rue du village (5) ».

L'origine du mot est le germanique *budil* (6), et l'ancien saxon *bodl* désignant une habitation ou un bien de campagne, l'anglo-saxon *botl*, l'anglais actuel *Bottle* ou *Battle* (Newbattle, Buittle), l'allemand *Büttel* (Wolfenbüttel), qui représentent le même mot,

(1) *Vocab. des anc. noms de l.*, p. 92.

(2) *Ibid.*, p. 121.

(3) Ital. *Boglio* ; de Bueil était, comme on sait, le nom patronymique de Racan, et de Jean de Bueil, l'auteur du *Jouvencel*.

(4) *Dictionnaire topographique du dép. du Cantal*, par Emile Amé (*Dict. top. de la France*, n° 22, 1897). Cf. de même *La Bouille*, *La Boële* et plusieurs dérivés de *Bouille* dans le *Dict. top. du Calvados*, par Hippeau.

(5) Cité par Godefroy, *l. c.* Cf. aussi Ducange, s. v. *Bodellum*, *boel*, *boelea*.

(6) Cf. Fœrstemann, *Ortsnamen*, 2e éd., col. 350. — M. Suchier, à qui j'adresse ici mes remercîments, me fait remarquer qu'on pourrait songer à un autre terme germanique, *bühel* (colline) ; mais je ne sais si ce terme a pénétré jusqu'en Wallonie.

sont aussi très répandus dans la toponymie de l'Angleterre et de l'Allemagne septentrionale.

La forme *butil* (*butile*), dont Fœrstemann donne de nombreux exemples, se trouve notamment mentionnée dans un document de 947, où Lacomblet (*Urkundenbuch für die Geschichte des Niederrheins*, Bd. 1-3, Dusseldorf 1840-53) a déjà reconnu le nom moderne *Buel*. A l'époque où il fut adopté en Wallonie, le mot avait vraisemblablement le sens de bienfonds, de terrain, et non encore celui d'habitation ou maison, car il n'y a jamais eu de bâtisse à l'endroit qui nous occupe, et le sens de « cour, masure » que Godefroy donne à *boel(le)*, n'est venu qu'en second lieu, même en Normandie (1).

**Bossènes** (les —)

Fanges à litières au Nord de Ster. Ce mot présente, avec un autre suffixe, le radical qu'on trouve encore dans le nom commun *bosset* = touffe.

**Boû**

Voyez *Rusteûboû*.

**Bouhèye** (*ŏl bouhĕy* = en la —)

Ce nom désigne un lieu plein de buissons (*bouhon*) ou d'arbustes; l'endroit auquel il s'applique est maintenant cultivé; il se trouve près de la vieille route de Stavelot.

(1) Le mot est resté comme nom commun dans le patois normand. On lit en effet dans le *Dictionnaire du patois normand* (p. 34) d'Ed. et A. Du Méril (1849) l'article suivant : « *Bel*, ou plutôt *Boel*, s. m. Cour intérieure, attenant aux bâtiments; probablement de l'islandais *Bol*, habitation. Tota villa in aequales redigitur portiones quas materna lingua *Boel* appellant; Sueno, *Leges Scaniae*, l. IV, ch. 1. Il y a à Valognes une petite place entourée de maisons qui s'appelle le *Bel-Pinaud* ; la place qui était au milieu du château de Carn était aussi nommée le *Besle*, et Huet fait certainement à tort venir ce mot de *Bellum*, *Origines de Caen*, p. 40, éd. de 1706. » — Je ne sais vraiment sur quels documents M. Cocheris (*Origine et formation des noms de lieu*, nouvelle éd., 1885, p. 32) s'appuie pour rédiger l'article suivant que je transcris à titre de curiosité : « De *boelea*, bois, taillis : La *Boula* (Basses-Pyrénées). *Boeilh* (Basses-Pyrénées). *Bohal* (Morbihan). *Le Bohalle* (Maine-et Loire). *Bohas* (Ain). »

**Burbus** (*Fagne des* —)

Cette « fange des brebis » présente une forme qui s'emploie encore dans certains villages wallons (notamment en Prusse wallonne), mais qui, dans le patois de Francorchamps, est remplacée par la forme *bèrbis* (anciens français *berbis*, mod. *brebis*) : on a donc employé autrefois la forme *burbus* dans notre commune. Les terrains ainsi dénommés servaient autrefois de « vaine pâture » (une des formes d'exploitation des biens communs) aux troupeaux de brebis, qui ont peu à peu disparu de la commune après la suppression de la vaine pâture ou « aisance ».

**Cessènes** (*so les* — = sur les —)

*Les Cessènes* désignent le petit plateau, à moitié défriché aujourd'hui, qui se trouve au dessus des *Thiers*. Cet endroit est nommé *Cessines* au cadastre; cette graphie n'a pas grande importance, elle n'apparaît pas avant 1793, et je n'ai trouvé pour ce nom aucune forme plus ancienne. La lettre initiale pourrait avoir été *s* aussi bien que *c*, étant donné la date tardive de la notation : aurions-nous ici un **siccina* (le type est postulé pour des mots espagnols et portugais, qui d'ailleurs ont un autre sens, v. Kœrting, *Lat.-rom. Wörterbuch*, 2e éd.), dérivé de *siccus*, et les *Cessènes* (ou *Sessènes*) représenteraient-elles « des terrains secs » ? Rien ne vient appuyer cette hypothèse, pas plus que les autres qu'on pourrait faire sur ce nom. — Je ne vois guère à comparer à notre lieu dit que *Césins* (*Le Suc de* —), montagne à vacherie, commune de Cheylade, département du Cantal. Je ne pense pas qu'il faille rapprocher de ces noms celui de *Sézanne* (dép. de la Marne), qui remonte à *Sez-ana*, *Sezanna*, *Sezania* (« Sezanici suburbani » v. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*). Peut-être notre nom de *Cessènes* s'éclairera-t-il quand on aura fait un relevé assez étendu des lieux dits wallons ?

Quant au *Sessina* (possessio, jus) de Ducange, il se rattache au même radical que *saisir* : or *sêzĭ* a *ê* long dans notre patois, tandis que *ĕ* est bref dans *sĕsĕn* ; au surplus, je ne connais pas de

cas où ce *sessina* soit devenu nom de lieu, ce qui serait pourtant fort possible.

**Chalète** (*a* —)

C'est le nom que porte un coin du village de Ster qui touche au ruisseau appelé aujourd'hui *ru de Hockai*. Ce diminutif *Chalète* présente un radical extrêmement répandu en hydronymie (1) : *Cala* (cf. Holder, et Roland, *o. c.*) a été le nom de l'Eau rouge, et ce mot, ou son diminutif, a sans doute aussi été appliqué au ruisseau dit *ru de Hockai* avant de l'être à la partie du village baignée par ce ruisseau. *Cala* est, comme on sait, un radical celtique. Il est inutile d'insister sur le diminutif *Chal-ète*: c'est un cas comparable à celui de *Roan-ai*, et M. Roland a déjà groupé un certain nombre de diminutifs de ce genre, qu'on pourrait étendre à l'infini (2). Le mot simple, *Chales*, est encore le nom d'un village situé près de Stavelot, à l'embouchure du ruisseau (aujourd'hui l'Eau rouge) auquel il doit son nom.

Pour notre *Chalète*, nous relevons, en 1793, le terme: fange à Challette.

**Charlemagne** : Arbre Charlemagne

Le vieux hêtre qui porte ce nom retentissant a disparu depuis des années, mais l'endroit où il s'élevait a gardé son nom dans l'usage des habitants de Hockai et de Baronheid. Il est encore mentionné par Delvaux en 1841 (*Dictionnaire de la province de Liège*, art. Francorchamps), et A. de Noue (3) s'est ému de cette floraison épique des Hautes-Fagnes : « La tradition et la légende, dit-il, se sont attachées aux flancs du vieux village avec ses ruines du château de Baronheid [?], sa chaussée romaine ou *pavé du Diable* et avec son *hêtre de Charlemagne*. Le savant Ernst nous

(1) Cf. encore les noms de Chelles (Cala), peut-être aussi *La Chaleire* (ruisseau) etc., en France (peut-être aussi *Le Kal*, ruisseau du Cantal). Sur Chaleux (en Belgique) v. Roland, p. 475.

(2) V. Roland, *Toponymie namuroise*, p. 116. Cf. Andenne, Andenelle ; Avesnes, Avesnelle ; Comblain, Comblinay ; Lincent, Linsmeau ; Marchienne, Marcinelle, etc.

(3) *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. VIII (1866), p. 395.

dit en effet qu'une chaussée romaine (1), etc... ceux de Sourbrodt et de Jalhay l'appellent la *chaussée de Charlemagne* (2), soit que la tradition conservée chez eux en fasse cet empereur auteur ou du moins restaurateur, soit que leurs ancêtres aient voulu décorer de son nom ce qui leur parut grand, comme les Romains, au rapport de Tacite, attribuaient les ouvrages extraordinaires à Hercule, car c'est encore sans doute pour cette dernière raison, qu'un arbre entre Dijon et Auxonne et un autre qui existait près de Baronheid, il n'y a que peu d'années encore, ont reçu le nom d'*arbre de Charlemagne*, sous lequel ce dernier est marqué sur quelques cartes géographiques, et qu'une pierre de grand volume, dans les fanges, à environ trois quarts de lieue de Monjoie, près de la montagne dite *Stele*, est nommée le lit de Charlemagne : *Lectus Caroli Magni* ». L'explication n'était pas mauvaise, et c'est celle qui avait été donnée l'année précédente dans un ouvrage que M. de Noue n'avait peut-être pas lu, mais qui fait époque dans l'étude de la légende carolingienne (3) : « Non seulement, disait Gaston Paris, les aïeux de Charlemagne ont disparu dans son unique personnalité, mais il est bien probable que des souvenirs extrêmement anciens, peut-être même mythiques, ont changé d'attribution, et que les habitants des villes où ils se conservaient, ne rattachant plus aux antiques noms aucune idée bien nette, leur ont substitué souvent celui qui était le plus familier à leur admiration. De là ces noms de Charlemagne et de Roland,

(1) Ce serait la *Via mansuerica* d'après M. Schuermans, *Spa et les Hautes-Fagnes*, p. 94. — Henri Delvaux de Fouron (*Dict. géogr. de la prov. de L.*, 2e éd., Liège 1841, t. I, p. 184) dit : « Au N.-O. de Baronheid il y a une partie de chemin qu'on appelle *Chaussée des Romains ou Pavé du Diable*... Il y avait ci-devant un hêtre, qu'on nommait *Hêtre de Charlemagne*, et que les étrangers venaient souvent visiter ».

(2) *Pavêye Charlemagne*.

(3) L'*Histoire poétique de Charlemagne* vient d'être enfin rééditée, comme on sait, par M. Paul Meyer.

appliqués à des localités ou à des monuments qui n'avaient rien de commun avec eux [1] ».

« **Charneux** » ou **Tchârneû** (*lu* —)

Ce nom de *tchârneû* désigne des terrains, aujourd'hui cultivés, situés un peu au Nord-Ouest du village de Francorchamps. La composition et le sens de ce mot sont assez connus : il se rencontre dans plusieurs écarts et villages de la région wallonne, et son équivalent français (avec le suffixe *-oi* ou *-oy*) est aussi abondamment représenté.

« **Cheneu** » (*Tchamp do* **tchèneû**, *Thier do* —, *Duvant l'*—)

Ce mot est tout aussi fréquent et tout aussi connu que le précédent; pour ne citer que les environs immédiats de Francorchmps, il désigne un village de la commune de La Gleize (Cheneu do Moncè) et un village de Stavelot.

« **Chin Maie** » (*tchĕ mây*)

Je n'ai trouvé pour ce nom aucune forme plus ancienne que celle du cadastre (où il est écrit Chien maie), et je ne suis pas même sûr qu'il faille diviser le mot, comme l'ont fait les auteurs du cadastre, en deux parties. Il est employé sans article : *ă tchinmây*.

[1] Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne* (1865), p. 108. « Citons, dit G. Paris en note, la *lande Charlemagne*, près de Tours ; le *fief Roland*, près de Soissons (Fr. Michel, *Ch. de Rol.*, p. 210) ; la *tour Charlemagne* à Nice, etc. » Le même phénomène se reproduit pour toutes sortes de personnages, historiques ou mythiques : Jules César, Brunehaut (v. G. Kurth, *Hist. poétique des Mérovingiens*, p. 426), Obéron. Le nom de Napoléon serait-il destiné à une pareille vogue ? Une maison tombée en ruine, et qu'on reconstruit en ce moment, sur la route de Stavelot à Spa (territoire de Stavelot) s'appelle maison Bonaparte, quoique jamais aucun de ses propriétaires n'ait eu un pareil nom. Le parrainage « du Diable » et souvent celui « des Romains » représente le même phénomène, et il n'est pas moins fréquent dans le pays wallon. Il ne faut pas confondre ces cas avec ceux où des érudits se sont préoccupés de donner le nom des héros à des lieux témoins de leurs exploits, comme le Pas de Roland, etc., à Roncevaux (cf. G. Paris, *Légendes du moyen âge*, p. 33, n. 1.

### « Chiou » ou Tchiyoû

Fange à Chiou 1793 ; *Fagne a Tchiyoû.*

Je n'ai trouvé, pour le nom de cette fagne, d'autre forme que la forme actuelle. Un *Cheouz* (1), qui d'ailleurs n'est probablement pas le nôtre, est mentionné à la date du 6 avril 1489, et l'on rencontre en France (département de l'Yonne) un *Cheu* pour lequel sont conservées les formes anciennes : *Cadugius* en 680, *Chaducum* en 1250. M. Holder (2) fait remonter ces formes à un * *Catu-io-s* qui serait un gentilice. Cette explication fût-elle même juste, il n'est pas sûr qu'elle pourrait s'appliquer au nom wallon.

### Cinse è Hâsse

« Ferme de Harze », sur les cartes : voyez *Hâsse.*

### Closore (*lu* —)

Prononcez *clôzôr*. Ce nom, dont le sens est assez clair (= enclos), est mentionné, sous la même forme, en 1793 : « la Closore », et, dans un autre passage, « un champ dit Closore ».

### C'mougnes (*tchamp des* —)

Ce nom s'applique à des terrains de Francorchamps (champ des C'mougnes) et à des fanges de Hockai (*frèhècmuŋ*) pour lesquelles le nom est précédé de l'adjectif *frèh* (humide). Le sens du mot n'est plus senti par les habitants de la commune, et il y a plus d'un siècle qu'on ne le comprend plus, ce qui fait qu'il est noté de façon bizarre dans les documents et au cadastre. Le cadastre actuel porte : *Mougne* : *champ des Mougnes* pour le lieu dit de Francorchamps, et *Frehes Mougnes* pour celui de Hockai. Dans le relevé

(1) Jos. Halkin, *Inventaire des chartes de Stavelot-Malmedy.*

(2) Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*, col. 849 : « * *Catu-io-s* M. gentilic., in O. *Catui-âca Catui-âcia*, und in O. *Cadugio villa in pago Senonico*, j. Cheu (canton Saint-Florentin, arr^mt Auxerre, dép. Yonne) Pard. dipl. t. 2, p. 153 (saec. 7). Cf. aussi *Cheu* dans le *Dictionnaire topographique du département de l'Yonne* par Max. Quantin.

de 1793 et années suivantes, on trouve « un champs aux guemougne », « le champ degmougne », « D'exmougne ». « champ Deceppemougne », « D'ecquemougne »; on trouve une fois aussi une forme plus correcte : *les Quemougnes.* En remontant au XVI^e siècle, on trouve la transcription véritable du mot, du moins pour le lieu dit de Hockai; le Record de 1543 mentionne en effet § 40 « les fraiesse commune ausy loing et aussi large qu'ils se estendent », et le même record présente encore le mot « commungnes » comme nom commun : il définit (§ 21) la répartition des « assemenches et commungnes ». — *Quemougne, Cmougne,* représente évidemment un * *communia* qui a servi à désigner les terrains appartenant à une communauté du village. C'est de la même façon que s'expliquent les nombreux *Comogne* (Flawinne, Noville-les-Bois, Battice, Wierde), *Commognes* (Jemeppe-sur-Sambre), *les Commognes* (Suarlée), *Basse-Commogne* (Jambes), dont la forme moderne est représentée par une foule de lieux-dits *Commune(s)* (v. Tarlier, *Dictionnaire des communes, hameaux. etc. de Belgique*) ou *Le Commun,* ou *Communal(e),* et même dans un terme tout à fait moderne, *Biens Communaux* (hameau près de Seraing). Les anciennes propriétés seigneuriales dont les habitants d'un même village avaient la jouissance ou l'usufruit et qui ont disparu presque partout (1), ont laissé leur souvenir dans les noms de lieux, où le sens primitif s'est perdu dans les nombreux cas comme le nôtre. Cf. aussi, à Saint-Léger (Kurth, *Gloss. de S^t. Léger*) *Lackmann, lac'mane,* où M. Kurth a reconnu, depuis la composition de son glossaire, le même terme *communia.*

(1) Sur les *masuirs,* et leur histoire juridique, voyez l'important ouvrage de M. Paul Errera, *Les Masuyrs.* Aux nombreux exemples qui y sont donnés, on peut ajouter celui de Francorchamps, où les droits des *masuys* sont déterminés par le Record de 1543 (déjà cité).

Francorchamps avait au XVI^e siècle des *masuis* (*masui* = *mansionarius*) ou *masuyrs.* Le nom de ces tenanciers est resté comme nom de famille en pays wallon.

**Consoûs** (*so lès* — = sur les —)

Ce mot se décompose sans doute en *con* + *soû*. Ce dernier terme ne se trouve plus comme nom commun en wallon, mais c'est peut-être son diminutif que nous avons dans *soûkê* (= petit talus séparant deux terrains de niveau différent). Quant à la première partie, je trouve bien, en 1793, « le champ dit cronsoux », mais comme c'est dans une énumération qui ne donne ni tenants ni aboutissants, je ne puis affirmer que c'est *Cronsoux* qui est devenu *Consoûs* : je constate seulement que *Cronsoux* ne figure plus dans le cadastre actuel, et qu'il est très possible qu'il soit remplacé par *Consoûs*. — Voyez *-soû*.

**Coquaimont** ou **Cokêmont** (*so* — = sur —)

Prononcez *Cŏkèmõ*. C'est le nom d'un coteau situé à l'Ouest de Ster, et c'est également le nom de la colline qui se trouve au-dessus de Neuville, entre ce hameau de la commune de La Gleize et Francorchamps (territoire de La Gleize). Cette dénomination est assez répandue en pays wallon, et le premier terme se retrouve dans *Coquaifagne* (hameau de la commune de Sart-lez-Spa). Il se rencontre, seul, dans des noms comme *La Coquelle*, écart de la commune de Saint-Julien-de-Toursac (dép. du Cantal), et sans doute dans des noms de lieux wallons dont le relevé n'est pas encore fait. Il contient le radical *Kocke* (= tas), très répandu dans les divers dialectes germaniques, avec des sens dont plusieurs se rapprochent de celui des noms de lieux wallons : ancien nordique *Kökkr* (isl. *Keckr*), suédois *Koka* = motte de terre; bavarois *Köcheln* (pl.), élévations isolées dans un marais, blocs de roches ou collines couvertes de végétation, enfin et surtout *Kogel* = pic, sommet d'une montagne. Si c'est, comme il paraît bien, le même mot qu'on retrouve dans des noms flamands comme *Koekelberg*, ce dernier nom serait l'équivalent des *Coquaimont* de notre pays.

C'est peut-être aussi le même radical qu'on trouve dans *Cocleuwez* (Cocleu + wé = vadum, gué), lieu dit de la commune

de La Gleize, à l'endroit où le Roannai entre dans cette commune; ce radical a pu, en effet, comme tant d'autres radicaux germaniques en toponymie, recevoir des suffixes divers dans les dialectes romans.

Quant à *-mont*, il n'est pas douteux qu'il faille lui donner ici son sens français (qui est aussi dans certains cas, son sens wallon), car les deux *Coquaimont* mentionnés ci-dessus n'ayant probablement jamais été habités, la deuxième partie du nom n'est pas le *mon* de *amon*, etc.

**Côreû** (*fosse do* —)

Prononcez *côrè*. Lieu dit près de Boille. On appelait *coreû* la fosse où on laissait détremper les jeunes tiges écorcées.

**Cot'hê** (*o* — = dans le —)

Lieu dit à l'Est de Ster. Écrit *cothaye* en 1543 (Record, § 39). Toutefois il ne faut pas voir dans la seconde partie du mot le terme *haie*, car la prononciation actuelle serait *-hây* et non *-hê*, et au reste l'état de ces terrains incultes de *cot'hê* n'expliquerait pas non plus le terme *haie*. *-ê* est probablement ici suffixe, et le radical est peut-être le celtique * *co(e)d* = forêt; ce radical est assez répandu dans la toponymie française et anglaise (v. Taylor, 3e éd., p. 240) et s'y présente entre autres sous la forme *cot*; il n'est pas impossible qu'il soit resté dans notre région. Fœrstemann considère comme possible qu'on ait un radical non germanique dans *Coten*forast (auj. Kottenforst), radical qui serait en rapport avec la Silvia *Cotia* (*Ortsn.*, 2e éd., col. 420). Je trouve dans Favre, *Glossaires du Poitou* (auquel, d'ailleurs, on ne peut pas se fier en matière d'étymologie): « *cotelle*, s. f., lisière d'un bois. Du celtique *kos*, bois. B. F. ».

J'aurais d'abord plutôt songé, pour expliquer notre *cot'hê*, au mot allemand *kot* = boue, fange; je m'étonne seulement de ne pas rencontrer ce mot dans d'autres noms de lieu (1). Le radical

(1) Du moins dans aucun nom roman; car on le trouve en Angleterre: Cf. Taylor, p. 333: « *Cote*; anglo-saxon; a mud cottage. Coton is the plural of cote. E. g. Fasscot, Coton Hill in Shropshire ».

**cod*, **cot* (breton *coat*) est au contraire répandu en France, et M. Cocheris (*Origine et formation des noms de lieu*, p. 181) ne donne pas moins de 27 formes représentant **Cotiacum*. Une partie des terrains situés dans la région de notre *Cot'hê* ont été boisés ou le sont encore : mais nous n'avons aucun renseignement sur l'état où ils se trouvaient quand ils reçurent leur nom; nous savons seulement qu'ils portaient des hêtres au XVI^e siècle, le Record cité mentionnant le « faweux de Cothaye ». Sur l'état du sol de l'ancienne principauté de Stavelot-Malmedy, cf. l'art. *Hâsse*, p. 35.

**Creûs d' Hâsse**

Voyez *Hâsse*. Les croix plantées à la bifurcation des chemins donnent parfois leur nom à l'endroit même.

**« Cronsoux »**

Voyez *Consoû*.

**Croufièr**

Lieu dit entre Francorchamps et Baronheid. Le relevé de 1793 (article J.-P. Collette) mentionne « le champs au *Croufort* » cette forme *Croufort* peut bien être une faute, ce relevé cadastral donnant très souvent les noms de façon défectueuse. Je ne crois pas qu'on puisse voir dans le nom de *Croufièr* autre chose que le *Croffera* de Ducange (hara porcorum)..... « Gallice Bergerie ou *Claie où couchent les brebis aux champs* » (cf. *Fagne des burbus*, qui se trouve un peu plus haut). Cf. aussi *Cruffero*, etc. dans Fœrstemann, s. v. *Cruft*, et *Croftum* dans Ducange.

**Croûli** (Fagne à —)

Prononcez *crœli*. Fange située entre Ster et Baronheid. Je ne connais pas de forme ancienne.

**Dalreûfa** (ð — = en le —)

Prononcez *dälrœfä*. Lieu-dit au Nord de Francorchamps. *Darrefay* dans le Record (§ 56) du XVI^e siècle. *Darreufa(t)* et

*Dalreufa(t)* en 1793. Je n'ai pas trouvé ailleurs la première partie de ce nom; pour la seconde, cf. *-fä*.

**Desis, Desy** (*So les* — = sur les)

Prononcez *dzĭ*. Terrain au Nord du Trou Hennet; nous n'avons pas de forme ancienne. Ce mot serait-il le même que le wallon *dzĭ* (lézard)?

**Doyârt** (le —)

Le Doyârt, près du Roannai. Ce nom, qui correspond au français *douaire* ( = *dotarium), est très répandu dans la région wallonne. Il désigne notamment à Stavelot un grand terrain, aujourd'hui en partie bâti, qui appartenait autrefois à l'abbaye. D'autres villages (ainsi Basse-Bodeux, canton de Stavelot) ont encore des *doyârts*, qui dans certains cas sont des terrains affectés primitivement à la cure, dont ils constituaient le *dotarium*, douaire. Quant à la terminaison *-ār*, il faut sans doute l'expliquer soit par l'introduction fort tardive du mot bas-latin dans la langue vulgaire, soit plutôt par l'analogie des nombreux mots en *-ār* (germanique *-ard*) en wallon, dans le pays de Liége : tandis qu'on a *Doyard*, nom de hameau à Bolland, à Ouffet, à Trembleur, *doyà* à Romsée, on trouve *Le Douaire* à Ligne et à Marche-les-Ecaussines. Pour notre lieu dit, on trouve en 1793 *le doar*.

**Dronpont**

Voyez *Eau rouge* (ruisseau).

**« Ecmougnes, Ecquemougnes, Exmougnes »**

Voyez *C'mougnes*.

**-fa**

C'est, je crois, la terminaison de divers lieux dits de la commune, *Dalreufa*, *Swerfa*, peut-être *Morfa*, et de deux villages des environs : *Ovifa* (Prusse wallonne), *Reffa* (commune de Stavelot). L'étymologie de ce *-fa* est clairement indiquée, du

moins dans un cas, par le fait qu'en 1585 (Record déjà cité, § 36), le *Dalreufa* s'appelle *darreffay* (1). Ainsi *-fay* est devenu *-fă*. Le copiste de 1585 n'a naturellement pas pris soin de nous dire comment le mot se prononçait : je suppose qu'il se prononcait *făy*, et représentait * fageu > fagiu. Le mot *fagu* (hêtre) est aujourd'hui *faw* dans notre patois; mais le mot *făy* s'y emploie encore pour désigner un bois situé à une demi-lieue de Francorchamps, sur le territoire actuel de Stavelot : *lŭ făy*, *ŏ făy* (= le f., dans le f.). Je trouve en outre, en 1792, la mention « es lieux dits *faay* », où l'*a* double me paraît être une façon de noter le premier son comme plus important que le second, réduit donc probablement à *y* (jod) : *fay*. Nous aurions ici une forme masculine correspondant à la forme féminine si répandue en France : * *fagia*, provençal moderne *faio* ou *fajo*, hêtraie ; noms de lieux *Fage*, *La Fage*, *Faye*, *La Faye* (Allier, Charente, Cher, Corrèze, etc.) (cf. Ant. Thomas, *Essais de philologie française*, 1897, p. 82). Quoi qu'il en soit de cette question de phonétique, nous avons ici des lieux dits qui tirent leur nom du hêtre. D'autres dérivés abondent en pays wallon (Fays près de Polleur, etc. = *fayĭ*, fagetum) et dans notre commune nous avons encore un lieu dit *Faweû* et une *Favâdje* (2).

Sur la première partie de nos lieux dits terminés en *fa*, voir ces noms eux-mêmes dans ce glossaire.

## Fagne

Resté nom commun, et usité dans de nombreux cas : les

(1) Voyez les articles *fay*, *fayit* dans le *Projet de Dictionnaire* de la Société liégeoise de Littérature wallonne (1904).

(2) Il y a dans la toponymie une foule de renseignements sur l'histoire de la sylviculture ; M. Longnon, dans son cours au Collège de France, groupe même ses matériaux topographiques d'après les plantes éponymes. Ce n'est pas à dire, bien entendu, que les nombreux *-fays* ou *-fa* indiquent l'abondance des hêtres dans une région ; ces noms ne sont donnés que dans les contrées (comme les Hautes Fagnes) où des bois de hêtres sont assez rares pour être remarqués. De même qu'on a pu dire que l'abondance des *-berg* ou *-mont* caractérise un pays de plaines, certains arbres ont donné leur nom à des lieux dits dans des régions où ces arbres étaient assez rares : il y a beaucoup plus de *fays* dans nos environs que dans les grandes forêts de hêtres du Luxembourg. La toponymie est une histoire antiphrastique de la flore d'une région.

termes contenant ces mots sont cités sous les noms divers apposés à *Fagne*. Citons ici les *Noires Fagnes*, tourbière au bord du Rohon.

**Fagnoû** (*lu* — = le —)

Prononcez *fäŋu*. Ce mot, composé de *fagne* et du suffixe *-oû*, est encore employé comme nom commun; il s'applique à un lieu dit et à un groupe de deux maisons situées près de la frontière prussienne (près de l'Eau rouge), et aussi à un lieu dit, près de Hockai.

**Favâdje** (*lu* — = la —)

Prononcez *fàvätch*. Lieu dit, près du Fî (entre le Fî et le village de Francorchamps); coteau en partie couvert de bruyère, en partie boisé; le Record cité (§ 37) dit: « encore ens es *fawaige* ainsi que le ruy appelé Rohon le port jusque a Dranpont en allant vers la voie de Locquetenne en référant jusques a fiefs de Mons^r. selon la voye et pendant au fief en rallant vers les champs des aysemence gisant en *favage*. »

Nous avons donc au XVI^e siècle deux graphies représentant une prononciation qui était déjà l'actuelle. *Fovaige*, en 1793, à côté de *favage*, n'est qu'une notation du mot moins exacte. Cf. *-fä*.

**Faweû** (*lu* — = le —)

Prononcez *fäwœ*. Lieu dit actuel. Ce terme était beaucoup plus répandu autrefois, et il ne s'employait pas sans déterminatif: on trouve en 1584 le faweux Gérard, le faweux de Correhaulx (ce mot a disparu, et je crois que ce lieu était en dehors des limites actuelles de la commune), le faweux de Cothaye. Cf. *-fä*. — *Faweû*, représente, évidemment, un dérivé du même radical que *fay*, *favâdje*.

**Fohale** (*al* — = à la —)

Lieu dit près de Hockai; = fosse, trou, ravin.

**Fonsoutchamp**

= champ concave. Situé sous la route de Francorchamps à Neuville, fait partie du lieu dit *Bêrsoû*.

**Fosse do leû** (fosse du loup)

Lieu dit dans les fanges, au Nord de Francorchamps. Voyez *leû*.

**« Fraiesse commune »**

Voyez *C'mougnes*.

**« Fregues Mougnes** et **Frehecmougne »**

Voyez *C'mougnes*.

**Frêne** (*vôye do* —)

Le chemin du Frêne est celui qui descend du « Wer » vers le village de Ster.

**Frêneû**

Prononcez *frênû*. Ce nom, dérivé de *frêne*, est mentionné de la même façon en 1793.

**« Frisanchamp »**

« Le frisanchamp joint du levant aux fanges » (relevé de 1793).

**Fî** (*lu* — = le fief)

*Fî* (prononcez *fî*), qui est le nom d'une colline boisée et des champs environnants (entre Ster et l'Eau rouge), représente le mot *fief*, de même que *bî* wallon correspond à *bief*. Écrit *Fy* dans le cadastre actuel, ce lieu dit est appelé *fief de Mons*[r] (Mons[r] = Monseigneur l'abbé de Stavelot) et *fief* tout court dans le Record (§ 37) de 1543 ; la vieille forme se rencontre encore une fois, à côté de Fy, en 1793 : « derrière le moulin de sous Le *fief* » — *Fy* est aussi le nom d'une dépendance de la commune de Harzé, et la forme française apparaît dans *Le Fief* (dép. de Souvret), *Fief-Mont-Saint-Hadelin* (dép. d'Olne) ; peut-être même *Fiel* (?),

dans la même commune, n'est-il qu'une mauvaise transcription du même nom, dont on trouve le diminutif dans *Fieffet* (dép. de Familleureux).

Je ne sais pas si le nom de *Fîlot*, très répandu comme nom de famille dans notre commune, présente dans sa première partie le mot fî; *Filot* est aussi le nom d'un village près de Hamoir-sur-Ourthe, village pour lequel on a une ancienne forme en *-on*, ce qui plaide contre la décomposition en *Fî* + *lot*. Cette décomposition, et cette explication, s'appliquerait peut-être plus aisément au mot *filot*, que Godefroy (*Dict. de l'anc. frç.*) interprète par un point interrogatif, et qui, d'après le contexte, pourrait fort bien être une terre ou un bois ayant fait partie d'un fief.

**Gates** (*Heid des* —)

Voyez *Heid*.

**Grand pré**

Lieu dit (prairies) près de Francorchamps. Je ne sais où Del Vaux, déjà cité, a découvert que le nom de ces prairies était autrefois celui du village même.

**Grand Sart**

Voyez *Sart*.

**Grand Soy**

Prononcez *sŏy*. Fange à litière située au Nord de la commune; *sŏy* = fauché.

**Gros Bois**

Appelé « le petit gros bois » dans le Record de 1543 (§ 36).

**Gros Valet** (*Bois le* —)

Nom de propriétaire.

**Gurnîtchamp**

Écrit, je ne sais pourquoi, Regrenychamp au cadastre; = champ à grenier (1) ou champ d'un certain Gurni, Werneri ?

(1) Cf. en France, *Grani curtis* > Graincourt; *gurni* = grenier, et l'adj. *gurné* = abondamment couvert de grain.

**Harote** (*sol* — = sur la —)

Lieu dit près de Ster. Pas de forme plus ancienne. Le mot contient le suffixe *-ote*, et un radical qu'on retrouve dans le nom de *Harre* (champ de —), au Sud de la prov. de Liège. Parmi les explications que suggère Fœrstemann, *Ortsnamen*, 2e éd., art. *Har*, la plus opportune ici est le mot *haar* (signalé par de Vries à Fœrstemann) qui, dans la partie saxonne de l'Overyssel, signifie une élévation dans la lande, dans la bruyère; ce mot apparaîtrait aussi dans le nom du village *Haren*, près de Groningue.

**Hâsse**

*Cinse è Hâsse* : « Ferme de Harze » au cadastre.
*Basse Hâsse* et *Haute Hâsse*
*Creûs d'Hâsse* (*al* — = à la croix de Harze)

Ce mot de *Hâsse* figure sous la forme *Harze* au cadastre et dans les documents rédigés en français au XVIIIe et au XIXe siècle ; si l'on s'en rapportait uniquement aux actes paroissiaux et aux documents du cadastre de Francorchamps, *Haze* (aujourd'hui prononcé *hâsse*) serait la forme la plus ancienne : pour un « Baronhé censier de Harze » (18 mars 1733) on a en effet plusieurs textes sans *r* : « Jehan de Stoumont demeurant à *Haze* » (17 juin 1622); *Hasse* (acte de baptême du 11 novembre 1663); conjugum, villicorum villae *Haze* (6 décembre 1739); villicorum in villa *Haze* (17 mai 1744). Disons tout de suite que des documents aussi récents que des actes du XVIIe siècle ne suffisent pas ici pour trancher la question de savoir si *r* est adventice, ou étymologique; ils prouvent seulement que *r* avait disparu de la prononciation vulgaire au XVIIe siècle déjà. S'il n'a pas été introduit par la prononciation vulgaire, il est peu probable aussi qu'il soit un simple caprice des scribes qui ont transcrit le nom, et qui ont sans doute utilisé des documents au lieu de noter la prononciation de leur temps. Ces documents avaient, apparemment *Harz(e)*. Le changement de *-az* en *-arz* serait extraordinaire en wallon, tandis que *-arz*, ou du moins le groupe :

voyelle + *r* + *s* perd très fréquemment *r* (cf. *amwèce, hwèce, pwèce,* etc.); au point de vue phonétique, il est donc probable que *r* étymologique a disparu ici, comme dans *Hêve* (Herve). Or, d'après une note que m'adresse M. J. Halkin, « dans le document n° 43 du *Recueil des chartes de Stavelot-Malmedy,* » p. 107, du 30 octobre 891 (où Arnoul, roi, approuve un » échange de biens entre Stavelot et Richaire), on lit : *item in* » *alio loco* HARZ *vocabulo inter sedilia et campos pratorum bonua-* » *ria CXXX ac silva,* et en note *sub 3* : Harz serait, d'après » Grandgagnage, une faute de transcription pour Barz = Barse » sous Vierset, inconnu dans la série des possessions de Stavelot. » Mais le contexte (cf. Martène, II, 33) ne nous force pas à » rattacher cet endroit au Condroz; nous pouvons donc inter- » prétez *Harz* par Harze, près de Francorchamps, où le monas- » tère possédait une cense et un bois (J. Halkin, *Inventaire,* » n° 512) ». — Nous aurions donc ici l'ancien mot germanique *hart* > *harz* (v. Fœrstemann, s. v. *Hard* 1), signifiant forêt, et très répandu dans la toponymie allemande. C'est peut-être ici le lieu de rappeler l'observation de M. Lequarré, faite à un autre sujet (*Bull. Soc. liég. de litt. wall.*, t. XLIII, p. 182), « que dans » l'ancienne principauté de Stavelot-Malmedy le sol était en » très grande partie boisé au VII^e siècle ». On peut comparer au nom de *Harze* celui du village de *Harzé* [1] (Sud de la province de Liège), qui se trouve aussi au milieu des bois.

### Heid (*lu* — = la —)

Ce terme (*hé*) a gardé sa valeur de nom commun [2], et désigne des côtes escarpées couvertes de bruyère ou de bois : *sol heid* (sur la heid) est le nom d'une colline avec deux maisons près de Ster; un autre endroit, près de Harze, s'appelle *inte deûs hès*

[1] Celui-ci a une ancienne forme *Harizeis*, d'après Grandgagnage, *Vocabulaire* et *Mémoire*, 35. Grandgagnage dit dans son *Vocab.* : « *Harz*. Mém. 26 sq. (Haze, dép. de Sprimont ; comp. Hastre ; ou faut-il lire *Barz* ?

[2] On connaît assez ce nom commun, d'origine germanique (= Heide). — Un lieu dit, à la pointe S.-E. de notre commune, s'appelle encore *Ol heid* (dans la heid) tout court, et le bois qui s'y trouve s'appelle *Bwès dul hé* (Bois de la Heid).

(entre deux heids); le long du Roannai, nous avons, à l'entrée de la commune de La Gleize (et sur le territoire de celle-ci), la *rwèsse hè* (heid escarpée), et dans la commune de Francorchamps, en dessous du village, la *Heid des Gattes* (heid des chèvres). Cette dernière dénomination s'applique à plusieurs côtes très escarpées (littéralement où les chèvres seules peuvent grimper) dans la région wallonne : l'une près de Polleur, une autre près d'Aywaille, et celle de Francorchamps au pied de laquelle passe le Roannai dans un site très pittoresque :

Un sentier qui paraît fait pour le pied des chèvres
Dévale le ravin à travers des cailloux,
De la bruyère rose et des buissons de houx
Dont la baie, à l'automne, a des couleurs de lèvres...

Aujourd'hui qu'on fait des livres et des articles sur tout, sur « l'équipement du cheval dans l'ancienne épopée française », sur « le verre dans la *Divine comédie* » (celui-là est d'un Allemand, celui-ci d'un Anglais), je m'étonne qu'on n'ait pas encore étudié « la chèvre dans la toponymie » : cela conduirait, en sautillant, d'Aegos Potamos à Chèvremont et à nos « heids-des-Gattes ».

### Heid Lambiert

Située entre le Gros Bois et le Roannai : v. *Heid*.

### Hennet (Trou) (*trô hènè*)

Ce lieu dit, où se trouvent trois maisons, est situé au croisement du Roannai et de la route de Spa. Il est appelé *trou hanet* en 1793, soit que ce soit là une tentative de franciser le nom, soit que ce soit la forme étymologique. *Hennet* est, à coup sûr, un diminutif, et le terme simple se trouve apparemment dans le nom de *Henne* (près de Chaudfontaine). Rapprochons de ces noms propres l'ancien français *hanelle* (? = passage de rivière [1]?

[1] Le texte cité par Godefroy énumère des « ports..., hanelles et passages » : ceula que le roy avoit ordonnez et establis pour garder ses chasteaux, ses bailliages, ses offices et ses pors sur mer, ses *hanelles* et ses passages. FROISSART, *Chron.*, Richel, 2641, f° 208 v°.)

v. Godefroy), dont le sens probable s'accorderait fort bien avec la position de notre *Trou Hen(n)et*, qui est un passage sur le Roannai, et de *Henne*, passage sur la Vesdre Grandgagnage, qui ne connaissait pas l'ancien français *hanelle*, avait pourtant déjà songé à une explication de ce genre; il dit dans son article *Hanz* (*Vocabulaire des anciens noms de lieux*, p. 32-33) : « Les deux noms suivants (Hanzinelle et Hansinne) pourraient être considérés comme « des dérivés du nôtre et témoigneraient aussi, » dans cette supposition, pour la forme primitive Hanz, mais les » endroits qu'ils désignent ne sont pas situés sur une rivière, et » se trouvent en dehors de l'Ardenne. » Il faudrait seulement qu'on pût montrer quand et comment le germanique *hamm* (= digue, passage de rivière) ou le primitif *hang* a pu donner *han* > *hen* qui est dans le diminutif *hennet*. Il y a là un problème linguistique non résolu, comme le remarque Fœrstemann à propos des noms allemands en *han-*, terme auquel il consacre un article spécial dans sa 2e édition, sans trancher la question. En tous cas, il est bien certain qu'il faut faire deux groupes différents des mots comme ceux dont nous venons de parler et de ceux que, comme *Dolhain*, *Dalhem*, contiennent le *heim* germanique, « que les Germains ont semé partout sur leur passage, comme s'ils ne pouvaient jamais en épuiser toute la suavité mystérieuse » (G. Kurth, *Orig. de la civilisation moderne*). Ce n'est pas ici le lieu d'étudier ce second groupe, ni même d'examiner tout le premier. Il y aurait là matière à un long travail, que j'espère entreprendre un jour, mais dont la place n'est pas dans le glossaire toponymique d'une seule commune.

### « Hez »

Voyez *Heid*.

### « Hierdave voie (*champ à la —*) »

Ce nom a disparu aujourd'hui; je ne l'ai trouvé que dans le relevé de 1793; *hierdave voie* = chemin où l'on peut conduire la *hiède*, *herde* = troupeau. Voyez *Projet de Dict. wallon*, p. 29.

**Hoûr du Fagne** (*lu* — = le H. de f.)

Ce nom désigne la côte fangeuse qui monte jusqu'à la route de la Vecquée. La signification de ce mot *hoûr* est indiquée par son dérivé *hoûrlê* (¹) qui existe encore dans notre wallon avec sa valeur de nom commun : talus élevé, rebord d'un champ. Le relevé de 1793 donne *Houl de Fagne* et *Houle de Fagne* à plusieurs reprises.

Le *Hour* est encore le nom d'un village de la commune de Grand-Halleux (canton de Vielsalm).

**Hourte** (*bois de la* —)

*Bwès dul Hourte,* plus ordinairement *ŏl hourte* = dans la hourte. Ce bois appartient plutôt à la commune de Stavelot. On songe tout naturellement à l'expliquer par le germanique *hurst* = forêt. La seule difficulté que l'on pourrait y voir serait dans le traitement du groupe *-rst* final. Donne-t-il *-rt* en wallon, ou le donne-t-il du moins dans certains noms de lieux ? Ce groupe est devenu *-st-* dans *Hĕstă* (Herstal), où il est, il est vrai, médial.

**Jacqueminpré**

Des lieux dits indiquant ainsi le nom du propriétaire primitif n'offrent guère d'autre intérêt que celui de montrer si le nom a été appliqué plus anciennement ou plus récemment suivant que le nom propre est avant ou après le nom commun.

**Lacpré** (*lŭ* — = le —)

C'est ainsi que se prononce actuellement ce lieu dit, situé près du Rohon. On trouve au cadastre « l'Atpré », et, dans le relevé de 1793 « Lattepré ». Je crois que ces deux graphies sont erronées; le relevé de 1793, contenant de nombreuses fautes évidentes, ne suffit pas pour faire admettre un changement, en

(¹) Il aurait existé de ce diminutif une forme *houlay*, si l'on en juge par la mention, que je trouve dans le relevé de 1793, du « *centier* (sic) *du houlay* », lieu dit dont on ne trouve aucune trace dans le cadastre et l'usage actuels.

soi fort possible, de *t* en *c* : le même relevé ne laisse pas de présenter *eppemougne* pour *ecmougne*, et je crois pouvoir assurer qu'à aucune époque on n'a changé dans ce dernier mot *c* en *p*. — Notre *Lacpré* rentrerait donc dans la nombreuse catégorie des noms en *lac-* (1) (*lac* signifie fosse, et se rencontre encore dans ce sens en ancien français, v. Godefroy).

Dans le relevé de 1793 figure un « *Lard*pré près du bief du moulin de Ster ». Ce *Lard*pré est peut-être aussi une faute du copiste, et il est probable que le nom qu'il a mal transcrit est à classer à côté du premier.

Remarquons aussi qu'on prononce *Lacbiermé* le nom du village de la commune de Wanne qui est écrit *Logbiermé* sur les cartes : le nom de ce village est peut-être aussi du groupe mentionné ci-dessus.

**Lambiert** (*Heid* —)

Voyez *Heid*.

**Lâmètchamp** (*lu* — = le —)

Prononcez *lamètchã*. Il est curieux que le sens de la composition se soit perdu si rapidement dans ce nom, qui désigne les prés situés au-dessous du village de Francorchamps, du côté de Neuville : en 1793, cet endroit est encore écrit *Améchamp* (au milieu du ou des champs). C'est donc dans le courant du siècle dernier que l'article a été incorporé suivant le même phénomène qui a produit *landit, lierre, landier* (pour lequel le wallon a encore *andi*), *lendemain*...

**« Lattepré »**

Voyez *Lacpré*.

**Létchamp** (*lu* — = le —)

Prononcez *létchã*. « Le lez champs » en 1793 (= le large champ).

(1) M. Roland. (*Toponymie namuroise*, p. 132, et p. 261) a groupé les aboutissants les plus lointains, et même un peu lointains, des noms en *lac-*. -- Ces noms sont mentionnés déjà par Cocheris, *Origine et form. des n. d. l.*, p. 18. – Cf. aussi *Latga* (1) dans le *Dict. top. du Cantal*

**Leû** (*Fosse do —*)

*Leû* représente-t-il *loup* comme le traduit le cadastre ? C'est, du moins, la seule signification qu'ait ce mot (*lœ*) dans le patois actuel de Francorchamps, et je n'ai pas rencontré dans la toponymie des environs le *-leu*, *-loo* germanique.

**« Locquetenne** (voie de —) »

Terme qui se trouve dans le Record de 1543 (§ 37) et que je n'ai pu identifier avec aucun endroit, ni surtout aucune voie, de notre commune : le vieux chemin auquel il pourrait, à la rigueur, s'appliquer, n'a pas de nom spécial aujourd'hui, et je ne vois rien qui rappelle *Locquetenne* dans les lieux dits avoisinants.

**Longuès pèces**

Prononcez *lõkèpès*. Longues pièces de terre, au S.-O. de Francorchamps.

**Maguette** (*Champ —*)

Nom de propriétaire.

**Martinfagne**

Nom de propriétaire (Martin).

**Mé** (*tchamp do —*)

Champ du milieu.

**Messe** (*pazê d'* — = sentier de —)

« Sentier de messe » : ancien sentier conduisant de Ster à Francorchamps. Ce nom, qui figure au cadastre, ne s'emploie plus : une route ayant été construite de Ster à Francorchamps, et une église ayant été bâtie à Ster, ce sentier est hors d'usage. Un autre *pazê d' mèsse*, dans le village de Francorchamps, et conduisant à l'église, a été supprimé en 1901.

**Mon(t)**

*Â bŭ dŏ mõ* « au bout du mont » est un lieu dit situé un peu au-dessus du village de Francorchamps, au pied des *Thiers*.

Comme cet endroit n'est pas le bout, mais le commencement, le pied de la colline, il serait difficile de donner au *mõ* de notre lieu dit le sens de *mont* français; cette question des *mon(t)* wallons a été examinée par M. Lequarré, rapport sur le concours n° 6 de 1900, *Bulletin de la Soc. liég. de litt. wall.*, t. XLIII.

*Pàzè dŏ mõ* (= sentier du Mont), « chemin du Mont » au cadastre. Ce chemin conduit en Prusse, et le *mõ* dont il s'agit est le village appelé *Mont de Xhofray* (Prusse).

**Morfa** (*ă mŏrfă*)

Nous n'avons encore une fois pour ce lieu dit que des formes tout à fait modernes : « le champ sur Morfatz » en 1793. On rencontre dans la toponymie anglaise (dans Penmorpho) le mot gallois *morfa* = marais (v. Taylor, p. 331). Mais ce serait merveille qu'un nom pareil se fût implanté chez nous et surtout qu'il s'y fût conservé de cette façon. Il serait plus vraisemblable de supposer que nous avons ici *mor* + *fa* (v. *-fa*), et que le premier terme est le germanique *mor* = marais (cf. Fœrstemann, v° *mor*).

**« Mougnes »**

Erreur du cadastre. Voyez *Cmougnes*.

**Moulin** (au)

A Francorchamps et à Ster.

**Neûrès fagnes**

Noires fagnes. Voyez *fagne*.

**Novlain** (*lu* — = le —)

Bois au Nord-Ouest de Francorchamps; = bois nouveau (jeune).

**Ôneû**

Voyez *Rwènê, Bêlôneû, Rydeloneu*.

**Passage** (champ au —)

Nom commun (*tchamp â passèdje*).

**Pièris** (*so les* —)

Terrains pierreux; on trouve en 1793 : « fange au pierry ». Prononcez *pyèri*.

**Pilâte** (*Trou* —)

*Trô pilât*. C'est le nom d'un petit marécage situé au Nord de Francorchamps, près de la limite de la commune de Sart. La légende bien connue du corps de Pilate qui, transporté dans les lieux les plus divers, y amenait des calamités (causant, par exemple, les crues du Tibre), a eu sa répercussion dans la toponymie : et le Mont Pilate [1], en Suisse, perpétue encore, comme on sait, le souvenir du procurateur romain. Pilate paraît avoir eu aussi sa légende dans le Nord-Est de la France et en Belgique : Jacques de Guyse nous raconte [2] qu'il fut exilé à Langres pour les concussions qu'il avait commises afin de s'aménager une conduite d'eau. Quelque récit horrifique se serait-il acheminé jusqu'en Ardenne, et à quelle version se rattache le nom de notre marécage ? Rien, dans la tradition populaire actuelle, ne permet de préciser la réponse. Quant à la diffusion du nom de Pilate en notre pays, je tiens de M. Jules Feller qu'il y a aussi un *pilâte* à Hodimont.

**Plaine** (*de Baronheid, — de Hockai*)

Ce terme employé au cadastre pour la région de la Haute-Fagne qui s'étend autour de ces villages n'est pas dans l'usage populaire.

**Poesta** ou **Pwèstâ** (*Pré le* —)

*Pré l' pwèstâ*. Lieu dit situé au point d'intersection de l'Eau rouge et de l'ancien chemin de Ster à Malmedy; le *Pré l' Poesta* est « le pré du podestat », et ce podestat est le podestat de Malmedy, dont relevait cette partie de l'ancienne principauté de

(1) Cf., notamment, TAYLOR, p. 270. Cf. aussi le mont et le lac de Pilate, près du Monte della Sibilla, dans l'Apennin central (G. PARIS, *Légendes du moyen âge*, p. 71 et 72, n. 1).

(2) Édition de 1530 ; c'est au f° CXXX, si je me souviens bien (je n'ai plus sous la main la fiche où j'avais noté ce passage).

Stavelot. La notation « pré à la Pousta » que j'ai trouvée une fois (dans un document de 1793) à côté de la bonne, est une simple inintelligence du copiste; la forme en *oè (poesta)* est la même que la forme bien connue de l'ancien français *poesta, poesté*, etc.

**Poncê** (*sol* —)

Les noms de *Poncê* (Ponçai, Ponsay, etc. = *ponticellu) ne sont pas rares en Belgique et en France (v. Cocheris, *Orig. et form. des n. de l.*, p. 127). Les terrains qui portent ce nom à Francorchamps le doivent, je pense, au petit pont jeté sur le Rohon en amont du *Grand Wez*; depuis lors, ils ont été séparés du Rohon et, par conséquent, du petit pont, par le chemin de fer.

**Pré Colette**

Du nom du propriétaire.

**Pré Lînârd Mathî**

« Pré Léonard Mathieu » en 1793.

**Pré le Poesta**

Voyez *Poesta*.

**Pré Solheid**

Voyez *heid*.

**Prés** (*èsè* —)

= Dans les prés; c'est le nom d'une prairie : « lu tchamp èsè prés »; ce nom était déjà tel en 1793. C'est une dénomination fréquente, qui est parfois écrite *Insepré* ou *Inseprez* dans les cadastres : lieu dit à Hamoir sur Ourthe, et hameau près de Malonne (Namur) Cf. *Ensival*. Voyez *Projet de Dict. wallon*, p. 25.

**Ramée** (*la* —)

Lieu dit mentionné en 1793; est encore nom commun, et français; existe aussi dans la toponymie française.

**Raquet** (*Bois* —)

Nom de propriétaire.

**« Regrenychamp »**

Voyez *Gurnichamp*.

**Rètcheû** (*ŏ* — = en le —)

Pas de forme ancienne; désigne des fanges et des pâturages; cf. des noms comme *Richelle* (1) ?

**Ronde Hâye**

Cette dénomination (*rōt hāy*) est assez répandue, et un village de la commune de Theux porte le nom de *Ronde haie*. Ce terme est employé aussi en France, et il est même au nombre de ceux que les Normands ont transportés en Angleterre : il figure, si je me souviens bien, dans le Domesday-book (voir le mot *Roundhay* dans Taylor, p. 333.)

**Ronhî**

Lieu couvert de ronces (Ronxhy 1793).

**Rôsî** (*lŭ* —, *ā* — = le —, au rosier)

Ce nom est celui d'un endroit marécageux où passe le Rohon, et où poussent des joncs, non des rosiers. A moins que n'ait fleuri jadis en cet endroit un rosier dont la trace et le souvenir auraient disparu, il est probable que nous avons ici un dérivé du germanique *ros* = roseau. Ce dérivé (je ne sais s'il y en a d'autres exemples en Wallonie) serait une forme masculine (2) d'un terme

(1) Il faudrait des termes de comparaison pour savoir si nous avons ici le *rachetum*, *rechetum* de Ducange (mode de possession) ou un dérivé de *rachia*, locus cœnosus (Ducange) ; le dernier serait conforme à la nature des terrains en question, le premier le serait peut-être à leur histoire, qui ne nous est pas connue (v. Ducange, *Rachetum*).

(2) Cf. Les formes féminines *Roserias*, *Roseriis*, *Rosiris* appartenant à plusieurs endroits que l'on appelle maintenant Rosière ou Rosières (GRANDGAGNAGE, *Vocabulaire*, p. 176).

qui existe, comme féminin, dans ce sens en France, du consentement de l'historien de la rose : « En France, Rozier, etc. » auxquels il faut joindre sans doute la plupart des Roset, etc., » dérivés de *rosetum*, que Du Cange traduit par « roseraie », lieu » planté de roseaux, mais dont le sens primitif est « lieu planté » de roses ». Quant au mot Rosières, dérivé de *rosaria*, et qui » sert à désigner un grand nombre de localités, il paraît bien » plutôt être un dérivé du germanique *ros* (roseau), que du latin » *rosa*, encore qu'il ait dû prendre parfois ou qu'on ait fini par » lui attribuer le sens de « plantation de roses » (Charles Joret, *La rose dans l'antiquité et au moyen-âge*, p. 453).

**Rusteûboû** (*ä* —)

Prononcez *rŭstœ̆bu*. Fanges et pâturages. Ce nom n'est mentionné que dans des documents récents, au cadastre : *Rusteubeuf*. qui est peut-être une façon de franciser le mot en en traduisant la dernière partie. La forme *Rugteubeuf*, que j'ai trouvée une fois, en 1793, n'est sans doute qu'une faute : car comment se serait accompli, et si rapidement, le changement *g* > *s* ? Je crois que ce mot se divise en *Rusteu* + *bou*, et que le second terme est le suffixe bien connu, germanique *-bodo* > ancien français *-bue*, le *-buef* ou *beuf* de tant de lieux normands (1) (cf. Mackel, *Die germanischen Elemente in der franz. und prov. Sprache*, p. 161). J'ignore la signification du premier membre. — Notre lieu dit présente-t-il la même forme que le nom du poète *Rutebeuf* ? L'explication de ce dernier nom est elle-même trop contestée pour qu'on puisse l'affirmer.

« **Rydeloneu** » (*ŏ* — = en le —, et aussi *ĕzĕ* — = dans les —)

Fanges traversées par le Roannai ; *rĭ* dans *rĭdlŏnœ̆* est la forme atone de *ruy*, ruisseau, et c'est l'ancien nom du ruisseau (le lieu

(1) Cf., outre MACKEL : COCHERIS, *Orig. et form. des n. de l.*, pp. 88-89. TAYLOR, *Words and places*, 3e éd., pp. 104 et 124. — Serait-ce le même mot qu'on trouve dans *Cheans-do-bu* d'une charte de Val-St-Lambert de 1202, où GRANDGAGNAGE (*Vocab.*) croit voir dans *bu* « le même mot que l'ancien français et wallon *bu*, *buc* (tronc) ?

est dit *ruy deloneux* en 1793) qui est resté dans le lieu dit. Aujourd'hui, le sens de la composition est perdu dans l'usage local; je m'en suis parfaitement assuré. Le second terme de *rui de l'oneux* est trop connu et trop répandu dans la région wallonne pour qu'il soit nécessaire d'insister ; cf. *ôneû*. — Il y a également un Rydeloneux à Saint-André, me dit M. Henri Francotte.

**Sart**

Resté nom commun.

**Sart Thiry** (parfois *Sartiry*)

Le nom de *Thiry*, qui désigne l'ancien propriétaire de ce *sart*, paraît avoir été répandu autrefois dans notre commune, dont il a disparu aujourd'hui : on le trouve encore dans le lieu dit *Thirihaie* (cité ci-dessous), et il n'est pas impossible que le premier terme de *Thisimany* (v. ce mot au glossaire des hameaux et maisons) ait été d'abord *Thiri* (cf. *bèzèbẽ* = bel et bien, et en fr. *chaise, besicle* ?). Ce nom est répandu dans les noms de lieux de la région wallonne et du Nord de la France : *Thiribut, Thiripré* (en France), *Thirifays*, nom de villages et de familles de la Wallonie, *Thirimont* (village de la Prusse wallonne et commune du Hainaut), *Forges-Thiry*, près de Theux.

**Sart Thomas** (voie du —)

Va du *Fagnoû* au *Pré le Poesta*.

**Sâsseû**

Prononcez *sāsœ̂*. La plus ancienne mention que j'aie trouvée de cette fange est dans un acte du 14 mai 1615 : « certaine sienne fange aux *Sasseulx* ». Ce mot est-il le dérivé de *sâ* (saule), et a-t-il désigné autrefois un lieu planté de *sâs* ? Je ne vois pas d'explication plus plausible, et je ne connais pas d'autres lieux dits de ce nom; il y en a, sans doute, plus d'un en pays wallon si le nom est un dérivé de *sâ* : des saussaies se rencontrent dans la toponymie française [1].

[1] Voyez-en une longue liste dans Cocheris, *Orig. et form. des n. de l.*, p. 42.

Le *Sâsseû* ci-dessus n'était déjà plus compris comme nom commun en 1793, car le relevé cadastral de cette époque mentionne « le champ dit Saseux ».

**Sessènes**

Voyez *Cessènes*.

**-soû**

C'est, je crois, le suffixe que nous avons dans plusieurs lieux dits *Bersoû, Consoû, Cronsoû* (voyez ces mots). Peut-être aussi faut-il voir ce nom de *soû* dans l'un ou l'autre des deux termes du relevé cadastral de 1793 : « *sur le gros soud* », et, moins sûrement, dans « *le champ dit Saoux* » (noms aujourd'hui inusités).

L'interprétation la plus vraisemblable de ce *soû* [1] est encore le latin *sulcus* : ce mot, signifiant d'abord le sillon, en était arrivé, déjà dans Columelle et dans Pline le Jeune, à désigner le labour et le labourage. C'est peut-être un dérivé du même radical qu'on trouve dans le mot wallon actuel *soûkê* (= rebord d'un champ formant limite). Au reste, ce n'est pas ici le lieu d'examiner tous ces problèmes d'étymologie de noms communs.

**Station**

Gare du chemin de fer, à Francorchamps et à Hockai.

**Stokê** (*à* — = au —)

Reste encore nom commun.

**Swèrfa** (*è* —)

Fanges et prairies situées près de *Boille*. Je suppose que le nom se décompose en *Swĕr* + *fă*, mais je n'en ai pas la preuve. Pour la seconde partie, cf. *-fä*. Quant à la première, je ne l'ai jamais rencontrée ailleurs. La forme de 1793, *Soierfat*, et celle qu'on trouve aujourd'hui au cadastre, *Soirfa(t)*, ne nous apprennent rien sur l'étymologie.

[1] Il est inutile de dire qu'il ne faut pas confondre ce *soû* avec l'autre *soû* ( = seuil).

**Targnon** (*à* —)

Voyez *Targnon,* cours d'eau.

**Tchârneû, Tchèneû, Tchinmây, Tchiyoû**

Voyez *Charneux, Cheneux, Chin mây, Chiou,* où *ch* doit se prononcer *tch.*

**Thier** ou **tièr**

A gardé sa valeur de nom commun : *so les Thiers* (hauteurs au Sud-Ouest de Francorchamps); *Thier do Tchèneû* (près de Ster). Correspond, comme on sait, au français *tertre* (*tertrum).

**Thîrihâye**

Prononcez *tirihāy.* Lieu dit près du Fagnoû de Francorchamps : *Thîri* + *haie.* Sur *Thîri,* cf. *Sart Thiry.*

**Tis'nîre** (*ol* — = dans la —)

Nom d'un bois situé près du Fagnou de Francorchamps. Le nom de *taissonnière* (lieu où il y a beaucoup de blaireaux) est très répandu en toponymie, comme le' remarque Godefroy, *Dictionnaire de l'anc. frç.,* s. v. taissonnière : voyez, *ibid.,* la liste d'anciens textes français donnant ce nom à des prés et à un bois, et remarquez que ces textes appartiennent surtout au Nord de la France et au Nord-Est. *La Tessonière* est encore aujourd'hui un endroit du Jura (cit. *ibid.*)

Le blaireau, qui n'a pas encore complètement disparu de notre commune, s'y appelle, comme dans toute la région wallonne, *tèsson* : c'est aussi un mot français (*taisson*).

**Trou Hen(n)et**

Voyez *Hen(n)et.*

**Trou Pilâte**

Voyez *Pilâte.*

**Trî l' Batchelî**

Prononcez *trīlbătch'lī*. On connaît le mot *trî* (aussi écrit *tri(x), trixhe*) = terrain qui a été défriché ou labouré; ce mot est resté dans un grand nombre de lieux dits, et, subséquemment, de noms de familles. On connaît également le *batch'lî* (bachelier, jeune homme), qui est ici le déterminatif de *trî*. Notre lieu dit, situé dans le village de Francorchamps, est appelé « le trix le bachelier » en 1793. Son nom ne s'emploie plus guère aujourd'hui, les terrains qu'il désigne étant en partie bâtis.

Le terme *trî* se trouve encore en 1793 dans un lieu dit *grand Tris*.

**Varlet** (*Fagne* —)

Nom de propriétaire.

**Vauxhall** (au —)

Prononcez *ā fŏksāl*. Terrain situé à l'extrémité de la commune, à la limite des communes de Sart et de Spa, et qui tire son nom de l'établissement qui fut construit de ce côté à la fin du XVIII^e siècle, quand les jeux furent interdits à Spa par le prince-évêque de Liège.

**Vecquée** (*vôye dul* = voie de la —)

Prononcez *vĕkē*. C'est le nom d'une ancienne route qui passe sur les hauteurs des Fagnes, à la limite actuelle des communes de Francorchamps et de Sart-lez-Spa, limite qui était autrefois celle de la principauté de Stavelot-Malmedy. A-t-elle été appelée *Vecquée* (= épiscopata; cf. Vecmont, Vecpré, Vesqueville) parce qu'elle menait au territoire de l'évêque de Liége ? C'est très possible, et même probable. Le même nom de *La Vecquée* se trouve près de Namur, et je n'en ai pas encore vu d'explication; je ne l'ai pas trouvé dans l'ouvrage de M. Roland, et je ne le connais que par le dictionnaire de Tarlier.

**Vèvî** (*â* — = au —)

Au vivier : lieu dit entre Francorchamps et Baronheid.

**Vôye** (voie)

Nom commun fort usité dans la commune : *vôye du Noûvèye*, etc. *Neuville*, hameau de la commune de La Gleize, est un terme assez connu, et au surplus ce n'est pas à un *glossaire de Francorchamps* à énumérer les villages étrangers auxquels aboutissent les routes qui traversent la commune de Francorchamps.

**Vôye** (*hièrdâve* —)

Voyez *hièrdâve*.

**Wêr** (*so l'* — = sur le —)

Ainsi s'appelle la crête de la colline qui sépare Ster de Francorchamps; nous n'avons pour ce nom que des formes trop récentes pour en éclairer l'origine [1]. Peut-être avons-nous ici le mot germanique *werf*, *wer* signifiant, remblai, élévation (v. Förstemann, s. v. *Varp*).

**Wez (Grand —)**

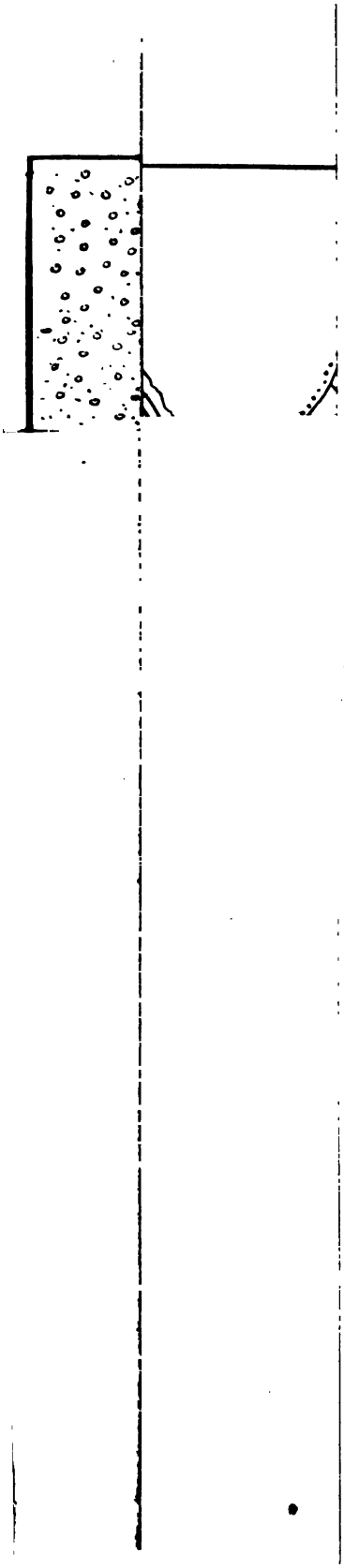
Ce lieu dit, Grand-Wez (*ā grā wé* = au grand gué) est l'endroit où la route de Francorchamps à Ster coupe le Rohon; *wé*, comme on sait, représente *vadu(m)*, gué.

**Witonfagne**

Witon Fange en 1793; *Witon* = nom d'ancien propriétaire ?

---

[1] C'est ainsi que la forme « Sur le Woir » qu'on trouve au cadastre, n'est qu'une façon de franciser la forme populaire, qui était déjà ce qu'elle est aujourd'hui.



# APPENDICE

# Notice sur la Société

La *Société liégeoise de Littérature wallonne* a été fondée le 27 décembre 1856; elle est à la fois la plus ancienne et la plus importante société littéraire de la Wallonie. Elle est notre *Académie wallonne* : il ne lui manque vraiment que la reconnaissance officielle — qui viendra bien un jour !

Son œuvre est *exclusivement littéraire et scientifique*. Toute discussion politique ou religieuse est bannie de la Société.

Elle a pour but d'encourager la littérature wallonne et l'étude des parlers romans de la Belgique. Elle institue annuellement des concours de littérature et de philologie wallonnes (voir le programme détaillé dans l'*Annuaire*) et publie dans son *Bulletin* les pièces, lexiques et mémoires couronnés.

Elle comprend : 1° des *membres titulaires*, au nombre de quarante, qui sont tenus d'assister aux réunions mensuelles; — 2° des *membres effectifs*, en nombre illimité, qui n'ont d'autre obligation que de payer la cotisation annuelle de *cinq francs*. Ils reçoivent les nombreuses publications de la Société et sont invités à se mettre en rapport avec les membres titulaires.

Pour devenir membre effectif, il suffit d'en adresser la demande au Secrétaire, qui se chargera de la présentation d'usage.

Jusqu'ici, la Société a publié : 1° **quarante-six** tomes in-8° du *Bulletin* littéraire et philologique; — 2° **dix-neuf** tomes in-12 de l'*Annuaire* : cet Annuaire, dont la publication jusqu'en 1903 était intermittente, paraît depuis lors chaque année et contient spécialement tout ce qui a trait à l'administration de la Société; — 3° un *Projet de Dictionnaire général de la Langue*

*wallonne,* brochure in-4° de 36 pages à deux colonnes, 1903-4; prix : 2 francs; — 2° les *Règles d'orthographe wallonne* adoptées par la Société, 2e édition, 1905; brochure in-8° de 72 pages, prix : 50 centimes; — 5° les nos 1-2 (janvier 1906) d'un *Bulletin du Dictionnaire général de la Langue wallonne,* brochure in-8° de 76 pages. Ce nouveau périodique, qui comprendra quatre fascicules par an, est destiné à préparer l'œuvre considérable dont la Société réunit les matériaux depuis un demi-siècle. Cette œuvre de science et de patriotisme, le *Dictionnaire général de la Langue wallonne,* est en pleine voie de réalisation; le premier fascicule paraîtra en 1907.

On est prié d'adresser la correspondance, demandes d'admission et communications, dons d'ouvrages, demandes d'achat ou d'échange, au Secrétaire, M. Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.

---

Les membres de la Société recevront en 1906 :

1° Le 19e *Annuaire,* in-12 de 143 pages;

2° Le tome 46 du *Bulletin* (concours de 1903);

3° Le tome 47 du *Bulletin* (table générale des publications de la Société);

4° le *Bulletin* (trimestriel) *du Dictionnaire,* d'environ cent cinquante pages en quatre fascicules.

Nous ne possédons plus d'année complète de la 1re série du *Bulletin.* Chaque volume de la 2e série (sauf le t. V, Recueil de Crâmignons, vendu 6 francs, et le t. IX, épuisé) est en vente au prix de 3 francs.

Prix global de la 2e série, moins le t. IX, — soit 31 volumes, — soixante-huit francs.

---

# TABLE DE CONCORDANCE

POUR FACILITER LES CITATIONS DU BULLETIN

---

Dorénavant, nous citerons les publications antérieures de la Société d'après les indications contenues dans la première colonne ci-dessous; nous engageons vivement nos correspondants à user du même mode de référence. — Le mot *Bull.* peut à la rigueur être omis quand le lecteur saura clairement qu'on le renvoie au Bulletin. Le premier chiffre *arabe* (en caractère gras) désigne le tome. Le chiffre romain I ou II est necessaire pour certains Bulletins où l'on a suivi une double pagination. Le dernier chiffre arabe indiquera la page; dans la présente liste, il indique la *dernière* page. — Pour les Annuaires, il suffit de citer le tome et la page; par ex.: *Ann.* **15**, 50.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *Bull.* **1**, 191. . . . . | correspond au tome | I. | *Bulletin* de | 1857. |
| » **2**, I, 411; **2**, II, 63 . . . . . | | II | — | 1858. |
| » **3**, I, 191; **3**, II, 94 . . . . . | | III | — | 1859. |
| » **4**, I, 726; **4**, II, 118 . . . . . | | IV | — | 1860. |
| » **5**, I, 483; **5**, II, 88 . . . . . | | V | — | 1861. |
| » **6**, I, 254; **6**, II, 170 . . . . . | | VI | — | 1862. |
| » **7**, I, 260; **7**, II, 90 . . . . . | | VII | — | 1863. |
| » **8**, I, 134; **8**, II, 61 . . . . . | | VIII | — | 1864. |
| » **9**, 471. . . . . | | IX | — | 1865. |
| » **10**, I, 312; **10**, II, 81 . . . . . | | X | — | 1866. |
| » **11**, 255. . . . . | | XI | — | 1867. |
| » **12**, 260. . . . . | | XII | — | 1868. |
| » **13**, 212. . . . . | | XIII | — | 1869. |
| » **14**, 332. . . . . | | I | **de la 2e série.** | |

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *Bull.* | **15**, 400 correspond au tome | II | *de la 2e série.* | |
| » | **16**, 310 . . . . . | III | » | |
| » | **17**, 332 . . . . . | IV | » | |
| » | **18**, 597 . . . . . | V | » | (Crâmignons). |
| » | **19**, 383 . . . . . | VI | » | |
| » | **20**, 307 . . . . . | VII | » | |
| » | **21**, 300 . . . . . | VIII | » | |
| » | **22**, 586 . . . . . | IX | » | |
| » | **23**, 386 . . . . . | X | » | |
| » | **24**, 370 . . . . . | XI | » | |
| » | **25**, 343 . . . . . | XII | » | |
| » | **26**, 365 . . . . . | XIII | » | |
| » | **27**, 412 . . . . . | XIV | » | |
| » | **28**, 403 . . . . . | XV | » | |
| » | **29**, 591 . . . . . | XVI | » | |
| » | **30**, LXVI-456. . . . . | XVII | » | (Dict. des spots T. I). |
| » | **31**, 534 . . . . . | XVIII | » | (Dict. des spots T. II). |
| » | **32**, 470 . . . . . | XIX | » | |
| » | **33**, 195 . . . . . | XX | » | (Table des Publications de 1857-92). |
| » | **34**, 318 . . . . . | XXI | » | |
| » | **35**, 393 . . . . . | XXII | » | |
| » | **36**, 522 . . . . . | XXIII | » | |
| » | **37**, 427 . . . . . | XXIV | » | |
| » | **38**, 390 . . . . . | XXV | » | |
| » | **39**, 345 . . . . . | XXVI | » | |
| » | **40**, 510 . . . . . | XL | du *Bulletin.* | |
| » | **41**, I, 237; **41**, II, 232. . | XLI | » | |
| » | **42**, 422 . . . . . | XLII | » | |
| » | **43**, 288 . . . . . | XLIII | » | |
| » | **44**, 555 . . . . . | XLIV | » | |
| » | **45**, 362 . . . . . | XLV | » | |
| » | **46**, 280 . . . . . | XLVI | » | |
| » | **47**, (paraîtra fin 1906) . . | XLVII | » | (Table générale des Publications). |

# INDEX LEXICOLOGIQUE

## DU TOME 46 [1]

---

**Acujâde,** *s. f.* Empoignadé, attrapade ; substantif de *acujer,* empoigner. Seulement employé par les gamins et par la populace. (Verviers ; p. 9).

**Akeûhî,** *v. tr.,* employé à tort dans le sens de accueillir, p. 228. A Liège, *akeûhî* = apaiser, a.-fr. acoisier ; de *keû,* coi.

**Assâver** (**s'**). Se sauver vers (celui qui parle). *One vatche s'assâva foû dèl wêde* (p. 134).

**Blinker,** *v. intr.* Luire. — *Rublinker,* reluire, terme d'argot militaire : *fé r'blinker sès botons, sès solés, su fusik* (C. Feller, p. 17). Verviers.

**Boufeler,** dérivé de *boufer,* franç. pop. bouffer ; p. 128.

**Clape-sabots,** *s. m.* Personne chaussée de sabots qui *clapent* bruyamment. *Ons oyéve on brut d' clape-sabots d'vins lès stâves* (C. Feller, p. 121). Cf. le sobriquet *Marie Clape-sabots.*

**Condé,** t. d'argot verviétois qui correspond au franç. sergot, flic (C. Feller, p. 46). C'est le nom propre d'un ancien garde champêtre, bien connu des maraudeurs.

[1] Cet Index, comme ceux des tomes 43, 44 et 45 de notre *Bulletin,* renferme des mots rares, des néologismes ou des termes qui, jusqu'à présent, n'ont pas été recueillis dans les dictionnaires wallons. La Commission du *Dictionnaire général de la Langue wallonne* serait reconnaissante à ceux de nos lecteurs qui pourraient la renseigner sur le sens et sur l'aire d'emploi de ces vocables.

**Cric-nic,** *s. m.* Avare, âpre au gain (C. F., p. 10). Verviers.

**Cruje,** *s. f.*, t. d'argot verviétois. Coup; syn. *daye* (p. 131). Cependant, d'après J. Feller, à Verviers on dit *crousse*, s. f., et aussi, d'après A. Doutrepont, *cluje, cluche*.

**Cwéke,** *s. f.* Quinte. *I lî print dès cwékes duvins lès ꝺ'vès sûremint, ca i barbote* (C. Feller, p. 128. Verviers). Cf. GGGG. *kègneter*. — « On dit communément par plaisanterie, à Ensival : *i lî print dès cwékes duvins lès ohês d'lès ꝺ'vès*. Verbe : *cwékser*. » (J. Feller).

**Difrâgneter,** *v.* (*r.* Effranger (au figuré) ; pp. 119 et 121.

**Dipêtchî,** *v. tr.* Écorcher (un animal tué); p. 131 (Verviers).

**Dissâvé,** *partic. empl. subst.* Échappé. *I broka foû came on d'ssâvé* (C. Feller, p. 130. Verviers).

**Doguèt,** dans la comparaison *reûd came doguèt* (?), p. 135.

**Flèmeter,** *v. intr.* Lambiner, paresser, « flemmarder » (A. Xhignesse, p. 152).

**Fringuèt,** *adj.* Fringant (C. Feller, p. 16).

**Gloupeser,** *v. intr.* Gargouiller. *Lès êwes du lès rus gloupesît*, p. 120. Cf. FORIR *kloupsé* = glousser.

**Hâmer,** *v. tr.* Tuer, assommer (C. Feller, p. 132. Verviers). Proprement « casquer », coiffer d'un casque ? ou plutôt faire une *hême*, une blessure comme la tache que porte au front une vache *hâmêye* ? Cf. GGGG. *haimé*.

**Hèton,** *s. m.* Écharde : *Sètchî on hèton foû dè deût* (A. Xhignesse, p. 155).

**Kêke,** *s. m.* = ? *Lu p'tit m' kêke* C. Feller, p. 132). Verviers.

**La,** *adv.* Là. *Ènnè raler one vôye du la*, s'en retourner en titubant, de ci de là (C. Feller, p. 9). Verviers.

**Margasse,** *adj.* Ivre (C. Feller, p. 123). Verviers.

**Mazindje,** *s. f.* Plaque dartreuse au cou, écrouelles (C. Feller, p. 11). Verviers.

**Mwèrglèce,** *s. f.* Verglas (C. Feller, p. 23; Verviers); cf. Gggg. *warglèse.*

**Pépurné,** *part. passé* Paré, ajusté. *Came vo-te-la pépurné!* (C. Feller, p. 132; Verviers); cf. Gggg. *s'apépurgni.*

**Rètrô,** *s. m.* Recoin; subst. verbal de *rètrôkeler* (C. Feller, p. 8). Verviers.

**Somer,** *v. intr.* Dormir; seulement empl. dans le spot : *I n'a ré d' parèy quu d' bé soper po bé sòmer* (C. Feller, p. 128). Verviers. — « A Verviers, on dit *somi.* » (J. Feller).

**Tatîne,** *s. f.*, dimin. de *Catrîne,* nom d'amitié donné par les ivrognes à leur bouteille ou *plate. I n' pout mâ d'ènn' aler sins s' tatîne* (C. Feller, p. 16). Verviers. — « C'est peut-être une déformation, par étymologie populaire, du fr. *tetine.* » (J. Feller).

J. H.

## ERRATA

P. 82, ligne 20, rîye, lire rît.
» 89, ad fin., rîye, l. rî.
» 129, l. 3, gaster, l. goster.
» 130, l. 14, arèsta, l. arèta.
» 131, ad fin., hossît, l. crésît.
» 132, l. 7, supprimer : avou s' hèpe èl main
» 133, ad fin., cadâve, l. cwêr.
» 134, dern. l. malkè, l. malkê.
» 144, l. 5, l'bouye, l. k'bouye.
» 153, l. 6, hikêt, l. hikèt.
» 155, l. 27, nè, l. nèl.
» 155, l. 29, trop, l. trop'.
» 176, v° *pascaron*, ajoutez : en fr. passe-carreau.
» 218, ad fin., *kwaŋ*, l. *hwaŋ*.

# TABLE DES AUTEURS


Page

BODART, Louis. *Ida Landelin* (dialecte de Namur), comédie en un acte . . . . . 77

BOUHON, Antoine. *Andri*, comédie en un acte. . . . . 45

CHAUVIN, Victor. Rapport 11e concours 1903 : Types populaires 5

— Rapport 12e concours 1903 : Contes en prose. . . 21

— Rapport 13e concours 1903 : Contes en vers. . . . 25

COUNSON, Albert. *Toponymie de Francorchamps* . . . . . 211

DELAITE, Julien. Rapport 17e et 18e concours 1903 : Crâmignons, chansons et pièces de vers en général. . . 111

FOUTREPONT, Auguste. Rapport 19e concours 1903 : Traductions ou adaptations. . . . . 115

— Rapport 6e concours 1903 : Prosodie wallonne. . . 203

FELLER, Camille. *Avâ lès rawes du Vèrvi*, types populaires. . 7

— *Lès sèt' vîs bounames*, conte. . . . . 23

— *Djoûrnèye d'osté*, traduction du début de *Un Mâle*, de Cam. Lemonnier . . . . . 119

— *Lu grand Djâque èt lu p'tit Djâque*, conte traduit d'Andersen . . . . . 125

— *Vocabulaire du tailleur d'habits à Verviers* (extraits). 175

GILBART, Olympe. Rapport 14e concours 1903 : Pièces de théâtre 31

HAUST, Jean. Rapport 4e concours 1903 ; Mots wallons divers. 199

— Index lexicologique du tome 46. . . . . 273

HENS, Joseph. *Vocabulaire de l'Ardoisier à Vielsalm*. . . . 181

JACQUEMOTTE, Edmond et LEJEUNE, Jean. *Vocabulaire du Pinsonî* (extraits). . . . . 179

— — *Vocabulaire de la Sage-Femme* (extraits) . 193

— — *Mots wallons divers*. . . . . 201

Page

LEQUARRÉ, Nicolas. Rapport 16e concours 1903 : Satires et contes en vers. . . . . 107
— Rapport 2e concours 1903 : Vocabulaires technologiques. . . . . 167
— Rapport 8e concours 1903 : Toponymie wallonne . 207
MÉLOTTE, Félix. Rapport 20e concours 1903 : Recueils de poésies . . . . . 139
PARMENTIER, Léon. Rapport 15e concours 1903 : Pasquèyes sur les Musées, etc. . . . . 105
SEMERTIER, Charles. Rapport sur les pièces et mémoires présentés hors concours en 1903 . . . . . 145
XHIGNESSE, Arthur. *Conte di tot timps*, poésie. . . . . 27
— Traduction de la lettre de J.-J. Rousseau au Comte de Lastic. . . . . 137
— *Avà lès vôyes*, trois sonnets. . . . . 143
— *Bvègnes mèssèdjes*, recueil de pensées. . . . . 151
— *Pititès gotes*, recueil de pensées . . . . . 159

# TABLE DES MATIÈRES

CONCOURS DE 1903. — RAPPORTS ET PIÈCES COURONNÉES

## I. — *Littérature wallonne*


Page

**Types populaires** (11e concours). Rapport de V. Chauvin. 5

— *Avâ lès rawes du Vèrvî*, types populaires, par Camille Feller. . . . . 7

**Contes en prose** (12e concours). Rapport de V. Chauvin. 21

— *Lès sèt' vîs bounames*, conte, par Camille Feller. 23

**Contes en vers** (13e concours). Rapport de V. Chauvin. 25

— *Conte di tot timps*, par Arthur Xhignesse. . . . 27

**Pièces de théâtre** (14e concours). Rapport de O. Gilbart. 31

— *Andrî*, comédie en un acte, par Antoine Bouhon. . 45

— *Ida Landelin*, comédie en un acte, par Louis Bodart. 77

**Pasquêyes sur les musées,** etc. (15e concours). Rapport de L. Parmentier. . . . . 105

**Satires et Contes en vers** (16e concours). Rapport de N. Lequarré . . . . . 107

**Crâmignons, chansons et pièces de vers en général** (17e et 18e concours). Rapport de J. Delaite. . 111

**Traductions ou adaptations** (19e concours). Rapport de A. Doutrepont . . . . . 115

— *Djoûrnêye d'osté* (traduction du début de *Un Mâle* de Camille Lemonnier), par Camille Feller. . . . 119

— *Lu grand Djâque èt lu p'tit Djâque*, conte traduit d'Andersen, par Camille Feller. . . . . 125

— *Lettre de J.-J. Rousseau au comte de Lastic*, traduite par Arthur Xhignesse. . . . . 137

Page

**Recueils de poésies** (20e concours). Rapport de F. Mélotte. 139
— *Avâ lès vôyes*, trois sonnets, par Arthur Xhignesse. 143
**Hors concours**. Rapport de Ch. Semertier. . . . . 145
— *Bwègnes mèssèdjes*, recueil de pensées, par Arthur Xhignesse . . . . . 151
— *Pititès gotes*, recueil de pensées, par le même. . . 159

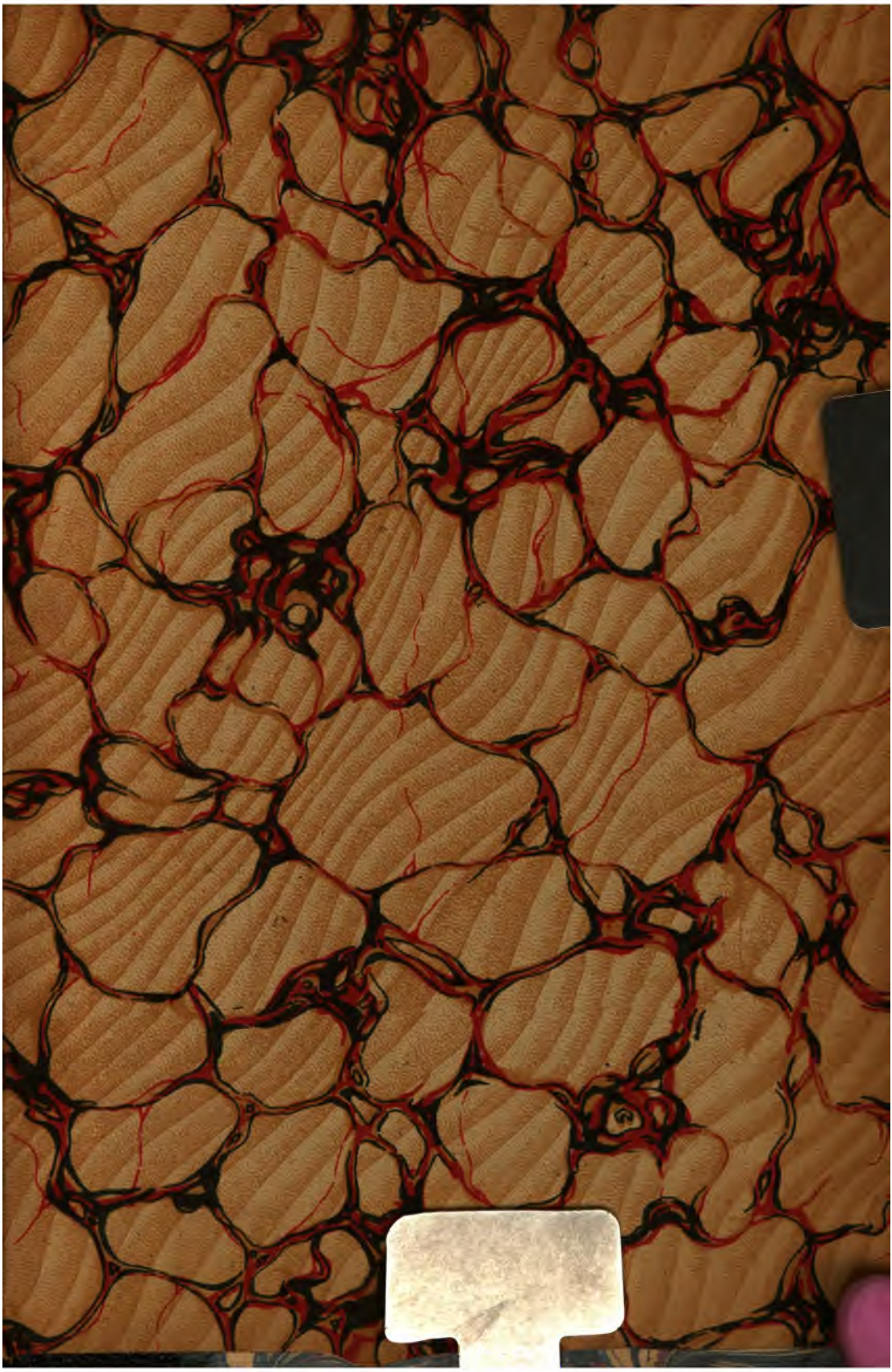
II. — *Philologie*

**Vocabulaires technologiques** (2e concours). Rapport de N. Lequarré. . . . . 167
*Vocabulaire du Tailleur d'habits à Verviers* (extraits), par Camille Feller . . . . . 175
— *Vocabulaire du Pinsoni* (extraits) par Edm. Jacquemotte et Jean Lejeune. . . . . 179
*Vocabulaire de l'Ardoisier à Vielsalm*, par Joseph Hens. 181
— *Vocabulaire de la Sage-Femme* (extraits) par Edm. Jacquemotte et Jean Lejeune. . . . . 193
**Mots wallons divers** (4e concours). Rapport de J. Haust. 199
— *Mots wallons divers*, recueillis par E. Jacquemotte et J. Lejeune . . . . . 201
**Prosodie wallonne** (6e conc.). Rapport d'Aug. Doutrepont. 203
**Toponymie wallonne** (8e conc.). Rapport de N. Lequarré. 107
— *Toponymie de Francorchamps*, par Albert Counson. . 211

APPENDICE

Notice sur la Société. . . . . 269
Table de Concordance pour faciliter les citations du Bulletin. 271
Index lexicologique du tome 46, par J. Haust . . . . . 273
Errata . . . . . 276
Table des auteurs. . . . . 277
Table des matières . . . . . 279

N. B. Dans les tables du tome 45, on a oublié de mentionner p. 360 et p. 362 le *Vocabulaire des Lavandières et Repasseuses*, par Edmond Jacquemotte et Jean Lejeune, p. 231.



3 2044 098 627 649